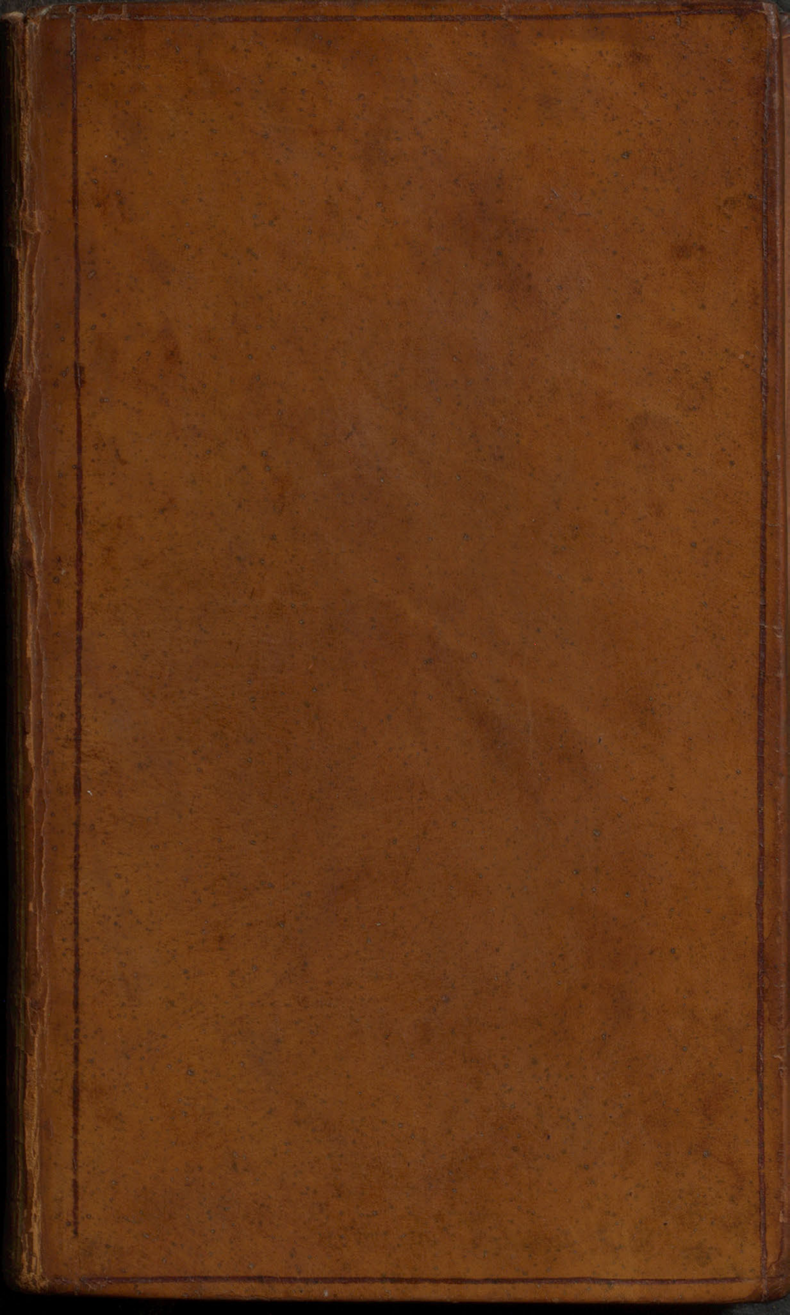
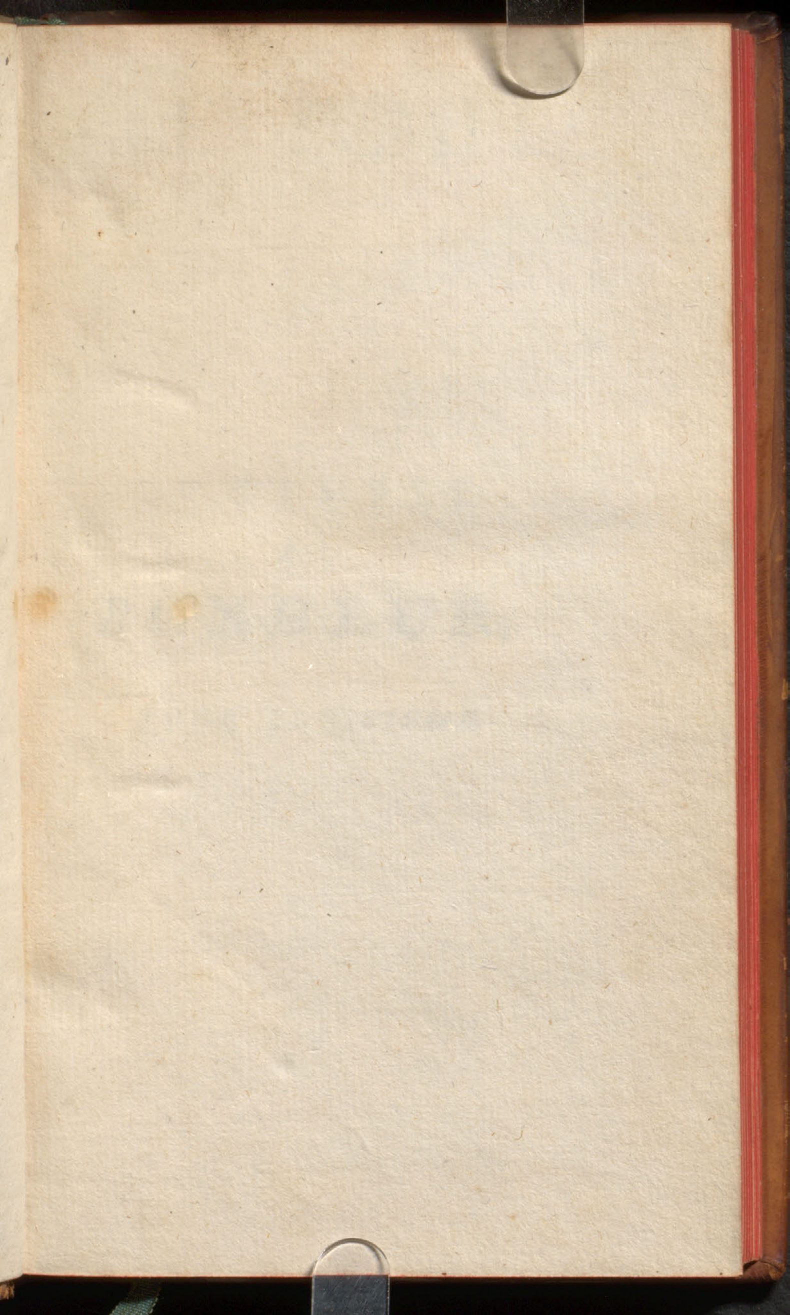
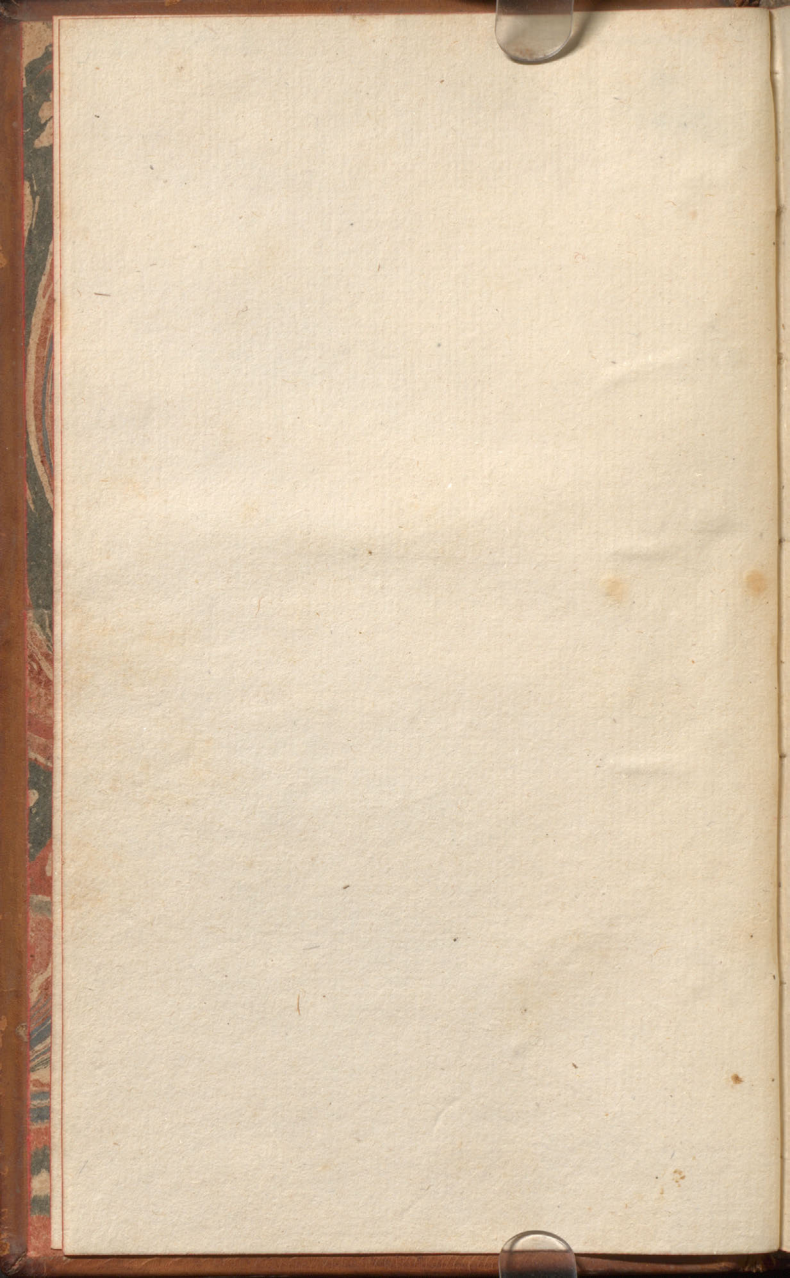








LE TEMPLE
DU
BONHEUR.

TOME TROISIEME.

LE TEMPLE
DU
BONHEUR,
OU
RECUEIL
DES PLUS EXCELLENS TRAITÉS
SUR LE BONHEUR,
Extraits des meilleurs Auteurs
anciens et modernes.

TOME TROISIEME.

* *
*

A BOUILLON,
...ENS DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRA...
M. DCC. LXIX.

LE TEMPLE DU BONHEUR;

DE L'UTILITÉ, DU CHOIX, ET DE L'USAGE DES PLAISIRS.

§. I.

Si le bon eſprit eſt un don précieux & d'une reſſource merveilleuſe dans tous les états où nous nous trouvons, on peut ajouter que ſon ſecours ne nous eſt jamais plus néceſſaire & plus efficace que dans le choix & dans l'uſage de nos plaiſirs. Les plaiſirs & les affaires partagent la vie de l'homme; l'agrément des uns corrige l'amertume, ou délaſſe de la fatigue des autres. Mais ſi les plaiſirs ſont néceſſaires, ils ſont bien dangereux. Il eſt donc de la derniere importance de les choiſir avec aſſez de délicateſſe, & de les goûter avec aſſez de modération, pour ne leur rien ſacrifier de tout ce qui eſt du à la vraie vertu; & c'eſt ſurtout au bon

esprit à nous déterminer sur le choix, & à nous régler dans l'usage.

Il est certain que les plaisirs innocens sont la félicité de la vie ; on peut en jouir longtemps sans dégoût, mais on ne peut s'en passer sans contrainte. Je sais que l'imagination fait presque tous nos plaisirs & toutes nos peines ; & c'est une raison nouvelle de nous amuser quelquefois. Enfin, tout le monde convient que les plaisirs & la gloire sont deux biens généraux qui assaisonnent les autres, & il est admis dans la morale la plus sévere, que les plaisirs honnêtes ne sont pas incompatibles avec la véritable sagesse. Les sages ont même cet avantage, que leurs plaisirs sont plus durables, parce qu'ils sont réglés ; comme leur vie est plus calme & plus tranquille, parce qu'elle est plus innocente.

J'ai dit que les plaisirs sont nécessaires. En effet, les hommes sont exposés à des revers si étonnans & si imprévus, à des préjugés si extravagans, à des préventions si ridicules, que le philosophe le plus sage, quand il se trouve dans le cas, sent ébranler comme malgré lui, tous les fondemens de sa sagesse. Eût-il médité pendant toute sa vie sur les extravagances de la fortune, & sur l'iniquité des hommes dont je vous parlerai dans la suite, il y a toujours dans les réservoirs du hasard ou de la malignité, quelque trait nouveau qui avoit échappé à nos réflexions. La prudence fut & sera toujours la dupe du sort ; & telle est la foiblesse de la plûpart des hommes, que les plus forts sont les plus susceptibles de chagrin. Le chagrin est un poison subtil qui nous tue imperceptiblement,

quand nous n'avons pas appris par avance à nous élever au-dessus des événemens ; je n'y sais pas de remede plus infaillible que le plaisir : c'est un spécifique.

Comment se réjouir, me dira-t-on, quand on souffre ? cela est impossible. Point du tout. Le plaisir, dans le fort de nos afflictions, nous paroît insipide ; mais peu à peu il affoiblit le sentiment de la douleur, il étourdit le mal, il dissipe les vapeurs chagrines qui s'élevent de temps en temps dans l'ame. Insensiblement nous nous retrouvons dans notre assiette ; & la tranquillité de retour nous rend toute notre sensibilité pour les plaisirs innocens, que le chagrin nous rendoit amers. Il ne s'agit que de les choisir, ces plaisirs, & d'en bien user. Sur-tout, prenons bien garde que ce qui ne doit être que plaisir & amusement, ne prenne pas sur nous l'autorité des passions : c'est tout à la fois une dépravation du cœur & de l'esprit, que de se deshonorer & de se ruiner par ce qui n'est fait que pour nous amuser.

§. *Du Jeu.*

JE conseille l'usage des plaisirs, mais je ne veux pas qu'on s'en enivre. Pour prévenir cette ivresse & s'en garantir, je crois qu'on ne sauroit mieux faire que de consulter autant la prudence que le goût dans le choix même des plaisirs. Si cette maxime est bonne pour tous les plaisirs en général, elle est encore d'une pratique infiniment plus utile dans l'usage du jeu. On se manque à soi-même, quand on laisse échapper une seule de toutes les ressources que les plai-

ſirs procurent : non-ſeulement ils ſont propres à nous diſtraire du ſentiment de nos peines, ou à nous piquer le goût par la jouiſſance de ce qui nous flatte ; c'eſt auſſi une politique de ſavoir ſe livrer à de certains amuſemens. Tel qui, ſans paſſion & même ſans goût pour le jeu, ne joue que pour s'introduire dans le monde, ou pour en cultiver le commerce, parvient ſouvent à faire connoître en lui un mérite qu'on eût ignoré. Si ce mérite reconnu lui attire des ſuffrages importans & de puiſſans amis, il ſe feroit fait tort à lui-même de n'avoir pas préféré, par complaiſance, le plaiſir qu'il aimoit le moins, à celui qu'il aimoit le plus.

La corruption des temps a fait du jeu un métier & une affaire. La maniere de parler dont on ſe ſert quelquefois pour exprimer une bagatelle, ou pour peindre une choſe facile, *ce n'eſt qu'un jeu*, n'eſt pas convenable aujourd'hui pour ce qu'on appelle vraiment le jeu. A la honte de nos jours, nous en faiſons un miſérable commerce. Obſervez donc bien réguliérement que le jeu ſoit toujours un amuſement pour vous. Si vous ſouffrez qu'il s'érige en paſſion, il tournera bientôt en fureur. Un joueur de profeſſion qui expoſe au haſard du cornet ou d'une carte, le patrimoine qu'il tient de ſes ayeux ; qui haſarde la dot de ſa femme ; & ce que la nature a ſubſtitué au profit de ſes enfans, celui-là court à l'hôpital chargé de l'opprobre public. Vous ne verrez point l'homme entendu & maître de ſes paſſions, ſacrifier les plaiſirs d'un beau jour & d'une nuit tranquille, à la folle eſpérance d'une ſorte de fortune qu'on fait très-rarement ; & qu'on ne fait preſque jamais ſans intéreſſer

l'honneur. Ne manqez pas de lire & de retenir ſur cela la maxime de madame Deshoulieres :

On commence par être dupe
On finit par être fripon.

On eſt perdu pour jamais, ſi une réflexion auſſi judicieuſe & auſſi preſſante reſte inefficace; & ſi, après l'avoir méditée, on s'embarque dans le gros jeu. A-t-on rien de plus à craindre que de commencer par être dupe, & de finir par être fripon? Songez encore que madame Deshoulieres jouoit, mais qu'elle n'étoit pas joueuſe; elle avoit ſenti toute l'amertume des diſgraces & toute la douleur de l'infirmité. Cependant dans le temps même que la mort moiſſonnoit ſes proches, & la maladie ſa beauté; dans le temps que la fortune dérangeoit ſes affaires, elle fortifioit ſon ame par de ſolides réflexions; elle égayoit ſon eſprit par des plaiſirs innocens; elle jouoit, mais deux heures par jour, mais petit jeu, & de ces jeux où, ni l'eſpoir du gain, ni la crainte de la perte n'entrent jamais, où l'eſprit eſt toujours de la partie, & qui furent autoriſés, dans tous les temps, par la néceſſité de ſe délaſſer.

Il eſt des jeux qui ſont d'uſage chez les perſonnes les mieux réglées. On vous a fait apprendre les échecs, le trictrac, le piquet & le wiſc & l'on a eu raiſon, ce ſont les jeux ſeuls qui devroient être permis. Il eſt bon de les ſavoir bien jouer; &, quoiqu'on puiſſe s'y piquer, nous ſommes les maîtres de n'en faire qu'un amuſement. Il n'en eſt pas de-même des trois dez, du quinquenauve, du lanſquenet, de la baſſette & du pharaon, qui menent trop loin. Auſſi de

temps en temps, & ſur-tout aujourd'hui, ſont-ils exilés de France.

De gros joueurs, d'ailleurs amis, ſe brouillent, de deſſein prémédité, pendant une ſéance longue qui ſe renouvelle tous les jours; ils ſe font, de gaieté de cœur, un procès important. L'avarice & l'impatience plaident la cauſe; la réjouiſſance ou le cornet la décident.

Je ſais qu'en général on peut être gros joueur, honnête joueur, & noble joueur; mais ce caractere eſt auſſi rare que celui de joueur de profeſſion eſt dangereux. De-même on peut ne jouer que des jeux d'eſprit, peu de temps, peu de choſe, &, malgré d'excellentes qualités, être inſupportable joueur : contradiction monſtrueuſe dans un caractere dont on ne ſauroit aſſez éviter les effets pour ſoi-même & pour les autres.

Il eſt plus ſûr de décider qu'un beau joueur eſt honnête homme, que de conclure qu'un honnête homme, parce qu'il eſt tel, ſera beau joueur. De-là, je concluds que la qualité de beau joueur mérite bien d'être comptée parmi les bonnes.

On dit qu'on ne connoît point un homme par-tout ailleurs auſſi-bien que dans le vin & dans le jeu. Cette maniere de décider n'eſt pas toujours ſûre. Cependant j'ai peine à croire que celui qui s'emporte pour un coup contraire, ou qui regrette l'argent perdu, ſoit ailleurs que dans le jeu libéral & pacifique. L'inquiétude marque un petit génie : la colere ou l'avarice montre la petiteſſe de l'ame. Si l'on a aſſez de force d'eſprit pour cacher ſes défauts & ſes vices, il ſe trouvera des cas où l'homme bruſque & avare paroîtra, par réflexion, doux & géné-

reux : mais s'il ne ſoutient pas cette eſpece d'hypocriſie dans le jeu ; ſi un ſonnet contraire, ou une réjouiſſance manquée, viennent à découvrir ſa petiteſſe & ſa brutalité, alors on eſt en droit de croire de lui que le naturel ſe développe, & que l'ame ſe démaſque. On juge plus ſûrement de ſon caractere par le premier mouvement qui lui échappe, que par des vertus fauſſes & étudiées, & il perd en un moment ce qu'il avoit été long-temps à gagner, en ne ſe montrant pas tel qu'il étoit.

Toutes les horreurs dont j'ai été témoin, même dans un jeu médiocre, ne m'ont pas peu confirmé dans l'opinion qu'il eſt fort difficile de garder toute ſa probité dans le gros jeu ; c'eſt l'occaſion prochaine pour tous les vices : les fonds manquent bientôt ; il en faut retrouver à quelque prix que ce ſoit. Enfin l'uſure & l'injuſtice viennent au ſecours, ou l'amour prête ſur gages : funeſte reſſource des gros joueurs.

Je ne puis mieux vous faire ſentir ce que je penſe du jeu, qu'en vous propoſant le contraire de deux ſortes de ſituations dans le jeu même. Entrez un moment dans ces maiſons où l'on ne trafique que de jeu, & où les nouveaux débarqués ſont ſûrs de la préſéance : vous y verrez ſept ou huit coupeurs aux quatre piſtoles, j'ai penſé dire ſept ou huit furies ſacrifier, dans un tournois ſérieux, au démon du lanſquenet. On y paſſe juſqu'à des jours entiers ſans ſe déplacer ; on compte pour rien la faim & l'inſomnie. L'abattement & la pâleur ſont les images de la mort ; & l'agitation, les plaintes, les grimaces, les blaſphêmes, repréſentent l'enfer. Voilà d'après nature, le portrait des gros joueurs.

A ces mêmes acteurs, gens qui peut-être d'ailleurs ont du mérite, & qui gémissent du joug qu'ils se sont imposé, arrachez-leur cet aiguillon dangereux, ce desir de gagner, & cette crainte de perdre, suites nécessaires de la fureur pour le jeu; placez les au milieu des gens choisis & délicats, qui savent allier les plaisirs & la vertu; proposez-leur une promenade; au retour, une partie de wisc bien jouée, qui précede un repas propre & frugal : alors que de sentimens! que de pensées! combien de jolies choses! Le cœur & l'esprit, maîtres d'eux-mêmes, se rendent maîtres des plaisirs; & ceux qui étoient des furies, redeviennent des hommes. Dans les deux cas que je suppose il entre du jeu, mais sont-ce les mêmes hommes? De-là, sentez les effets pernicieux d'une passion trop vive, & les ressources gracieuses d'un honnête amusement.

Dans une infinité de maisons, l'ordre & le paiement du soupé dépendent du nombre & de la fin des parties; tripots odieux dont le maître & la maîtresse, esclaves du public & des casuels, se mettent tous les jours dans le cas de mourir d'indigestion ou de faim. La femme est plus que mondaine; le servile mari un dissipateur : l'un & l'autre se faisant honneur d'un si honteux commerce, raillent la maison rangée dont la fille, peu riche, s'occupe utilement. Quel renversement! quelle honte pour le siecle!

S'il est dans une ville, quelques maisons mieux fondées, où la dépense convenable à l'état ne dépende point des profits de la ronde, & où gens délicats se feroient un plaisir d'observer toutes les regles d'une scrupuleuse bienséance; que ces maisons enfin deviennent le théâtre du

gros jeu; que le mari aſſocie à une même table l'honnête homme & le faquin; que ſa femme ait les mêmes égards pour la ſoubrette & la marquiſe; qu'après toutes les minauderies & les fatuités de toute eſpece, qui ſont les préliminaires du gros jeu, une foule d'étourdis vienne retenir rouge & noir; & qu'enfin un coupe-gorge brutal force l'hôteſſe complaiſante à ſe familiariſer avec toutes les lettres de l'alphabet, je me récrie, ô ſiecle! ô mœurs! Je ſais qu'on épargne le foin, le bois & la bougie, qu'on a le plaiſir de ruiner tous les fils de famille, & de ne ſe coucher qu'à cinq heures du matin; mais auſſi l'on voit & l'on entend bien des ſottiſes; & quand on les ſouffre aiſément, ne laiſſe-t-on pas croire qu'on eſt bien près d'en faire auſſi?

Il eſt un ſorte de ſavoir dans les jeux que j'admets. Cette ſcience que quelques ſtupides attrapent, & qui échappe ſouvent à des gens d'eſprit, eſt ce que nous appellons l'eſprit du jeu; c'eſt l'attention & l'uſage qui la procurent. Il eſt vrai que trop d'attention marque un tant ſoit peu trop d'attache, & c'eſt un vice de l'ame; mais auſſi une inattention perpétuelle, qui fait jouer très-mal un jeu qui ne peut faire plaiſir que quand il eſt bien joué, eſt une preuve de l'égarement ou de l'évaporation de l'eſprit. Faites bien tout ce que vous faites; c'eſt juſtice & plaiſir pour vous & pour les autres.

J'ai connu une femme folle, mais folle de toutes les eſpeces de folie, faiſant la belle & la jeune fort mal-à-propos, ſachant uniquement médire & minauder, incapable de la moindre réflexion, tellement ennuyeuſe & ennuyée, que, ſans les cartes, elle n'auroit pû trouver la

fin du jour. Elle étoit distraite au wisc jusqu'à demander, quand elle jouoit, qui jouoit, & en quoi ; & croyoit justifier cette extravagance en répétant, à tout propos, que l'attention au jeu avoit un air trop bourgeois.

Au contraire j'en ai connu une autre qui avec un port de reine, avoit mille graces extérieures ; mais elle avoit encore plus de vertus que de graces. Elle étoit d'une grande naissance qu'elle soutenoit par les manieres du monde les plus nobles : elle connoissoit les plaisirs, & les aimoit ; mais elle aimoit infiniment plus la raison. Je l'ai vue cent fois, les cartes à la main, au milieu d'une compagnie nombreuse, partager son attention avec tant de justesse, qu'elle accabloit tout le monde de politesse & de bonté, & ne faisoit pas la plus petite faute au jeu. De-là, je concluds qu'un homme destiné au commerce du monde, doit savoir le jeu sans l'aimer trop ; qu'il doit bien jouer le jeu qu'il joue, mais surtout jouer noblement.

Ne jouez pas trop indolemment, mais aussi qu'on ne démêle pas en vous de vive inquiétude, de folle joie, ni de frayeur déshonnorante. Prenez le milieu entre trop d'attache & l'inattention. Comprenez enfin que, si le jeu deshonnore ceux qui en font un honteux commerce, s'il fait voir dans tout son jour, leur avarice & leur grossiéreté, il n'est pas moins pour un honnête homme, un moyen infaillible de montrer sans ostentation, de la noblesse dans les sentimens, de la justesse dans l'esprit, de la politesse dans les manieres, & de l'égalité dans l'humeur.

§. III. *De la Chaſſe & du Bal.*

LE jeu eſt, ſans comparaiſon, plus d'uſage que la chaſſe; ainſi il importe plus de ſavoir bien jouer que de ſavoir bien chaſſer : mais il eſt des occaſions où il n'eſt pas permis de paroître tout-à-fait neuf dans l'uſage des plaiſirs que la campagne rend comme néceſſaires. La chaſſe eſt un amuſement noble qui aide à montrer de l'adreſſe ou de la vigueur, qui peut procurer des liaiſons utiles avec des voiſins diſtingués, & qui, pris modérément, produit tout au moins deux reſſources infaillibles, ſe porter mieux & s'ennuyer moins.

De certaines chaſſes ne conviennent qu'à de grands ſeigneurs. Celui qui n'ayant pas la même fortune prend le même goût, eſt à deux doigts de ſa ruine. La chaſſe ordinaire, quand on s'en occupe trop, n'eſt permiſe qu'au gentilhomme qui eſt retenu dans ſa terre par goût, ou faute d'emploi : mais il convient, dans tous les dégrés de fortune & dans toutes les profeſſions, de ſavoir tirer adroitement une perdrix.

Le plaiſir de la chaſſe eſt très-piquant, mais on peut dire que ce n'eſt point un plaiſir convenable à tous les états, comme le bal ne convient pas à tous les âges. Le courtiſan & l'homme de cabinet ne chaſſent gueres ; l'homme ſage à trente ans, ne court point le bal. Les uns & les autres ſavent, dans l'occaſion, courir un lievre, tuer une perdrix, & danſer un menuet.

Une mere qui mene ſa fille au bal, ſans ſonger à tous les périls qui l'environnent, prouve aſſez bien qu'elle aime plus ſes propres plaiſirs que la vertu dans ſes enfans. Quelle envie de

plaire, que de rouge & de plâtre pour réparer les outrages du temps, & quel exemple pour une jeune demoiſelle! Le bal eſt ſuivi d'une foule d'incommodités, qui font qu'on s'en dégoûte bientôt. De-même la grande dépenſe, le trop de fatigue, ou les momens qu'on dérobe à des plaiſirs plus tranquilles, dégoûtent de celui de la chaſſe. Le bal eſt le plaiſir des jeunes gens; la chaſſe eſt le plaiſir de la campagne, & il ne convient au ſujet que je traite, que de parler de l'uſage & du choix des plaiſirs qui ſont de tous les âges & de tous les états.

§. IV. *Des Spectacles.*

LE goût des ſpectacles me paroît convenir dans tous les temps, mais tous les lieux n'en permettent pas l'uſage. Heureux celui qui peut les aimer, s'y connoître & en jouir! Gens connoiſſant peu le monde, & entêtés dans leurs préventions, croient que la défenſe des ſpectacles eſt un devoir de leur miniſtere, ou, tout au moins, l'effet d'une ſage prévoyance & d'un ſcrupule délicat. Je crois au contraire, que ſi l'on apprenoit aux jeunes gens la vraie valeur des ſpectacles, il ſeroit plus ſûr de prévenir l'air de corruption qu'on leur attribue, & l'on ne manqueroit pas une reſſource merveilleuſe pour polir l'eſprit, épurer le goût, & former les mœurs.

Rendez-vous pour rendez-vous, je le pardonnerois mille fois plus volontiers à la comédie qu'à la meſſe. Le même air qui n'eſt que coquet & évaporé au théâtre, eſt impudent à l'égliſe. Les hommes corrompus portent par-tout l'air infecté, ſans diſtinction des lieux. La mauvaiſe

disposition du cœur peut empoisonner les meilleures choses; mais le poison n'est point dans la chose, il est dans la disposition. Le théâtre françois est plus pur que jamais, & je doute qu'aucun sermon sur l'hypocrisie soit plus efficace à convertir un faux dévot, que la comédie du Tartuffe.

C'est sur cet endroit de mon livre, que les dévots se sont récriés. Ne seroit-ce point le mot de Tartuffe qui, en réveillant l'ancienne querelle, auroit soulevé tout le corps contre moi? Mais toutes les pieces de Moliere sont également propres à combattre les vices & les défauts dont il a voulu nous garantir. La plus grande partie sont des chef-d'œuvres de la plus saine morale. Cet auteur a été admiré de toutes les nations, & le sera dans tous les temps. Si ceux qui ont blâmé un peu trop cruellement ce que j'ai dit des spectacles, avoient lu le misantrope avec plus d'attention, ils auroient compris que le but de Moliere étoit de faire l'éloge du vrai honneur, ennemi de la flatterie & de la basse complaisance, & d'apprendre en même-temps aux hommes qu'il faut allier la politesse avec l'honneur, & qu'on doit avoir une probité infinie sans tomber dans la rudesse. Un parfaitement honnête homme à qui mon traité ne plaît pas, est-il obligé, en conscience, de me dire :

J'en pourrois par hasard faire d'aussi méchans,
Mais je me garderois de les montrer aux gens?

Enfin, tout ce que je puis faire, c'est d'admettre la diversité des sentimens sur les spectacles. Je suis fort éloigné de vouloir enseigner une morale perverse; mais je ne crois pas mon

principe erroné, & je pourrois le justifier par l'autorité des plus grands écrivains, & l'exemple de personnes respectables.

On comprend fort bien qu'une jeune demoiselle, dont on veut faire une femme raisonnable, ne doit pas être élevée en femme mondaine; mais il faut l'élever en femme du monde. S'il y a un milieu entre une coquette & une carmélite, entre un capucin & un débauché, ce milieu consiste dans l'accomplissement des devoirs de l'état qu'on a choisi, & dans l'usage des plaisirs innocens. Et quoi de plus propre à former un excellent caractere dans une jeune personne que de lui faire éviter, par de bons conseils & par des représentations naturelles & persuasives, tous les impertinens caracteres que Moliere a ridiculisés ?

La coquette & l'étourdi aiment plus à être vus qu'à voir, & à parler qu'à entendre : ils cherchent moins les spectacles qu'à se donner en spectacle.

Le jeune homme qui veut se tourner au bien, commence dès douze ans à acquérir du mérite : le travail est grand, mais le succès est décisif. Il tire de chaque chose, tout le bon qu'il en peut tirer. S'il va à la comédie, il lit la piece avant que de l'entendre : il n'est à charge à ceux qui l'environnent, ni par des ris extravagans, ni par des questions ridicules : il sent tout le mérite que l'action ajoute à la composition : il ne sort point de l'avare sans en détester l'infâme caractere ; du grondeur, sans en être plus raisonnable & plus doux : il voit, dans Cinna, combien un repentir sincere peut laver de fautes, & combien la clémence fait gagner les cœurs. Tout profite à qui veut profiter.

Je ne blâme pas qu'on aille à une piece nouvelle par curiosité ; mais je blâme qu'on ne cherche à satisfaire que sa curiosité. Je veux qu'on s'égaye aux traits qui font rire, & qu'on s'attendrisse aux endroits qui touchent.

Si je trouve que malgré moi, mon humeur se soit laissé séduire par quelque chose d'atrabilaire ; si je suis plus sombre que je ne dois par la réflexion sur de légeres peines qui souvent n'ont rien d'amer que par le vice de notre imagination ou par la foiblesse de notre esprit, dans cette situation, une piece plus plaisante que belle me suffit. Je commence par me remettre, je finis par me réjouir ; mais si je suis dans mon assiette ordinaire, je veux quelque chose de plus. Je demande ou une tragédie dont la diction soit pure, les sentimens grands, l'intrigue bien maniée, le dénouement naturel & judicieux, ou une comédie dans laquelle je puisse apprendre en riant, à me garantir pour toujours de toutes les especes du ridicule.

Siffler à la comédie, parler assez haut pour interrompre l'acteur & l'auditoire, ou distribuer au parterre des fumées bachiques, c'est manquer au respect qu'on doit au public ; c'est être assez impudent pour mériter d'être chassé.

Celui qui ne court les spectacles que par inutilité de vie, s'il n'est pas une bête, est tout au-moins un homme désœuvré qui craint le commerce des honnêtes gens, & qui craint encore plus d'être seul.

Un homme d'esprit, mais bouru ou trop précipité dans ses jugemens, décide sans miséricorde de la piece & de l'acteur. Il ressemble à celui qui, n'ayant pas assez d'usage du monde, voudroit

trouver tout parfait. L'un & l'autre sont punis de leur peu d'intelligence, en prenant plus de plaisir à critiquer le mauvais qu'à goûter le bon. Un auteur commence; il n'a pas encore tout le talent requis; mais il a du feu & de la justesse. Vous le frondez, il n'écrit plus. Vous déconcertez la jeune actrice qui postule; elle quitte prise, & va chercher fortune ailleurs. Par cet excès de sévérité, ou par cette délicatesse mal placée, vous ruinez vos plaisirs & vous déservez le public, en le privant de deux sujets qui auroient pû devenir excellens. Corneille & la Champmêlé étoient-ils parfaits quand ils commencerent?

Il entre bien des goûts différens dans l'opéra: il faut bien des connoissances différentes pour en sentir toute la beauté; cependant je ne crains pas de dire que celui qui connoît également la beauté de la comédie, & qui la préfere, fait preuve tout à la fois, & de beaucoup d'esprit, & d'un discernement très-délicat.

Corneille & Racine ont écrit dans le même genre, non dans le même goût: tous deux ont éminemment réussi, & ils ont réussi sans le secours l'un de l'autre; au contraire Lulli, quoiqu'inimitable, a brillé par Quinault, & Quinault plus encore par Lulli.

Un opéra est moins un spectacle, que l'assemblage de plusieurs: musique, paroles, balets, machines, décorations. Quelle dépense! que d'ouvriers différens! Le spectacle est brillant, il éblouit, il étonne; mais faites l'anatomie de la plûpart des opéra, vous trouverez, ou de grands défauts dans chaque partie, ou qu'avec des parties bonnes en soi, on n'a fait qu'un tout médiocre.

Malgré

Malgré la difficulté de réussir, nous ne laissons pas de voir aux deux hommes que j'ai cités, nombre de chefs-d'œuvres qui dureront autant que le monde ; cependant je trouve que l'opéra le plus parfait a son défaut. Mille endroits enchantent dans Atys, quelque-uns ennuient.

Il y a une sorte de discernement à préférer l'opéra à la comédie, depuis dix ans jusqu'à vingt, & de rentrer dans le même goût à soixante, parce qu'à ces deux âges on aime les plaisirs qui réveillent l'imagination, sans la trop appliquer. Donnons le reste du temps à la comédie. Tout ce qui nous instruit en nous réjouissant, mérite bien nos plus beaux jours.

§. V. *De la musique.*

L'OPÉRA doit presque tout à la musique : la musique ne doit rien à l'opéra. Ces morceaux divins qui flattent & chatouillent l'oreille, qui fixent délicieusement l'attention, & qui s'emparent de l'ame, ne reçoivent point un nouveau mérite de la foule des spectateurs, ni de la salle du palais royal.

Mille gens, grossiers d'ailleurs, aiment la musique, & l'on ne trouvera point un homme délicat qui ne l'aime point. C'est le plus exquis, & le plus innocent de tous les plaisirs : elle est de tous les âges, de tous les états, de tous les lieux, de presque tous les goûts ; on peut en jouir dans toute son étendue aux dépens d'autrui, sans être importun, & l'on peut s'en amuser seul : elle prévient ou charme la langeur & l'ennui, & réleve l'ame de l'abattement où la jette quelquefois l'iniquité des hommes.

Il y a une ſorte de danger dans le goût de la muſique, qu'il faut éviter avec un très-grand ſoin, c'eſt de s'en laiſſer éprendre, juſqu'à s'en occuper uniquement. Cet excès eſt un vice du goût & de l'eſprit; & l'homme de qualité qui fait le muſicien de profeſſion, ſe charge du même ridicule, que le muſicien qui néglige la muſique. Mais, auſſi, que la crainte de l'aimer trop, ne vous empêche pas de l'aimer & de l'apprendre. Celui qui n'aime pas la muſique, eſt privé du plus honnête des plaiſirs : celui qui ne la ſait pas, n'en ſauroit démêler toute la beauté, & il a négligé un talent par le ſecours duquel il auroit toujours eu de quoi s'amuſer lui-même, & occaſion d'amuſer les autres.

La fin principale de la muſique, eſt de délaſſer l'eſprit, & de lui donner de nouvelles forces pour s'appliquer enſuite plus utilement au travail.

Si vous avez de l'eſprit, ſachez la muſique : c'eſt un mérite de plus; ſi vous n'avez pas un grand génie, ſachez la muſique, c'eſt un ſupplément : ce n'eſt pas un ſimple ornement, c'eſt une ſcience gracieuſe & réjouiſſante. Vous ſentez-vous l'eſprit fatigué par une étude abſtraite? Quoi de plus délaſſant, que d'accompagner un air de Lambert ſur le claveſſin, ou ſur la baſſe de viole? Etes-vous à table? Faites votre partie, moins pour montrer que vous chantez bien, que pour faire briller la voix d'une dame, ou pour faire plaiſir à un monde choiſi qui vous écoute. Le ſort vous a-t-il relégué pour quelque temps en province? Quelle reſſource n'eſt-ce pas de compoſer ou de retirer de Paris, quelques airs que vous déchiffrez aux dames qui, quand elles ſont bien élevées, ont aſſurément le goût & l'eſprit plus délicats que nous?

Partiſans de la muſique, ne demandez pas toujours de l'exquis; la néceſſité des affaires vous en met ſouvent hors de portée, & vous conduit malgré vous en des lieux qui ne ſont rien moins que la ſphere des choſes excellentes. En ce cas, tournez tout en reſſources; toute voix n'eſt pas Thevenar, toute flûte n'eſt pas la Barre, toute viole n'eſt pas Marais ; mais on trouve partout des nôces de village, ou un roſſignol qui chante, & le moindre plaiſir a toujours de quoi piquer, par la réflexion qu'il eſt innocent.

La voix, par ſes accens & ſes diverſes inflexions, perſuade l'eſprit & touche le cœur. Quelqu'un a dit qu'il n'y a point de muſique ſi agréable, que le ſon de voix de la perſonne aimée. N'avez-vous point de voix? la muſique vous en donne un peu : elle vous apprend à bien conduire ce peu que vous acquérez, & il eſt ſûr que les délicats ſont plus flattés par une petite voix bien conduite, que par une voix étendue, ſonore, mais mal ménagée & bruyante, faute d'art & de goût. Etes-vous né avec le don d'une belle voix? Joignez-y l'art, & vous ferez merveille ; mais chantez naturellement ſans grimaces, ſans affectation; entrez dans l'air & dans les paroles, prononcez bien, ſentez ce que vous dites, faites-le ſentir aux autres; ne vous faites pas trop prier, & ne chantez pas trop; préférez les airs les plus convenables à votre voix, c'eſt un ménagement que vous devez à vous-mêmes; ne chantez jamais de chanſons obſcenes, c'eſt un reſpect que vous devez au public, & ce reſpect doit ſe redoubler avec des femmes ſages & des perſonnes de conſidération. Faites plus, ſi vous avez quelque délicateſſe, ne donnez jamais

dans le goût de ces ſortes de chanſonnettes qui ſe ſont introduites à la faveur de mauvaiſes pointes & de fades équivoques.

Notre langue eſt très-ſuſceptible d'enjouement, de fineſſe & de graces, & le ſtyle lyrique demande un tour aiſé ; mais les délicats n'admettent que des penſées délicates, & l'on fait dire de ſoi, qu'on manque de diſcernement & d'eſprit, qu'on eſt mal né, & encore plus mal élevé, quand on veut briller aux dépens de la modeſtie par un vilain jeu de mots : on penſe toujours mal quand on conduit les autres à penſer au mal.

§. *VI. De la Table.*

AUTREFOIS en France, on chantoit au fruit, & l'on avoit raiſon. Aujourd'hui les cartes ruinent tout autre plaiſir, parce qu'elles ſervent de commode à l'avarice. Mais enfin quand le repas s'allonge, & qu'on conſerve encore quelque goût pour la fine volupté, on paſſe d'un grand air aux vaudevilles. Juſques-là tout eſt bien : vous pouvez quitter le très-beau pour un joli badinage ; mais que tous vos couplets ſoient d'un tour galant & ingénieux, & que pas un ne ſente l'effronterie.

Si le plaiſir devient débauche, il n'eſt plus du reſſort de la fine volupté. Les liqueurs ſont preſque tout-à-fait proſcrites, & il eſt auſſi nuiſible à la réputation qu'à la ſanté, de trop boire : auſſi eſt-il vrai que l'excès du vin n'a jamais entré dans ce que j'appelle le plaiſir de la table, qui n'eſt pas le moins flatteur des plaiſirs.

Nous avons cet avantage ſur les autres nations

que nos voiſins font bonne chere avec nous, & rarement la faiſons-nous bonne avec eux. Cela vient de la différence du goût & des manieres, & de ce qu'en quelques endroits, on croit faire aſſez bonne chere, quand on la fait grande.

Excepté les fêtes & les repas d'apparat qui demandent un peu de cérémonie, en conſervant néanmoins la liberté des manieres, je ſoutiens que la frugalité & la bonne chere ne ſont pas incompatibles.

Beaucoup de propreté ſans étude, beaucoup de liberté ſans manquer à la politeſſe, peu de plats qui ſoient bons, peu de vin, mais du meilleur, choiſir bien ſes convives, & vivre avec eux, quels qu'ils ſoient, comme ſi la table égaloit toutes les conditions : voilà préciſément en quoi conſiſte la meilleure chere d'un François délicat.

Bon pain, bon vin, bon viſage d'hôte, vieille chanſon, dont le ſens eſt merveilleux : en effet, c'eſt l'ame du repas. Un cuiſinier entendu, d'un goût sûr & friand, vous fait bien manger, & ne vous ruine point. Faites-vous ſervir tous les jours finement & noblement, & quand il le faut abondamment, mais jamais de ſomptuoſité.

Grandes façons & peu de plats,
Sans ſomptuoſité, de la délicateſſe,
Propreté, bon vin, politeſſe,
C'eſt ce qu'il faut dans un repas.

Il y a autant de fatuité à faire le magnifique, quand on ne doit pas l'être, que de petiteſſe à mal faire les honneurs de chez ſoi.

Un faſtueux me fait grande chere par orgueil,

S'il croit m'impoſer, il ſe trompe. Je ne prens point les marques de ſa vanité, pour les effets d'un cœur noble, Plus il affecte de me faire ſentir une magnificence mal placée, plus je ſens redoubler mon mépris pour ſa fauſſe libéralité.

Il eſt des lieux, & par-tout il eſt des momens où un honnête homme peut être ſurpris par des amis qu'il n'attendoit pas; il ſoutient en galant-homme l'impoſſibilité de les recevoir comme il voudroit; il n'embarraſſe point les autres; il leur fait petite chere, mais il fait de ſon mieux: ils ſont contens, & il eſt quitte.

> Quand mes amis ſont chez moi,
> Ils penſent que je les régale;
> Car mon cœur leur dit pourquoi
> Je leur fais chere ſi frugale, &c.

C'eſt un des plus grands déſagrémens de certains poſtes, que d'être obligé de tenir table; on n'eſt qu'à demi le maître de ſa maiſon; ce ne ſont plus des convives, ce ſont des mangeurs que le haſard raſſemble. Souvent la marchandiſe eſt ſi mêlée que les honnêtes-gens & les paraſites ſont confondus. On boit, on mange, & c'eſt tout. Celui chez qui l'on dîne fort bien, s'il a le goût fin, dîne fort mal: il ne lui reſte qu'une reſſource, c'eſt de prendre ſa revanche le ſoir au petit couvert.

Boire & manger ſans goût & ſans attention, c'eſt être ſtupide; ne vivre que pour manger, c'eſt être bête; ne conſulter que ſon propre goût, c'eſt n'aimer que ſoi; boire & manger trop, c'eſt ſe haïr: mais attendre l'appétit & s'en procurer; au défaut du meilleur, ſe contenter du bon; préférer le plus ſain au plus friand;

aimer les bonnes choses pour soi-même, & les aimer encore plus pour les autres : c'est-là la maniere la plus sûre de vivre délicieusement.

Boire à ses repas d'un vin plus exquis que celui qu'on fait boire aux autres, ce ne sauroit être une exception permise à la grandeur ; c'est un privilege que l'impudence & l'avarice usurpent quelquefois ; encore les exemples en sont-ils rares. Le vin de Falerne étoit cher ; Pline en buvoit, & Pline admettoit quelquefois à sa table, nombre de gens nouvellement affranchis. Quelqu'un, qui croyoit avec justice que tous ceux qui sont à une même table devroient boire le même vin, lui dit que dans ces jours, son bon vin de Falerne alloit bien vîte. Pardonnez-moi, répondit Pline, quand mes affranchis mangent avec moi, ils ne boivent point de mon vin, je bois du leur.

Dans les conseils que je donne sur ce qui regarde la table, je ne sors point de mon principe, que la modération dans les plaisirs flatte plus que les plaisirs mêmes ; mais autant qu'il est possible, j'exclus toute incommodité. Je veux manger fraîchement l'été, chaudement l'hiver, & en toute saison, être assis à mon aise. Ailleurs, comme chez moi, je veux un monde choisi & je suis délicat jusqu'au nombre. Ce nombre paroît réglé, par un prétendu bon mot ; on a dit qu'il faut être à table depuis les graces jusqu'aux muses : sur ce pied-là, on n'a plus à choisir qu'entre trois & neuf.

Noces, repas de réception, fêtes de commande & de cérémonie, jours consacrés dans tous les temps à régaler une famille entiere ; tout cela a ses exceptions, & l'on est quelque-

fois forcé de sacrifier une partie de plaisir à l'usage & à la bienséance ; mais je ne puis souffrir que sans une nécessité indispensable & uniquement pour s'acquitter avec plus d'éclat d'un repas qu'on me doit, on me fasse manger avec les quatre nations.

L'assortissement des convives n'est pas seulement une précaution nécessaire, c'est une loi. On ne sauroit manquer plus essentiellement à la circonspection, que d'associer à table gens qui ne s'accomodent pas. Peut-être ne le savoit-on point? il falloit le savoir. S'il n'y avoit point entr'eux de différend formé, n'y avoit-il point de préséance à disputer, de prétentions à débattre ? Une femme raisonnable peut-elle se réjouir avec une capricieuse, avec une folle, avec une effrontée ? Une femme de plaisir peut-elle se réjouir avec une prude ? Un honnête homme avec un fat.

La diversité des goûts ne permet pas de restreindre absolument la bonne chere à de certains mets : d'ailleurs, on peut nous reprocher avec quelque fondement que la mode qui nous sert presqu'en tout de premiere regle, porte son inconstance jusqu'à nos manieres de manger. Nos peres étoient bien plus sages que nous; une soupe bien mitonnée, un rôti cuit à propos & succulent: c'en étoit assez au bon vieux temps : on vivoit longues années, & l'on vivoit bien.

Laissez aux étourdis l'honneur extravagant de casser des verres; ne vous enivrez jamais ; c'est un principe dont il ne faut s'écarter pour quoi que ce puisse être au monde. Mais dans ces lieux qui sont comme le centre de la rusticité, on vous forcera ? Point du tout, tenez bon :

dès qu'on eſt aſſez hardi pour vous preſſer trop, vous devez être aſſez ferme pour refuſer. Sauvez-vous par le diſcours, ruſez, trempez votre vin, laiſſez boire les autres, &, s'il le faut, faites-les boire vous-même : ne ménagez pas votre vin, mais ménagez-vous.

Eſt-il donc une regle ſûre de boire préciſément autant qu'il faut, pour tirer du plaiſir de la table tout l'agrément qu'on en doit attendre, ſans effleurer un peu la raiſon ? On ne peut répondre juſte ; cela dépend du tempérament, du vin, du quart-d'heure. Mais enfin ſoyez prudent dans les plaiſirs, que votre prudence ſoit gaie & réjouiſſante. Vous pouvez boire, tant que le vin vous paroît également délicieux, & tant que vous vous ſentez toujours le maître de tous vos mouvemens. Conſultez votre état, conſultez celui de vos amis, liſez dans leurs yeux à quel dégré en eſt la joie commune : le barometre eſt sûr.

Les parties de table qui flattent le plus, ſont les moins dangereuſes. Si les dames en ſont, vous ne courez pas riſque de vous enivrer. Si vous n'êtes qu'entre hommes choiſis, vous avez aſſez de bonnes choſes à dire, pour ne pas craindre de trop boire. Ainſi, dans les deux cas, vous vous ſauvez à l'abri ou de la politeſſe & de l'eſprit, ou de la cordialité & de la raiſon.

Je ne haïrois pas de me trouver quelquefois en ſociété avec cinq ou ſix amis qui, tous dans la plus longue ſéance, n'aimeroient à boire que chacun ſa bouteille, moitié Beaune, moitié Syllery. Il me ſemble que c'eſt aſſez pour dîner longuement & délicieuſement ; mais quand un heureux haſard vient allonger le plaiſir, quand tous

les cœurs se développent, quand la conversation devient plus brillante, que vous mêlez à beaucoup de politesse, quelques traits de cette sorte d'érudition dont j'ai parlé, livrez-vous, saisissez l'occasion, ne comptez point les quarts-d'heure, faites mettre encore deux bouteilles au frais; tant que vous savez répandre de l'esprit, & jouir délicieusement de l'esprit des autres, ne craignez rien pour votre raison.

C'est un si grand don d'avoir le goût fin & vraiment délicat, que mille gens qui ne sont pas même connoisseurs, font les délicats par vanité. Bien loin de donner dans cette fausseté, sachez dans le besoin suspendre, ou du moins cacher votre délicatesse : vous souffrez, & vous faites souffrir les autres par une recherche continuelle & trop rafinée : il faut se rendre la vie aisée, & s'accommoder un peu au temps & aux lieux. Si chez vous-mêmes vous dégoûtez vos amis des mets qu'ils trouvoient bons, & peut-être très-bons, vous insultez à leur goût ou à leur fortune, & vous portez l'orgueil jusqu'à vouloir leur prouver que vous méritez de vivre mieux que le reste du genre-humain. Si un ragoût moins friand, ou un petit manquement dans la symmétrie épuise toutes vos réflexions, vos amis pourront-ils dire de vous, que vous les avez bien reçus? Alors, trop de régularité devient vanité ou mauvaise humeur.

Ce seroit encore pis, si vous portiez ce caractere chez les autres; peu de gens voudroient vous recevoir; & quelque soin qu'on prît, quelque chere qu'on vous fît, vous vous croiriez toujours mal reçu.

Dans tous vos plaisirs, mais sur-tout dans ce-

lui de la table, gardez-vous bien de hasarder votre santé. C'est sans contredit le plus précieux de tous les biens; en effet, sans la santé, la vie est à charge; & c'est une extravagance du premier ordre, d'abréger cette vie par tout ce qui n'est fait que pour la conserver & l'égayer. Il y a de la honte à trop boire, & de l'enfance à trop manger. Ne sommes-nous donc faits que pour manger & pour boire? Ne mettons point notre tempérament à trop d'épreuves, n'usons point notre goût, aimons-nous plus délicatement, sans pourtant nous idolâtrer nous-mêmes; mais toutes nos mesures bien prises, ne portons pas l'attention sur notre santé, jusqu'à devenir par dégrés des malades imaginaires : bornons sur cela notre prudence, & ne donnons jamais dans aucune de toutes les folies qui portent les jeunes gens à prodiguer leur santé. Quand ils sont sur le retour, ils voudroient bien, autant par volupté que par religion, racheter les désordres de la jeunesse. Prévenons ces regrets inutiles, ménageons-nous : usons, mais n'abusons point; jouissons, mais ne dissipons pas.

On a beau prêcher les hommes, on a bien de la peine à les guérir du penchant qui les domine. Il est pourtant vrai que l'ivrognerie est un vice bien deshonorant. Si l'on pensoit combien les uns font de sottises, quand ils ont trop bu, combien l'ivresse intéresse la santé, & combien elle dégrade la raison, assurément on seroit plus modéré : mais

> Tous les discours sont superflus;
> C'est à qui, par intempérance,
> Vivra le moins, boira le plus :
> On ne voit plus qu'excès en France.

§. *VII. De la Promenade.*

Si le plaiſir de la promenade n'a pas le même piquant que celui de la table, de la muſique, des ſpectacles, du jeu, auſſi n'a-t-il pas les mêmes inconvéniens. La nature pure encore, ne connoiſſoit ni richeſſes ni cupidité, quand elle fit du monde entier, un promenoir pour tout ce qui reſpire; & les plaiſirs que nous fournit la nature, valent bien ceux que nous devons à l'art.

Tout le monde ſe promene, mais tout le monde ne ſait pas ſe promener. Ne ſe trouver aux rendez-vous publics, que pour controller le public; faire des parties de campagne, ou de jardin pour danſer, pour jouer, pour manger, ſe tirer à l'écart pour parler plus aiſément d'affaires; tout cela peut s'appeller critiquer, ſe réjouir, négocier, non pas ſe promener. N'aller aux Thuileries, que pour faire vingt fois le tour de la grande allée, depuis huit heures jusqu'à neuf, ou ſe trouver au Cours à la file de cinq cent caroſſes, les glaces bien tirées pour ſe garantir de la pouſſiere; ſi c'eſt-là ſe promener, du moins ce n'eſt pas jouir du plaiſir de la promenade.

Que celui-là paſſe de doux momens, qui ſait par goût ſe dérober dans une allée ſombre à la multitude & aux rayons du ſoleil; qui ſait ſur la fin d'un beau jour, contempler d'un cœur tranquille & reconnoiſſant, tous les miracles de la nature; qui ſait méditer avec fruit, ſur les cruelles paſſions, & ſur toutes les impertinences qui gâtent le monde; qui ſait auprès d'un ruiſſeau qui murmure, tantôt laiſſer échapper ſon imagi-

nation ſur mille objets innocens, & tantôt rire ingénieuſement avec Horace; enfin qui ſait même en marchant ſe délaſſer avec délices, & devoir à la promenade, le plaiſir de faire grande chere avec peu de mets & bon appétit !

On commence à devenir ſage, quand on ſent le mérite de pouvoir être ſeul. Faites-vous un réduit en quelque coin du monde ; ſi vous en êtes le maître, choiſiſſez une ſituation heureuſe avec un beau coup d'œil; point de palais magnifique, point de meubles ſomptueux ; un hermitage commode, propre & riant; ſix cellules pour autant d'amis. Là quittez le chevet, dès que le ſoleil commence à poindre, jouiſſez de l'émail des fleurs. Arbres, arbuſtes, arbriſſeaux, voyez tout; dans ces inſtans précieux, votre jardinier eſt bonne compagnie.

Retournez à vos amis ; dînez avec eux comme je veux qu'on dîne ; faites-les jouer quelques-uns de mes jeux. Si vous n'êtes pas néceſſaire pour former la partie, ſauvez-vous dans un boſquet avec la Bruyere, ne fût-ce que pour une heure, vous les rejoindrez avec plus de plaiſir ; paſſez tous enſemble dans la haute futaie, ou dans le labyrinthe ; ajoutez quelque choſe aux entretiens d'Ariſte & d'Eugene ; revenez ſouper de la façon la plus propre à vous faire goûter ce repos léger & tranquille qu'Horace promet à ceux qui ne ſont ni agités de la crainte, ni dévorés de deſirs. Donnez, avant toutes choſes, le temps convenable aux devoirs de la religion ; que le ſoin de votre ménage ne ſoit point négligé, mais qu'il ſoit imperceptible : enfin un peu d'étude, s'il vous reſte un quart-d'heure à mettre à profit, eſſayez-en, & dites-moi ſi la

cour la plus ſuperbe, ſi les emplois les plus diſtingués, ſi les plaiſirs les plus ſéduiſans vous ont jamais fourni d'auſſi beaux jours.

Vos amis vous quittent? Il y a de quoi vous conſoler dans le plaiſir même que vous perdez, puiſqu'il vous met dans la néceſſité de penſer que tout nous échappe. Mais voulez-vous vous dédommager? Eh bien, montez ſur le côteau; ſi ce n'eſt pas aſſez, grimpez juſqu'au haut de la montagne: là vous avez un bouquet de vieux chênes, dont la nature vous a fait un paraſol, & vous trouverez une herbe touffue qui vous ſervira de canapé. L'ouvrier de tout l'univers, n'a fait ce cabinet ruſtique que pour le philoſophe délicat. Le ciel en eſt le plafond, & le monde entier peint en mignature, en eſt le parquet. Promenez vos yeux, quel chemin ne font-ils pas dans un inſtant? Vous avez à vos pieds de vaſtes prairies, & dans le lointain des côtes eſcarpées qui ſervent de piedeſtal à de ſombres forêts. Un fleuve ſerpentant vous paroît vingt fleuves; & après s'être partagé en mille endroits pour les rendre plus agréables, il réunit toute ſa beauté, pour faire plus d'honneur à la grande ville, dont il lave les murs.

A la lenteur dont il coule, ne ſemble-t-il pas qu'il ſouffre à s'éloigner de vous? Amoureux qu'il eſt d'un lieu ſi beau, il ne ſe conſole du chagrin de le quitter, que par le plaiſir qu'il trouve à ſe prêter à l'utilité publique de cent différentes façons. Tout cela ſemble fait pour vous. Pourriez-vous n'en pas jouir.

Ce que vous venez de lire, eſt de Santeuil: je vous l'ai annoncé quand je vous ai parlé de la vaillance d'une lance. Comparez cette an-

cienne maniere de personnifier avec celle-ci.

Captus amore loci
Tardat præcipites ambitiosus aquas.
Fons fieri gaudet qui modò flumen erat.

Que cette matiere est belle & féconde, pour le jeune homme qui veut paraphraser ! Ne semble-t-il pas qu'un des plus beaux fleuves du monde veuille épouser la capitale de l'univers ? Son orgueil se tourne en respect, & il oublie la grandeur sitôt qu'il cherche à plaire. Les amis d'aujourd'hui ne sont pas si délicats. Ici le poëte réunit la simplicité de la nature, & la majesté de l'éloquence. Cette inscription m'a paru aussi belle que les pompes de Paris sont inutiles. On la trouve sur le pont Notre-Dame : lisez les inscriptions de Santeuil.

M. Rousseau, qui rassemble la force, la justesse, la précision, & toutes les graces de la poésie, écrivoit à un conseillier d'état ?

Renoncez pour un temps aux travaux de Thémis ;
Venez voir ces côteaux enrichis de verdure,
Et ces bois paternels, où l'art humble & soumis,
Laisse encore agir la nature.

Trop heureux, qui du champ, par ses peres laissé,
Peut parcourir au loin des limites antiques,
Sans redouter les cris de l'orphelin chassé
Du sein de ses dieux domestiques !

Sous des lambris dorés, l'injuste ravisseur
Entretient le vautour dont il est la victime.
Combien peu de mortels connoissent la douceur
D'un bonheur pur & légitime.

Jouissez en repos de ce lieu fortuné :
Le calme & le repos y tiennent leur empire :

Et des ſoucis affreux le ſouffle empoiſonné
N'y corrompt point l'air qu'on reſpire.

Racan, comme vous l'avez vu, étoit bien loin du temps & du goût de M. Rouſſeau : il y a pourtant de la beauté dans ce qu'il va vous dire.

O bienheureux celui qui peut, de ſa mémoire,
Effacer pour jamais ce vain eſpoir de gloire
Dont l'inutile ſoin traverſe nos plaiſirs.
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans ſa maiſon, content de ſa fortune,
A, ſelon ſon pouvoir, meſuré ſes deſirs !

Tantôt il ſe promene au long de ces fontaines
De qui les petits flots font luire dans les plaines,
L'argent de leurs ruiſſeaux parmi l'or des moiſſons.
Tantôt, &c. . . . . .
. . . .

Agréables déſerts, ſéjour de l'innocence,
Où, loin des vanités, de la magnificence,
Commence mon repos, & finit mon tourment :
Vallons, fleuves, rochers, plaiſante ſolitude !
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le déſormais de mon contentement.

Ces réflexions ſont communes à tous ceux qui ont de la raiſon. Plus on connoît le monde, & plus on s'en dégoûte. Sentez le prix de la tranquillité intérieure, & l'horreur des grandes paſſions. Nous jouons mal la comédie : tous les jours l'avarice, l'envie & l'orgueil nous font mourir imperceptiblement. On ne voit pas le feu qui nous conſume, mais nous n'en brûlons pas moins à petit feu. Au contraire, les vrais acteurs ne meurent que par métaphore ſur le théâtre ; & tel s'eſt poignardé à huit heures, qui fait bonne chere à neuf. Quinault fait dire à un de ſes héros :

Fontaine

Fontaine qui, d'une eau si pure,
Arrosez ces brillantes fleurs,
En vain votre charmant murmure
Flatte le tourment que j'endure;
Rien ne peut enchanter mes mortelles douleurs.
Ce que j'aime me fuit, & je fuis tout le monde.
Pourquoi traîner plus loin ma vie & mes malheurs ?
Ruisseau, je vais mêler mon sang avec votre onde;
C'est trop peu d'y mêler des pleurs.

Scaron pourroit bien dire ici :

Par la mort, *quos ego* ! mais il n'acheva pas,
Car il avoit l'ame trop bonne.

Mais il me convient mieux de vous remettre encore un moment dans un réduit agréable où je vous avois placé. Voyez-vous auprès de ces troupeaux qui paissent l'herbe naissante, cet amas de bergers qu'un flageolet amuse ? Ils vivent contens : ils souperont avec du pain noir, & ils souperont bien. Tirez votre lunette d'approche, & voyez à gauche ce char de triomphe, qui sort de la ville attelé de six chevaux d'Espagne. A cette livrée nombreuse & brillante, vous devinez que c'est un seigneur de nouvelle édition. Il descend de carosse, & vous le reconnoissez à son habit surchargé de broderie. Il est plus grand que vous de toute la tête, c'est le plus gros & le plus gras des partisans; cependant il vous paroît bien petit. Juste effet du point du vue : la corruption grossit les objets, la réflexion les réduit.

§. VIII. *De l'Amour.*

VOUS avez lu combien est redoutable ce puissant ennemi que vous avez au-dehors, le méchant exemple : vous en avez un au-dedans de

vous-même qui n'eſt pas moins à redouter, le penchant à l'amour. Que cette matiere eſt vaſte! Qu'en puis-je dire, pour ou contre, qui n'ait pas été dit mille fois? Tous les cœurs ſemblent faits pour le ſentir, & tous les plaiſirs pour l'introduire dans l'ame. Par lui, les plus grands hommes deviennent les plus foibles; & tel eſt le malheur de la condition humaine, que la ſageſſe la plus conſommée, & la probité la plus ſcrupuleuſe, ont peine à échapper à l'amour. Le don de vaincre n'eſt accordé qu'à la défiance de ſoi-même, & à la fuite de l'occaſion.

Ne voyez jamais de femme, conſeil bouru: voyez les femmes, & n'aimez jamais, conſeil inutile: voir les femmes, & prendre des précautions contre l'amour, c'eſt vivre en homme & en homme poli.

De toutes les paſſions auxquelles l'homme eſt en butte, il n'en eſt point qui ſoit plus univerſellement la paſſion dominante que l'amour; j'oſe dire même que c'eſt preſque la ſeule qui intéreſſe l'honnête homme. Vous ne verrez point un homme d'honneur profeſſer l'incrédulité, prêter ſur gages, vendre la juſtice, & déſoler la veuve & l'orphelin; & vous verrez le ſouverainement honnête homme amoureux. Cependant, ſans le commerce des femmes, un homme, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, n'aura jamais qu'un mérite brute: ce ne ſera point un galant homme.

Le P. Senault, dont tout le monde reſpecte la mémoire, & qui nous a laiſſé le beau traité des paſſions, dit que quand les hommes ſeront devenus des anges, il leur ſera permis de contracter amitié avec les femmes. Je ne ſais ſi

mon avis, tout différent du ſien, n'eſt pas auſſi bien fondé. Je crois ſeulement qu'il lui convenoit de parler en caſuiſte plus ſévere. Mais ſa maxime qui devroit être une loi pour tous les prêtres, ne convient pas aux gens du monde pour qui j'écris.

Si une ſageſſe trop farouche, plutôt rudeſſe que vertu, vous inſpire l'abandon des femmes, peu à peu votre eſprit ſe rouille, votre imagination s'épaiſſit, vos manieres deviennent dures; au lieu d'un génie orné par cette envie de plaire, qui produit à la fin, le je ne ſais quoi qui plaît, on ne ſe trouve plus que la ſéchereſſe d'une philoſophie mal entendue. On fait l'eſprit fort, & l'on n'eſt qu'un eſprit faux. Le renoncement au commerce des femmes, fait d'un galant homme, un miſantrope inſupportable aux autres, & ſans reſſource pour lui-même.

Un brutal renonce aux femmes, en ſuppoſant à toutes, les défauts de quelques-unes. Un libertin ne cherche qu'à abuſer du commerce des femmes, & porte quelquefois la débauche, juſqu'à les mépriſer. Un homme ſage & délicat, paſſe de doux momens avec des femmes eſtimables, & il ne cherche point à ſe dégoûter, par trop de licence, d'un commerce qu'il a intérêt de continuer toujours. Si j'écrivois pour une femme, je lui répéterois à chaque page ces trois vers :

Traitez bien un amant, il ceſſera de l'être ;
L'amour ne peut durer qu'autant que les deſirs ;
Nourri par l'eſpérance, il meurt par les plaiſirs.

En effet, cette eſſain nombreux de jeunes fous, que les coquettes appellent de *petits per-*

fides , eſt bien redoutable par une *Agnès*

Tous les amans ſavent feindre ,
Nymphes craignez leurs appas.
Le péril le plus à craindre
Eſt celui qu'on ne craint pas.

L'aimable jeuneſſe eſt le plus dangereux de tous les âges. L'amour eſt au guet : à peine la nature ſe développe, qu'il décoche ſes premiers traits. Que ces traits ſont redoutables, quand ils ſont ſoutenus de *petits ſoins* , & de l'éloquence des yeux ! Défiez-vous en, belle & ſage *Agnès*, ſans quoi vous diriez peut-être trop tard :

Je ne m'étois point apperçue
Que tous vos petits ſoins duſſent m'être ſuſpects ;
Lorſque j'en faiſois la revue
Je les prenois pour des reſpects.

Le plaiſir qu'on trouve à faire la revue & à ſupputer la valeur de ces ſoins & de ces regards, annonce aſſez l'amour qui ne ſait que trop bien ſe définir lui-même.

Je ſuis l'enfant du doux loiſir ,
Et le pere du vrai plaiſir.

Jeune homme, voilà quels ſont les avant-coureurs de l'amour. Je ne vous les fais connoître que pour vous les faire éviter : craignez ces deux écueils dont l'invention a tant fait d'honneur à Homere. Caribde , c'eſt la corruption du ſiecle : Silla, voilà vos paſſions. Il faut traverſer ce détroit, &

Le dieu des cœurs ſecrettement,
Vous attend au paſſage.

Armez-vous donc de l'égide de Minerve, sentez le prix de la liberté & de la précieuse innocence; fuyez le chant des sirennes; faites-vous attacher au mât du vaisseau : ces précautions vous préserveront du naufrage.

L'abus des femmes, maladie du cœur : le renoncement aux femmes, maladie de l'esprit : est-ce donc qu'on ne sauroit jouir d'une santé parfaite? Il faut avoir bien mauvaise opinion de la vertu, pour croire qu'on ne puisse la sauver des périls qui l'environnent, qu'en quittant le commerce de la vie qui flatte le plus. Vivre gracieusement, librement, mais toujours respectueusement avec quelques femmes choisies, c'est, sans blesser la sagesse, se procurer le plus doux des plaisirs.

Je conviens que le commerce de la femme la plus estimable est le plus propre à mettre à l'épreuve, la raison d'un hommme délicat. N'en pas connoître le danger, c'est aveuglement : ne pas craindre la dépravation de notre cœur, c'est présomption. Mais enfin de ce que l'on n'est pas invincible, doit-on conclure qu'on sera vaincu? Si votre vertu est ébranlée, étayez-la par la circonspection & par la vigilance; fortifiez-la par un respect toujours inviolable pour le beau sexe & par une grande délicatesse de sentimens : sur-tout ne cherchez jamais à partager avec les libertins, le funeste honneur des bonnes fortunes : songez, au contraire, qu'il est bien juste que le mérite dont nous sommes redevables au commerce des femmes, coûte quelque contrainte à la grossiéreté. Loin d'aller chez les femmes pour les corrompre, prenons leçon auprès d'elles de modestie & de pudeur. Si nous avions

moins d'impudence, nous leur trouverions moins de foiblesse.

J'aurois épargné ce dernier trait aux dames, sans la nécessité que je me suis imposée de former les mœurs du sujet que j'instruis. Je sais que la plûpart d'elles ont trop d'esprit, pour n'avoir pas de raison, & j'en connois beaucoup d'une conduite admirable; mais après être convenu qu'il est grand nombre de brutaux, j'ai pu faire sentir qu'il est quelques folles : par-là je fais plus d'honneur à celles qui ne le sont pas.

Le monde fourmille d'amours de toute espece. L'amour-propre est le plus sot & le plus général; c'est le plus persuasif de tous les flatteurs, comme la passion dominante est de tous les orateurs le plus pathétique. Il y a peu d'avantage à se plaire à soi-même, quand on ne plaît à personne.

L'amour grossier est assurément le moins flatteur & le plus condamnable. Je m'explique mal; je donne encore un trop beau nom à la brutalité. L'amour délicat est le plus rare de tous les amours. La Bruyere dit qu'une liaison vive & pure entre deux personnes de sexe différent, est une sorte de passion qui n'est précisément ni amour ni amitié. Elle est moins que l'un, plus que l'autre, & fait classe à part : il ne faut rien de plus pour un philosophe. Je crois que quand ce trésor est trouvé, un homme sage est assez riche. Cette liaison pure, est la restriction que je vous impose, en vous conseillant le commerce des femmes.

Ne consultez ni un dévot, ni un libertin, mais un vraiment bonnête homme, ami, dès sa jeunesse, des plaisirs & de la raison. Si dans

quelque moment malheureux, il s'eſt trouvé la dupe d'une occaſion prochaine ; ſi, revenant promptement à lui, il a paſſé d'une paſſion folle à une liaiſon délicate qui ne fut point amour, vous le trouverez plein d'horreur pour le vice ; il vous avouera que le commerce d'une femme aimable & ſage, eſt tout ce qu'il y a dans la vie de plus délicieux. Mais le public, accoutumé à juger ſur les apparences, & porté naturellement à juger mal, n'aura ni aſſez d'eſprit, ni l'eſprit aſſez bon pour ne pas confondre les effets de cette ſorte d'amitié avec ceux de la tendreſſe. Je conviens qu'on peut s'y méprendre, mais eſt-ce une raiſon pour déterminer un honnête-homme à ſe faire hermite ! Et doit-on exclure une femme raiſonnable de la ſociété civile, uniquement parce qu'elle aura aſſez de mérite pour fixer l'eſtime des connoiſſeurs ? Soyons ſcrupuleux, quand il faut l'être ; mais ne donnons pas dans les extravagances d'un ſcrupule impertinent. Evitons le mal, faiſons le bien ; à cette condition, nous ſommes diſpenſés de forcer les ſots à ſe taire.

Il eſt juſte que le reſpect humain nous engage à des circonſpections : mais auſſi, il ne faut pas que les faux jugemens nous privent des plus innocens plaiſirs. Si notre conduite eſt telle que nous ayons lieu d'en être contens, il ne nous reſte plus qu'à apprendre d'Horace à mépriſer le malin vulgaire.

Il entre dans ces ſortes de liaiſons tant de ſageſſe, tant de délicateſſe de ſentiment, tant d'égalité d'humeur, tant de politeſſe dans les manieres, & tant de bon eſprit, qu'il eſt en quelque façon permis aux hommes groſſiers de ne

pas croire qu'on puiſſe former un tel commerce. Leur incrédulité ſtupide ou empoiſonnée, trouve la diſpenſe dans la rareté. En effet, rien n'eſt plus rare que de pouvoir raſſembler deux perſonnes d'un caractere propre à ſoutenir cette ſorte de liaiſon que je peins : c'eſt une eſpece de miracle du haſard qui les fait rencontrer ; & quand le cas arrive, doit-on exiger des petites ames & des méchans eſprits qu'ils jugent ſainement des effets du vrai mérite? Non, paſſons-le malin vouloir & les coups de langue ; incapables qu'ils ſont de tout autre plaiſir, ſouffrons qu'ils jouiſſent à nos dépens, de la reſſource qui leur reſte de mal penſer, de mal parler. Heureux qui peut, à force de vertu, s'attirer le déchaînement de la malignité publique !

Je conviens, avec Mr. de Fontenelle, que l'amour eſt bien malin. Voyons les femmes, reſpectons-les ; mais craignons l'amour, redoutons ſa malice. Il n'arrive que trop ſouvent que des commencemens purs & déſintéreſſés ont des ſuites funeſtes. Nous ſommes bien foibles ; connoiſſons-nous, & craignons-nous. Surtout, dans les liaiſons délicates dont j'ai parlé, n'oublions pas ces deux beaux vers du même auteur.

Notre amitié, peut-être, aura l'air amoureux ;
Mais n'ayons point d'amour, il eſt trop dangereux.

Si l'on compte bien juſte les peines & les plaiſirs que produit l'amour, même le plus délicat, c'eſt enſemble ſageſſe & volupté de s'en garantir. Cependant l'amour trouve des victimes dans tous les âges. Pourquoi cela? Si l'eſprit n'eſt pas mûr, on ne réfléchit point ; ſi l'on eſt raiſonnable, on ne réfléchit qu'après coup.

Quinault, dont tous les ouvrages ne ſont qu'un dictionnaire de tendreſſe, parle tantôt contre, & plus ſouvent pour l'amour. Mais la Bruyere, moins tendre que raiſonnable, en convenant que les dames ont mille & mille agrémens auxquels il eſt difficile d'échapper, ajoute que ſi la beauté eſt un poiſon, le caprice n'eſt qu'à un travers de doigt, qui nous ſert d'antidote.

Si la femme la plus parfaite a du caprice, l'homme qui raiſonne le moins a de la raiſon; & je ne ſais point contre l'amour de préſervatif plus ſûr que d'employer la raiſon à réfléchir ſur le caprice. Si quelque femme venoit à vous piquer, examinez de ſang froid, & avant que la paſſion ſoit formée, ſi elle n'auroit point quelque défaut eſſentiel.

Si le goût dépravé des plaiſirs & du jeu,
Si l'eſprit de travers, ſi des airs de théâtre,
Si des cœurs tout uſés, ſi le rouge & le plâtre
Ne nous en détachoient un peu,
On aimeroit à la folie.
Quand j'y penſe, je ſuis tranſi;
Mais à ce malheur, Dieu merci,
Plus d'une femme remédie.

Si les dames qui veulent plaire s'y prénoient bien, nous ſerions perdus; eh que pourrions-nous contre des dehors enchanteurs & un heureux naturel; contre beaucoup d'eſprit, de politeſſe, de modeſtie & de douceur! Heureuſement quelques-unes ont imaginé le ſecret de s'enlaidir, dans l'eſpoir de paroître plus belles, ou de le paroître plus longtemps. C'eſt un remede involontaire que l'amour-propre, bien entendu, leur a ſuggéré en notre faveur. L'art nous met à l'abri des graces de la nature; il en

eſt même qui, par ménagement pour notre liberté, ſe donnent la peine d'apprendre à minauder. Nous aurions tort de nous en plaindre ; mais il n'eſt pas étonnant, qu'on prenne l'art des grimaces pour le don des manieres, ou pour un ſupplément à la beauté ; c'eſt acheter bien cher ce qui plaît moins. Mon héros la Bruyere appelle, dans un ſens un peu mieux figuré, le fard & l'hypocriſie un menſonge de toute la perſonne.

Le revenu de la beauté,
J'entens la délicate & la belle tendreſſe,
Ne ſera jamais augmenté
Par les mines d'une maîtreſſe ;
Les grimaces, les airs, ſont de nuiſibles ſoins ;
Aux yeux des connoiſſeurs, rien n'eſt plus pitoyable ;
Et cent choſes qu'on fait pour être plus aimable,
Font préciſément qu'on l'eſt moins.

Un homme qui penſoit juſte, a dit que la beauté eſt le plus puiſſant & le plus foible ennemi de l'homme ; il ne lui faut qu'un regard pour vaincre ; il ne faut que ne la pas regarder pour triompher d'elle. Le rondeau de madame Deshoulieres contre l'amour eſt merveilleux, & j'y trouve un grand fond de réflexion ; car enfin où voit-on enſemble du cœur & de l'eſprit ? Tant que nous ne nous rendrons qu'à ce prix, nous réfléchirons longtemps, & l'amour fera peu de conquêtes. Il eſt vrai que la raiſon ne peut rien dès que le cœur agit ; mais, pour prévenir un mal qui coûte trop à réparer, il n'y a qu'à faire agir la raiſon avant que le cœur agiſſe.

Contre l'amour voulez vous vous défendre ?
Gardez-vous bien & de voir & d'entendre
Gens dont le cœur s'explique avec eſprit.

Il en eſt peu de ce genre maudit,
Mais trop encore pour mettre un cœur en cendre.
Dès qu'une fois il leur plaît de nous rendre
De tendres ſoins, quils prennent un air tendre,
On lit en vain tout ce qu'Ovide écrit
Contre l'amour.

De la raiſon il ne faut rien attendre ;
Trop de malheurs n'ont ſû que trop apprendre
Qu'elle n'eſt rien dès que le cœur agit.
La ſeule fuite, Iris nous garantit ;
C'eſt le parti le plus utile à prendre
Contre l'amour.

Cette penſée ſur la ſuite eſt d'une grande beauté : vous la trouverez pourtant auſſi forte & plus brillante dans ce diſtique latin, parce que la juſteſſe de la penſée ſe trouvant relevée par le jeu de mots, doit faire plus d'impreſſion.

Ne ſedeas, ſed eas.
Ne pereas per eas.

On ne veut pas donner ſon cœur, mais on le laiſſe prendre ; on le gardoit bien, mais il s'eſt échappé : fades excuſes, galimathias tout pur. Si je ſuis dans la dépendance, je me garderai d'engager un bien qui n'eſt plus à moi ; ſi je ſuis mon maître, j'examinerai ſi l'engagement que mon cœur voudroit contracter, ſera tout à la fois honnête, utile & ſatisfaiſant, de façon qu'il ne ſoit point pour moi un ſujet de repentir. Mais combien de raiſon ne faut-il pas pour cela ? Moins qu'on ne penſe : ne ſe point livrer à la premiere impreſſion & raiſonner à temps.

Quelque deſir qu'un cœur ait d'acquérir de la gloire ou de faire fortune, on ne ſauroit compter ſur lui quand il ſe livre à l'amour. On

a dit que l'amonr eſt le roi des jeunes gens, & le tyran des vieillards. De-là il s'enſuit que dans ces deux âges, ſe livrer à l'amour, c'eſt ſe faire un maître. Le mérite regle rarement les ſentimens du cœur; & il eſt vrai que le ſeul caprice fait preſque toutes les liaiſons. Enfin, puiſqu'à la honte de nos jours, l'amour pur & délicat eſt preſque une chimere, & que dans tous les temps l'amour groſſier fut vicieux, ruineux, dangereux & deshonorant, tous ces motifs ſont bien puiſſans pour nous défendre de l'amour.

Que vous ayez été trop bien, & après trop mal avec une femme, n'en parlez jamais qu'en termes qui lui faſſent honneur. Si vous avez été aimé, c'eſt la derniere indignité de publier quelque faveur accordée plutôt au caprice qu'au mérite; & ſi vous ne l'êtes plus, ſi même vous ne l'avez pas été, y auroit-il de la juſtice à vous plaindre de ſa vertu?

Gardez-vous de blâmer un ſexe qu'on honore,
Qu'on reſpecte par-tout, qu'on aime plus encore;
Auquel tout homme doit le peu qu'il a d'eſprit;
En qui de la délicateſſe,
Du bon goût, de la politeſſe,
La ſource jamais ne tarit;
Qui ſait joindre au don des manieres,
Des graces, de l'eſprit, & même du ſavoir;
Un ſexe aimable auquel nous ne reprochons gueres
Que trop d'attache à ſon devoir.
pour une femme qu'on abhorre,
Que l'on enrageroit d'avoir,
Dont tout le monde ſouffre, & que l'on craint de voir
Il en eſt mille qu'on adore.

Une derniere réflexion également propre aux deux ſexes. La figure de ce jeune cavalier ne déplaît point: auſſi a-t-il la tête belle, la jam-

be fine, la taille bien coupée, de belles dents, les yeux vifs, la phyſionomie ſpirituelle. Mais n'eſt-ce point un étourdi, un indiſcret, un diſeur de rien, un médiſant, un joueur, un ivrogne, un libertin, un impie ? N'eſt-ce point un querelleur qui, ſous une légere couche de politeſſe, cache un fond de brutalité ? N'eſt-ce point une bête qui, après deux complimens retenus avec peine, ſe trouve au bout de ſon rollet ? N'eſt-ce point un perfide, ou du moins un inconſtant à qui toutes les femmes conviennent ? N'eſt-ce point un bizarre qui paſſe, dans un inſtant, d'un ſourire gracieux à l'humeur la plus ſombre ? En un mot, n'eſt-ce point un homme tel, qu'une fille bien née préféreroit la mort au malheur d'être ſa femme ? Je lui pardonnerois cette eſpece de déſeſpoir. Il en faut bien moins pour dégoûter une fille raiſonnable. Jeune homme, retournez l'argumeut, & faites l'application.

Si l'on apprenoit aux enfans, dès le berceau, à réfléchir ſur des bagatelles, on verroit en eux la réflexion précéder le ſentiment dans l'âge où ils ont peine à corriger l'un par l'autre. On ne nous voit inconſidérés dans nos engagemens, que parce qu'on ne nous a pas appris à raiſonner dès l'enfance. Mais enfin, ſi l'amour ſe fait un honneur de ſéduire juſqu'aux prudens du ſiecle ; ſi ceux qui, par l'âge, par l'expérience, & par d'excellens conſeils, ſeroient en état de conduire les autres, ſont aſſez malheureux pour ſe laiſſer conduire eux-mêmes par un aveugle, par un enfant (on m'entend bien, je peins l'amour) ; du moins qu'ils apprennent à régler leurs mouvemens ſur les leçons que nous a laiſſé un des meilleurs eſprits du monde. La voici :

Quand l'amour a produit l'amour, il a tout fait, & ne veut que cela. Qui demande plus, mérite moins ; qui ne cherche que ſoi dans ſon amour, eſt indigne de celui d'autrui ; qui veut outrer les plaiſirs, les perd. La débauche des ſens eſt à l'amour ce que l'excès du vin eſt à la raiſon. Les voluptés les plus innocentes & les plus pures ſont les plus douces, les plus ſenſibles, les plus piquantes & les plus longues. Souvenez-vous de cet axiome latin : *Amare & non inſanire vix Diis conceſſum* ; & de ces deux vers qui vous ont paru ſi ſages :

Principium dulce eſt, ſed finis amoris amarus :
Læta venire Venus, triſtis abire ſolet.

ÉCLAIRCISSEMENS
SUR
L'ARTICLE PRÉCÉDENT.

J'AI conſeillé l'uſage des plaiſirs, mais on n'a pas du démembrer ma propoſition : j'ai toujours ajouté que les plaiſirs des ſens, quelque délicats qu'ils ſoient, n'approchent pas des plaiſirs de l'eſprit & de l'ame. Les uns ne ſont, ſi j'oſe ainſi les nommer, que ſuperficiels & extérieurs : ils peuvent bien charmer nos chagrins, ou fixer pour un moment la joie fugitive ; mais ils ne font qu'effleurer le cœur, ils ne le rempliſſent pas. Eſſayons des plaiſirs de l'eſprit & de l'ame, nous y trouverons le comble de la ſatisfaction. Ce goût n'eſt pas ſenti de tous : le petit nombre à qui il eſt donné, connoît la volupté la plus parfaite, la ſeule qui mérite le nom de vertu.

La bruyere a dit que rien ne rafraîchit plus le ſang que d'avoir ſu éviter de faire une ſottiſe. Par-là nous nous épargnons les remords, & c'eſt une exemption de peine qui produit en nous un commencement de plaiſir; mais une bonne action qne nous nous gardons bien d'éventer, de peur que le mérite ne s'en évapore, c'eſt-là ce que j'appelle la plénitude de la volupté.

Que tous les plaiſirs où il entre de l'eſprit ſoient préférables aux autres ; c'eſt une vérité de ſentimens qui n'a pas beſoin d'être démon-

trée. Les ſtupides ne connoiſſent de plaiſirs que ceux qui leur ſont communs avec la bête, & qui ſont bien plus une preuve de l'infirmité humaine, qu'une marque de la diſtinction & de l'élévation de l'homme. Dès-là il eſt aiſé de conclure que celui qui a plus d'eſprit eſt capable de plus de plaiſirs. Je conviens auſſi qu'il en peut mieux ſentir l'amertume des peines : mais enfin il eſt ſûr qu'un homme d'eſprit eſt plus flatté qu'un ſtupide dans le choix des plaiſirs qui leur ſont communs ; & j'ajoute que les plaiſirs qui ſont purement de l'eſprit, ſont infiniment préférables aux autres qu'on goûte même avec eſprit. L'expérience nous apprend bien que la plûpart des gens d'eſprit tirent de leur eſprit même une corruption plus rafinée dans la jouiſſance des plaiſirs : mais elle nous apprend auſſi que l'homme d'eſprit vertueux tire de la corruption même de la nature, de quoi élever ſon eſprit pour le choix de ſes plaiſirs. Ainſi l'on n'eſt point en danger de ſacrifier ou de faire ſervir l'eſprit aux ſens, quand dans le choix des plaiſirs on préfere ceux qui ſont purement de l'eſprit.

Que les plaiſirs de l'eſprit ſoient moins ſujets à de fâcheux retours ; c'eſt une vérité dont on ne ſauroit diſconvenir, & c'eſt une aſſez bonne raiſon pour leur accorder la préférence : mais ſi votre volupté eſt auſſi délicate qu'elle doit l'être, vous les trouverez encore les plus piquans. Figurez-vous que vous jouiſſez encore de ces mêmes momens où vous avez été comme accablé par les plaiſirs, mais par les plaiſirs des ſens, quoique délicats & variés. Paſſez de-là à ces inſtans de ſolitude gracieuſe, où débarraſſé des

des objets, vous vous êtes trouvé ne jouiſſant que de vous-même ; où la lecture amenant ou nourriſſant la réflexion, vous avez ſçu vous livrer tour-à-tour à l'amuſant ou au ſolide ; où vous avez mis à profit la fatuité des uns & la dureté des autres ; où l'idée des grands hommes vous a tourné & fixé du côté du grand. Rappellez ces momens, où revenu à vous-même, & dépouillé de toute prévention, vous avez regardé le ſpectacle étonnant de la nature avec tant de plaiſir, mais avec tant de reſpect pour l'infinité d'un Être ſans principe & ſans fin ; où l'ordre des choſes vous a donné du goût pour la ſageſſe ; où la faculté de jouir de ce qui ſemble n'être fait que pour vous, a piqué votre reconnoiſſance. Comparez toutes ces heures ſi différemment & ſi utilement employées, avec tous les momens perdus dans le tourbillon du monde ; & convenez avec moi qu'une imagination ſagement ingénieuſe vous fournit des plaiſirs plus piquans, ſoit par des réflexions profondes, ſoit par de légères impreſſions, que tous vos ſens ſatisfaits ne vous ont flatté.

Dans tous les lieux du monde, à la ville, à la campagne, juſques dans les déſerts, on lit, on médite, & l'on trouve par-tout des reſſources contre l'ennui, quand on ſait s'amuſer utilement. Je conviens que pour mettre à profit ce moyen infaillible de bonheur, il ne faut pas être de ceux dont l'Horace du temps a dit :

> Des créanciers, une maîtreſſe,
> Le tiraillent comme un forçat.

Je ſuppoſe un homme né heureuſement, ou

aguerri contre les grandes passions par la réflexion & par l'expérience : je suppose un homme raisonnable qui a toujours aimé à compter avec lui-même, & qui, victime de ses propres écarts, ou des crimes d'autrui, sait se relever avec courage, trouver dans sa vertu un spécifique contre le malheur : dans tous ces cas, le cœur droit, l'ame tranquille, le sage *solutus omni fœnore*, jouit par les plaisirs de l'esprit de cette félicité parfaite que le faux brillant & le tumulte ne sauroient procurer, *quam mundus dare non potest pacem*. Il n'est pas difficile de jouir de cette situation précieuse, même au milieu du fracas : il ne faut que deux choses ; se prêter au monde par politesse, & se livrer par goût à la vertu.

Qu'il est doux de bien tenir sa place dans une petite société de gens délicats, où les plaisirs innocens sont toujours conduits par la sagesse ! L'amour même, que trop de gens font parler en libertin, ne laisse pas de mesurer ses termes quand il rencontre la distinction, les graces, les plaisirs & la vertu. Il me dit un jour, à l'occasion de fêtes brillantes que donnoit souvent Madame de Staremberg, Princesse de Louvestin :

> Mes freres les Amours sont toujours de la fête,
> Mais ces petits mutins ont un air circonspect ;
> Et pour les contenir j'ai prié le respect
> De marcher toujours à leur tête.

Quand on connoît la délicatesse des sentimens & les regles de la subordination, on ne s'émancipe jamais. Heureux celui que son mérite introduit chez les grands ! plus heureux celui qui s'en passe !

Dans toutes les capitales de province on est sûr de rencontrer des hommes qui pensent bien, & qui seroient en état de faire profession de vrai mérite. Que les jeunes gens se fassent admettre parmi eux en qualité d'aspirans ou de surnuméraires ; ils deviendront maîtres à leur tour. Si cet usage s'établissoit dans un grand état, seroit-il impossible d'y renouveller les temps des Cicerons & des Horaces ?

Les ministres, les magistrats, tous ceux qui se sacrifient au bien public, sont bien charmés quand ils peuvent donner quelques instans à la littérature. Pourquoi, dans une situation moins glorieuse, mais plus indépendante, aimons-nous si peu à jouir de nous-mêmes ? Nous ne faisons point assez d'attention au bon emploi du temps. Cependant quoi de plus beau, de plus sage, de plus utile, que de pouvoir mener une vie retirée au milieu de Paris ? Les dedans, les dehors tout y est enchanteur : c'est le centre de l'érudition & de la politesse. Riches bibliotheques, nouvelles littéraires, pieces fugitives, dissertations, sermons, plaidoyers, discours académiques, pieces de théâtre, le plus beau françois, la meilleure latinité, les langues orientales, prose & vers, on n'a qu'à choisir dans le meilleur. Peut-on imaginer une destinée plus heureuse que de pouvoir y rassembler quelquefois les Racines & les Patrus de nos jours, & de les recevoir alternativement dans le salon à manger & dans le cabinet des muses ? Sentir le prix d'un genre de vie si pur & si délicieux, & n'en pouvoir jouir, c'est un beau sacrifice à faire.

Dans ces cercles rares & choisis, tout nour-

rit la politesse des manieres & du discours, tout éleve l'esprit, tout enrichit l'ame. Mais il est permis à peu de gens de se faire un hermitage aussi gracieux dans la capitale de l'univers : il faut tout ensemble un grand usage du monde, un discernement bien épuré, beaucoup de sagesse, de l'indépendance & de la fortune. L'esprit le plus délié & le connoisseur le plus délicat ne sauroit mettre à profit un plan si beau, s'il est réduit à un bien trop médiocre, ou fixé ailleurs par des engagemens indissolubles, ou garotté d'inquiétude, même sur le pavé de Paris. Mais indépendamment de l'avenir que nous ne saurions prévoir, je crois fort utile à l'éducation d'un jeune homme, de se trouver lié de bonne heure avec quelqu'un des prédestinés dont je parle. C'est le plus sûr moyen d'apprendre à distinguer Paris de Paris même; & cette connoissance est tellement essentielle, qu'elle est le principe presqu'infaillible de la perversité & de la perfection.

Un homme tout neuf, un éleve docile, peut-il comprendre que Paris soit l'assemblage confus de tout ce qu'il y a de plus pernicieux dans le monde, & de tout ce qu'on peut imaginer de meilleur? Il faut donc qu'un pere attentif fournisse à son Télémaque un Mentor zélé, qui, comme un bon tuteur, sache ménager la vertu de son pupille, & améliorer le fonds qu'il vient d'acquérir au college. Il n'est plus temps de captiver ce jeune cœur, il faut le gagner par les plaisirs innocens & par les charmes de la littérature. Bientôt de tendres insinuations accoutumeront l'esprit à ne pas écouter le tempérament, ou à lui résister : bientôt les dis-

cours de Cicéron sur l'amitié & sur la nature des Dieux, éleveront ce mérite naissant au-dessus de la bagatelle : bientôt on verra ce jeune Cyrus s'instruire avec Eléazar à la cour de Babylonne : bientôt enfin la politesse & le savoir travailleront de concert à la perfection de celui qui, n'étant encore que ce qu'on appelle un bon sujet, fera peut-être un jour honneur à la société, à quelque métier qu'on le destine. Un arbre de bonne espece, cultivé avec soin, & planté au meilleur espalier, ne tarde guere à porter de bons fruits.

Mais j'entrevois déja le grand mystere de la vocation à une état de vie. Peres de famille, prenez-y bien garde : l'établissement de vos enfans est peut-être le point de conduite le plus important pour vous & pour eux.

Peres cruels & parricides,
Arrêtez un coupable effort ;
Songez que vous êtes nos guides,
Non les maîtres de notre sort.

Vous pouvez nous montrer la route
Où nous devons porter nos pas :
La raison veut qu'on vous écoute ;
Mais conduisez, ne forcez pas.

Je le répete en vingt endroits, les commencemens de l'éducation sont décisifs. Plus on s'éloigne du vice, plus on prend de goût pour la vertu : la folie rehausse le prix de la raison, & les belles-lettres sont un préservatif contre les grandes passions. Il faut pourtant se faire peu à peu une idée de toutes les horreurs qui gâtent le monde ; mais cette matiere est bien délicate à traiter : on a besoin de figures & d'allégories.

J'ai été étonné que celui qui nous a donné les amusemens sérieux & comiques, n'ait pas conduit son Siamois à l'endroit le plus élevé de l'observatoire, non pour contempler, encore moins pour mesurer les astres; mais pour lui faire remarquer dans Paris tous les palais du vice, & le réduit négligé de la vertu. Qu'on a de risque à courir, quand on marche quelques années sur les bords escarpés & glissans d'un précipice affeux! Le monde est un labyrinthe, dont il n'est pas aisé de démêler tous les détours, si l'on n'est pas conduit par un bon guide. Connoître à fond le bien & le mal, c'est l'effet d'une bonne judiciaire: préférer les plaisirs de l'esprit aux plaisirs des sens, c'est l'effet d'un discernement délicat; c'est de quoi charmer les plus grand malheurs de la vie; c'est le moyen de ne se corrompre, de ne se rouiller, de ne s'ennuyer jamais.

Ce n'est pas seulement dans Paris qu'un homme bien élevé & tout-à-fait formé peut recueillir le fruit de ses peines, & goûter toujours les plaisirs de l'esprit: on trouve en province quelques maisons qui sont autant d'écoles du vrai mérite, & dont les exemples sont bien plus efficaces que mes conseils. L'homme sage ne peut-il pas se perfectionner de jour en jour au milieu de ses lares paternels? Qu'il est doux de cultiver en paix le champ de ses ayeux, & de feuilleter sans distinction une bibliotheque bien choisie! Quand une fois on a senti le mérite des Patrus & de la Bruyeres on ne pense plus guere aux Thevenars: on se partage entre d'illustres morts & les merveilles de la nature: on trouve dans l'agriculture un trésor inépuisable, & l'esprit grossit son patrimoine à chaque instant du jour. Le cœur se

détache par degrés de tous les objets séduiſans ; il rougit des premieres bouraſques qui l'ont ébranlé, & il ſe porte par choix à toutes les vertus : on les met en œuvre tour à tour, & ſans y penſer on fait chef-d'œuvre du vrai mérite.

Je ne comprens pas qu'on puiſſe s'ennuyer un moment & regretter la vie de Paris dont j'ai parlé, quand on a des fleurs & des fruits, des chevaux & des pépinieres. L'Eternel toujours bienfaiſant a attaché des agrémens dans toutes les ſituations. Les goûts ont leurs viciſſitudes, & il eſt des quarts-d'heure où la Quintinie eſt bien plus utile qu'Ablancourt & madame Dacier. Ne faut-il pas ſe connoître en chevaux pour n'être pas trompé tous les jours ? Qu'un fat de trente ans éleve des vers à ſoie, j'y conſens : mais je veux qu'un galant homme ſache bien choiſir un cheval, le monter encore mieux, & le guérir dans le beſoin ; je veux qu'un pere entendu puiſſe tirer de ſes écuries de quoi recruter la compagnie de ſon fils ; on entend bien que je ne parle pas des grands accidens ; je veux enfin qu'à tout âge & en tout état on puiſſe ſe ſecourir les uns les autres, & ſe ſuffire à ſoi-même. Quand on eſt né avec un bon eſprit, un parterre bien émaillé & un fruitier commode plaiſent plus dès vingt ans, que la foire St. Germain.

Le feu roi aimoit fort à élaguer un arbre à ſon retour de Mons & de Namur. M. le maréchal de Catinat, après une campagne glorieuſe, ne dédaignoit pas de cauſer avec ſes maçons. Au contraire, un ſot veut toujours parler de ſon métier : un faſtueux craint de ſe communiquer aux hommes ; il ne veut commercer qu'avec les demi-Dieux, ou il s'imagine

que c'eſt une méchanique honteuſe d'allonger une avenue & d'orner un jardin : la prudence & le goût fin lui paroiſſent un pédantiſme ; la géométrie lui paroît une ſcience de manœuvre, & il croiroit ſe deshonorer par les détails de l'ingénieuſe & fertile agriculture qui nous éloigne du danger, & qui nous procure d'utiles plaiſirs. On perd bien des amuſemens & des reſſources, quand on ne ſait point accorder l'art avec la nature, & l'eſprit avec la raiſon. Combien de remords on ſe prépare, quand on ne veut point apprendre le grand ſecret de meſurer ſa dépenſe ſur ſa fortune ! Ceux que la diſſipation, des penchans malheureux & de funeſtes habitudes éloignent de tous leurs devoirs, ne ſeroient pas devenus les victimes honteuſes de la débauche, s'ils avoient eſſayé les plaiſirs de l'eſprit.

Tout le monde aime les fleurs ; mais quand on penſe grandement, on préfere l'émail des près à celui du plus gracieux parterre. C'eſt une foibleſſe de ſe donner des ſoins infinis pour découvrir le premier œillet, & d'acheter bien cher une tulipe nouvelle. Il y a de l'eſprit à s'amuſer de tout, & de la ſottiſe à regarder un amuſement comme une affaire ſérieuſe ; je penſe des oiſeaux comme des fleurs : aimons les uns & les autres, mais modérément & ſans trop nous en occuper. Il eſt cent fois plus ſage, plus noble & plus utile de planter des allées, des maſſifs, des taillis, des boſquets, des remiſes : ce goût, tout innocent qu'il eſt, n'eſt pas moins piquant ; & le pere qui s'en amuſe, prépare des agrémens & des reſſources à la poſtérité. Il y a de l'eſprit & de la raiſon à tirer parti d'un terrein ingrat, & tout homme en-

tendu peut se faire un Marly dans sa chaumiere.

Le goût du bâtiment est encore bien flatteur, mais il est très-dangereux. Tel entreprend un château dont la terre est saisie réellement avant qu'il en soit aux lambris. Plantez jeune, bâtissez vieux : ce Proverbe est sage. On plante beaucoup à bon marché, & peu de gens savent bâtir sans gâter leurs affaires. Si vous êtes dans la nécessité de vous loger, amassez vos matériaux de longue main : assortissez la maison à la terre, au nom, à la fortune : assujettissez-vous aux conseils d'un architecte qui ait du goût & qui compte juste : consultez un ami fidele, ne précipitez pas l'exécution, surtout attachez-vous au coup d'œil & à toutes les beautés de la nature, elle ne ruinent jamais ; je n'aime plus la dorure ni le marbre dans une situation lugubre, & je ne m'ennuie jamais dans un Tivoli bien placé. On passe d'heureux jours sous un toit rustique : bibliotheque & vin vieux, mérite personnel & beau paysage ; tout cela ne vaut-il pas mieux que le palais d'un fat ?

Je connois toutes les ressources & tous les désagrémens de la campagne ; j'y jouis assez souvent de commerces délicieux, & je sais quantité de bonnes maisons qui seroient même au milieu de Paris un excellent noviciat d'esprit & de politesse : chaque regle a son exception ; mais j'ose dire qu'en général, la campagne n'est pas la source du vrai mérite : heureux d'y pouvoir nourrir le mérite déja formé ! En récompense on y mene une vie commode ; on y trouve de la sûreté & de la probité, & c'est l'essentiel. Pour l'ordinaire, on est fort content de démêler un homme de mérite dans un tourbillon de fâcheux. Que de gens y sont incommodes ! Tel mange fort

bien qui parle fort mal, & qui pis eſt, une aimable maiſon devint quelquefois un cabaret de village. Enfin on n'y rencontre guere de ſavans qui ſoient polis ; encore moins de ces hommes dont Madame Deshoulieres a dit :

> Dans plus d'un réduit agréable
> On voyoit venir tour à tour
> Tout ce qu'une ſuperbe cour
> Avoit de galant & d'aimable.

J'ai tâché de vous peindre en laid & en beau la campagne & Paris. Optez, ſi votre état vous le permet, & ſi votre choix eſt fait, fixez-vous, mais ſur-tout préférez en tout lieu, & dès quinze ans, les plaiſirs de l'eſprit à tout ce qui pourroit intéreſſer votre ame, votre ſanté, votre fortune. Repaſſez ici les avantages précieux de l'érudition ; réparez le tems perdu, apprenez à vivre ſeul, vous en ſentirez bientôt l'importance. Si vous voulez vivre auſſi longtems que l'Abbé Regnier, élevez-vous au deſſus des deſirs ; liſez, méditez ; mais égayez la ſageſſe, amuſez la vertu, pourvû que dans le choix de vos plaiſirs vous vous ſouveniez toujours que ceux de l'eſprit ſont les plus piquans, les moins dangereux & les plus utiles ; j'ajoute par le même principe, que toutes les grandeurs de la vie ne valent pas la nobleſſe des ſentimens.

Quand l'ame eſt de part dans les plaiſirs de l'eſprit, quelle volupté ! En effet, ſi l'ame eſt bien diſpoſée, elle ſe ſent frappée, & ſavoure ce que l'eſprit a goûté ; & c'eſt peut-être dans cette ſituation que l'ame & l'eſprit ne ſont qu'une même choſe : un ſentiment plus intime perfectionne la premiere impreſſion. On en eſt là, quand on ſe

sent saisi à de certains traits, dont la justesse, le sublime, le tour délicat & l'élévation semblent se réunir pour vous enlever de toutes parts : mais ce n'est pas à cette sensibilité plus parfaite & plus délicate que je restreins les plaisirs de l'ame. Le don de réfléchir plus juste, & de mieux sentir ce qu'on a pensé, doit être regardé comme le plaisir de l'esprit : vous en serez plus flatté, mais il ne flattera que vous, la vertu demande des actions qui soient utiles aux autres. Pensons bien, voilà les fonctions de l'esprit ; sentons bien ce que nous avons bien pensé, voilà le premier plaisir de l'ame ; mais trouvons notre bonheur dans celui des autres, voilà le dernier période de la fine volupté.

Je vous ai placé tantôt au milieu de vos amis, & vous goûtiez tous avec délicatesse, le plaisir de la table. Rien n'est plus pur que ce plaisir ; j'en ai supprimé tout excès, toute médisance, toute obscénité, & j'y ai supposé tout ce que d'honnêtes gens peuvent imaginer de meilleur en sentimens & en pensées ; mais il faut convenir que la partie intime de l'ame n'est pas frappée de volupté. Tantôt je vous ai fait rire avec Moliere ; tantôt j'ai varié vos plaisirs par le secours de Lulli ; tantôt je vous ai fait sur le haut d'une coline, un fauteuil de gazon, où le plus beau coup d'œil du monde vous a fait jouir d'une tranquille supériorité sur toute la nature ; mais dans toutes ces situations vous n'avez vécu que pour vous. L'homme affligé, le malheureux ne jouissoit pas de vous, & par-là vous avez perdu la mere-goutte de la volupté. Vivons pour nous, vivons encore plus pour nos amis ; vivons sur-tout pour placer le mérite, pour protéger l'innocence, pour sécourir

l'homme qui souffre. Songez que vous ne sauriez être heureux, qu'autant qu'on vous verra attentif au bonheur des autres, attentif à étudier toutes les occasions de leur épargner du mal ou de leur procurer du bien, mais il ne faut pas que cette étude soit infructueuse; mettez-la en œuvre cette heureuse occasion quand vous l'aurez trouvée, & vous goûterez une satisfaction plus complette que celui-là même que vous aurez secouru. N'est-ce point parce que le plaisir d'obliger est au-dessus des expressions, qu'on le regarde comme une chimere? On évite de comprendre ce qu'on craint de sentir.

Cette dureté de cœur qui domine presque tous les hommes, vient moins de ce qu'on ne vit que pour soi, que de ce qu'on ignore comment on devroit vivre pour soi. En effet, ceux qui n'ont pas dans l'ame assez d'élévation & de bonté pour être bienfaisans, devroient au moins avoir assez d'étendue de génie pour comprendre que la politique la plus rafinée, & l'intérêt personnel le mieux entendu & le plus avantageusement ménagé, consiste principalement à faire plaisir. On ne sauroit mettre ses conseils, ses soins, son crédit & son argent à plus grand intérêt, qu'en les faisant servir au besoin des autres.

La bonté de l'ame peut comme la religion, trouver des incrédules, & dans un siecle aussi corrompu que le nôtre, je ne serai pas étonné qu'on prenne mon opinion pour l'enthousiasme d'un visionnaire. Apprenez néanmoins, malgré les préjugés du grand nombre, combien la politique seule est intéressée à nous rendre bienfaisans. Si je vous amene à croire que ce que vous avez cru d'abord une vision, est un principe, mais un principe avan-

tageux pour vous, ne me ſera-t-il pas permis d'exiger que ce principe établi de ma part produiſe de la vôtre, ou un ſentiment réel, ou une réflexion qui vous faſſe agir en conſéquence ? Or, que je vous rende, ou cordialement ou politiquement officieux, le fruit ſera le même pour la perſonne obligée ; la plus grande perfection du motif n'intéreſſe que vous : quel eſt ce principe ? le voici. Quelque ſervice que vous rendiez aux autres, en le rendant vous vous ſervez encore plus vous-même.

Vous pour qui j'écris, & en qui je ſuppoſe une ame de la meilleure trempe, j'aime à croire que vous n'aurez pas beſoin, pour devenir bienfaiſant, de réfléchir ſur les profits qu'on en tire. Livrez-vous tout entier à la bonté du cœur ; le ſentiment peut plus, pour mettre l'homme en mouvement, que toutes les démonſtrations.

Vous étiez dans votre capitale comme aſſiégé par les plaiſirs ; mais ce qu'ils avoient de plus fin, de plus piquant, de plus ſéduiſant, n'a pu vous ſéduire. Vous avez volé dans un coin du monde au ſecours d'une famille affligée. Dans cette ſituation, dites-nous tout ce qu'a ſenti votre ame. Vous êtes devenu comme le pere de l'homme ſecouru, commme le pere de ſes enfans & de toute ſa famille ; mais en cela, d'autant plus flatté, que la vraie qualité de pere ne vous obligeoit pas au ſervice rendu. Le plaiſir que vous avez goûté, n'eſt pas un plaiſir fugitif comme les ſons harmonieux d'une bonne muſique, ou comme la lecture d'un écrivain ſublime ; c'eſt le plaiſir de tous vos jours : vous avez beau vous en dérober le ſouvenir par la modeſtie, votre action eſt peinte ſur le viſage de ceux que vous avez ſervis ; elle eſt écrite dans le livre de vie. Quoi de

plus parfait & de plus exquis qu'un plaisir qui est au gré du Créateur, & qui vous concilie les créatures !

> Le parfait bonheur ne consiste
> Qu'à rendre les hommes heureux.

M. Rousseau dit, en parlant des rois :

> Combien plus sage & plus habile
> Est celui qui par ses faveurs
> Songe à s'élever dans les cœurs
> Un thrône durable & tranquille ;
> Qui ne connoît point d'autres biens
> Que ceux que ses vrais citoyens
> De sa bonté peuvent attendre ;
> Et qui prompt à les discerner,
> N'ouvre les mains que pour répandre ;
> Et ne reçoit que pour donner.

Le défaut d'occasion ou de moyens ne peut pas être une excuse ; c'est un mensonge de se sauver par-là. Convenons de notre dureté ; il y aura du moins de la franchise. Oui, les plus disgraciés trouvent occasion de faire des graces : tant de gens ont besoin d'un conseil sage, d'un mot de consolation, d'un morceau de pain : il ne faut pas des prodiges pour montrer qu'on est bienfaisant.

Si vous ne trouvez pas matiere aux actions du premiere ordre, aussi n'est-ce pas dans les plus brillantes qu'on doit trouver plus de plaisir. De ces repas somptueux que vous donnez souvent par amour-propre, supprimez le superflu pour secourir ce pauvre homme qui languit de misere, & presque sous vos yeux ; un rien lui rendroit la vie, Et de sa vie dépendent celles de sa femme & de nombre d'enfans : supprimez ce faste, souvent importun aux autres & à vous-même. Par ce

moyen, devenez le pere de tous ; c'eſt ſauver des malheureux à bon marché.

Je ne comprens pas comment les hommes qui aiment tant les plaiſirs ne veulent point eſſayer les plaiſirs de l'ame. Si vous ne les trouvez pas durables ; ſi vous trouvez une ſeule eſpece d'amertume dans le ſouvenir d'une bonne action ; ſi vous vous la reprochez, n'y retournez plus, nous ſommes d'accord ; commencez du moins par une, les fraix d'une expérience ne vous ruineront pas.

Mais ne ſeroit-on pas bien fondé à me dire que je travaille à la ruine de l'homme même que je voudrois perfectionner, ſur le fondement que la probité & la bonté de l'ame ſont les moyens les plus sûrs d'être la dupe de tout le genre-humain ? En effet, tous les hommes vivent comme s'ils avoient fait entr'eux une convention de ſe tromper, de ſe nuire, de ſe déchirer : la convention eſt tacite, mais elle eſt preſque générale. On avoue bien qu'il ſeroit plus beau dans l'ordre des choſes, de voir une même bonté, une même ſincérité, une même probité, faire cette uniformité de conduite ; mais parce que le grand nombre eſt gâté, on ne veut pas ſe corriger ſeul, dans la crainte d'être la victime des autres. A la vérité ; cette exception, qui eſt le plus fort argument du vice, ſeroit aſſez impoſante, ſi quelque choſe pouvoit autoriſer la corruption, mais le mauvais exemple eſt une mauvaiſe excuſe ; & parce que les plaiſirs de l'ame ſont ignorés de preſque tous les hommes, ces plaiſirs en ſont-ils moins piquans pour le vrai voluptueux ?

N'attendez pas que la viciſſitude des temps & la révolution des choſes ramenent le regne de la

droiture & du bon cœur, le ſiecle d'or & l'eſprit bienfaiſant ne reparoîtront plus chez les hommes. Il naît ſeulement de temps en temps quelque ame privilégiée, pour perpétuer dans le monde l'idée de ce qu'étoit la nature dans ſa pureté. Ah ! qu'il vous ſeroit glorieux d'avoir une ame telle qu'on pût dire de vous que vous êtes comme chargé d'en-haut de juſtifier les intentions du Créateur, quand il fit le monde, en montrant par votre vertu quelle étoit celle des premiers temps.

C'eſt donc dans la pratique de la vertu que je fais conſiſter les plaiſirs de l'ame. Toutes les qualités qui ſont néceſſaires au galant homme, ne ſont que la moindre partie du mérite perſonnel, & ne produiſent que de légers plaiſirs : ce ſont de gracieux accidens qui ne doivent entrer que comme par addition dans le caractere de l'honnête homme ; mais l'honnête homme & le galant homme ne ſauroit être parfaitement vertueux, qu'autant qu'il remplira tous les devoirs de l'équité, de l'humanité, de la bonté. Dans ce point ſeul conſiſte la vraie vertu & la ſource des vrais plaiſirs : ce doit donc être le principe de toutes nos vues & la matiere de toutes nos actions. Ce ſeroit un beau champ pour pluſieurs volumes ; mais j'ai du reſſerrer un projet ſi vaſte, & donner ſeulement en petit, l'idée des devoirs eſſentiels. Attachons-nous ſur-tout à la juſtice, à la reconnoiſſance à la généroſité ; delà dépend tout l'arrangement du parfait caractere, & toute l'économie de la fine volupté.

THÉORIE GÉNÉRALE DU PLAISIR.

La plus célebre & la plus importante de toutes les recherches philoſophiques, eſt celle qui regarde les moyens de parvenir au bonheur : auſſi ancienne que la philoſophie même, elle fut l'objet des méditations d'un grand nombre de philoſophes de l'antiquité, & les partagea en pluſieurs ſectes. Elle ne ſemble pas d'abord fort difficile. Tout le monde convient que le bonheur, autant que l'homme peut y parvenir, eſt un état dans lequel la ſomme des plaiſirs dont on jouit, ſurpaſſe celle des peines auxquelles on eſt expoſé. Or une longue ſuite d'expériences multipliées & répétées, a procuré aux hommes la connoiſſance d'une infinité de choſes dont la jouiſſance donne du plaiſir ; & par le même moyen on eſt parvenu à connoître preſque toutes les circonſtances des actions humaines, dont la peine & le chagrin ſont des ſuites naturelles. Cela poſé, il ſemble que toute la ſcience du bonheur, entant qu'il dépend de nos actions, ſe réduit à une ſeule regle générale fort ſimple & fort aiſée : *Qu'il faut tâcher de ſe procurer tout le plaiſir poſſible, connu par l'expérience, & d'éviter toute peine.* C'eſt la maxime fondamentale des

Epicuriens qui se bornent aux plaisirs des sens.

Malgré la solidité apparente de cette maxime, il n'est pas difficile de voir qu'elle est très - défectueuse dans sa généralité, & sujette à des inconvéniens inévitables. Il ne faut qu'un peu d'expérience avec un jugement solide, pour s'appercevoir de deux choses qui la rendent fort suspecte. 1. Il arrive fort souvent que les plaisirs se croisent & s'entrechoquent, s'il est permis de parler ainsi. Nous avons plusieurs facultés qui nous rendent susceptibles de plusieurs especes de plaisir. Or, il peut arriver qu'une espece soit contraire à l'autre, ou du moins que la jouissance de l'une exclue nécessairement celle de l'autre. Que faut-il faire alors ? A quel plaisir donner la préférence ? au plus grand ? Mais le moyen de calculer les plaisirs ? Suffit-il de comparer ensemble les premieres impressions de deux especes ; ou bien, faut-il suivre chaque plaisir par toute la suite d'impressions qu'il produira dans l'ame ? S'il est possible qu'un objet nous fournisse toujours un plus grand plaisir à mesure que nous continuons d'en jouir ; la premiere impression qu'il aura faite sur nous ne peut nous servir à l'estimer tout son prix. Les regles qui doivent nous guider dans la recherche du bonheur, ne peuvent pas nous laisser dans l'incertitude sur ces doutes. Je conclus delà, que la maxime épicurienne est défectueuse.

2. Nous savons encore par l'expérience, qu'un plaisir goûté peut dégénérer en peine & en chagrin, ou pour parler plus juste, qu'un plaisir goûté peut devenir la cause d'un chagrin beaucoup plus grand que n'a été le plaisir dans son genre. Cela vient de la diversité de nos fa-

cultés. Si nous n'étions susceptibles que d'une seule espece de plaisir; si, par exemple, de toutes nos facultés il ne nous restoit que le sens du goût, la maxime seroit très-juste. Pour devenir heureux, il ne faudroit alors que chercher tous les moyens possibles de flatter notre goût. Rien ne seroit plus facile que d'être heureux, quoiqu'un bonheur si borné fût très-peu de chose. Mais dès que nous avons des facultés différentes, & qu'il est nécessaire de les contenter toutes pour arriver au bonheur, la science de la félicité devient beaucoup plus composée: & on sent que la maxime citée est non-seulement défectueuse, mais dangereuse, & capable de nous plonger dans le malheur.

Je me flatte que ce peu de remarques suffira pour faire voir que l'Epicurisme sensuel ne peut servir en aucune maniere à nous conduire au grand but de la nature, & qu'il faut des recherches bien plus difficiles pour parvenir à quelque chose de solide & d'assuré en fait de morale. Ce que j'ai observé, indique même la route qu'il faut tenir dans une discussion aussi délicate & aussi importante. Il s'agit de connoître à fond toutes les facultés qui nous rendent susceptibles de différentes especes de plaisir ou de peine; il faut savoir le rapport qu'a chacune de ces facultés à l'essence même de notre ame, ou à notre nature immuable; & enfin, de quelle maniere le plaisir est excité en nous, au moyen de ces facultés, par toute sorte d'objets. Après ces recherches préliminaires, on sera en état d'estimer chaque plaisir à sa juste valeur, d'apprécier la dose & les proportions que les différentes especes doivent garder entre elles pour

que nous parvenions au *maximum* du bonheur; & de trouver les moyens les plus propres à cet effet.

Je crois avoir fait quelques remarques assez importantes sur chacun de ces articles, pour oser les présenter au public. Je commencerai par exposer le fondement de mes découvertes ultérieures, qui consiste dans l'explication de l'origine de tout sentiment agréable & desagréable en général. J'étois persuadé avant que d'avoir entrepris ces recherches, que tous les plaisirs, quelques différens qu'ils fussent, tiroient leur origine du même principe essentiel à l'ame, comme dans la nature une seule force très-simple produit un grand nombre de phénomenes très-différens. Maintenant que j'ai étudié & approfondi ce principe, ma conjecture devient une réalité démontrée.

Pour découvrir cette source primitive de tout plaisir, & pour en déduire les especes différentes, à la maniere des géometres qui, de l'essence d'une ligne courbe, déduisent toutes les autres propriétés de la même courbe, il nous faut remonter à l'essence de l'ame. Car l'agréable & le desagréable étant si intimement liés à toutes nos perceptions, on en peut conclure que ces deux qualités générales de nos perceptions tiennent immédiatement à la nature de l'ame.

Je n'entrerai point ici dans des discussions métaphysiques pour & contre l'immortalité de l'ame. Il ne me paroît pas absolument nécessaire à mon but, que cette question soit décidée. Que l'ame soit simple ou matérielle, il suffit qu'elle soit d'une nature constante & immuable,

& que ce qui fait l'eſſentiel de la nature humaine ſoit conſtamment le même dans tous les ſiecles & dans tous les climats : ce que tout philoſophe ſenſé m'accordera ſans peine. Sans m'arrêter donc à prouver l'immortalité de l'ame, (ce qui ne me paroît pourtant pas impoſſible à démontrer) j'examinerai ſeulement en quoi conſiſte ſon eſſence ou ſon action naturelle. Cette action naturelle de l'ame eſt ſûrement celle de produire, ou ſi l'on veut, de recevoir des idées, & de les comparer, c'eſt-à-dire de penſer.

Je ne répéterai point ici ce que nos philoſophes modernes, d'après l'illuſtre Wolff, ont ſolidement établi pour prouver que l'action naturelle de l'ame, ou comme ils l'appellent, ſa force eſſentielle, eſt celle de produire des idées. Il y a peu de gens qui ſoient accoutumés d'entrer dans des diſcuſſions métaphyſiques auſſi profondes. Je remarque ſeulement que l'ame, ne jouiſſant jamais des objets mêmes, mais ſeulement des idées qu'elle s'en forme, ne peut deſirer que des idées, vu qu'il n'y a que cela même dans l'ame. Si nous réfléchiſſons ſur ce qu'il y a d'eſſentiel dans les amuſemens & dans les goûts des hommes, nous trouverons toujours qu'ils ſe réduiſent à la fin à quelque choſe de purement idéal.

Quel que ſoit le génie d'un homme, ou la force de ſon eſprit, le penchant le plus conſtant qui entre dans tout ce qu'il fait, c'eſt d'amuſer continuellement l'eſprit ou l'imagination, par des objets qui fourniſſent matiere à penſer ; c'eſt pour ainſi dire, la nourriture de l'ame. Pour nous convaincre de cela, nous n'avons qu'à ſuivre l'homme dans tous ſes amuſemens,

dans ſes plaiſirs, en un mot dans tout ce qu'il fait par goût; en tâchant de démêler ce qui l'amuſe véritablement, nous trouverons toujours que cela ſe réduit à quelque choſe d'intellectuel. L'ambitieux, par exemple, ſe plaît-il dans le rang auquel ſes intrigues l'ont élevé, parce qu'il ſe voit flatté & craint? ou bien ne repaît-il pas ſon eſprit de la beauté intellectuelle qu'il apperçoit dans l'heureuſe réuſſite de ſes entrepriſes, & de la belle perſpective que ſon pouvoir lui préſente, d'être maître d'une infinité d'événemens? Je ſuis aſſuré que ce qui lui fait le plus de plaiſir eſt la beauté du ſyſtême politique qu'il s'eſt formé. Or cela eſt purement intellectuel.

Il en eſt de-même de tous les amuſemens des hommes. Que le philoſophe s'occupe de ſes ſpéculations, le politique de ſes projets, que le petit-maître folâtre, ou que l'homme le plus borné converſe avec ſes voiſins; ils n'ont tous qu'un même but, celui de fournir chacun à ſon eſprit, une quantité d'idées & de penſées convenables à ſon goût & à l'étendue de ſes connoiſſances. Ceci doit s'entendre ſur-tout de ces occupations qui demandent l'application de l'eſprit. Chaque entrepriſe eſt une eſpece de problême dont la ſolution nous attache, en contentant le beſoin primitif de notre nature, & tous les genres de vie ſont autant de ſciences qui, à la fin ſe rapportent toutes à la faculté intellectuelle de notre ame. Ce qu'un célebre poëte dit de l'amour-propre convient bien mieux à ce beſoin de l'ame.

-- -- -- -- -- Ecartez ce mobile,
L'homme eſt enſéveli dans un repos ſtérile :

Il eſt tel qu'à la terre une plante attachée,
Qui végete, produit, & périt deſſéchée. (*)

Je ne crois pas me tromper en aſſurant que ce que je viens d'avancer ſur la nature de l'ame & ſur ſon beſoin primitif, paroîtra évident à quiconque voudra prendre la peine d'y réfléchir. Il pourroit pourtant naître un doute : il y a un grand nombre de perſonnes qui ne paroiſſent rechercher que des plaiſirs purement ſenſuels. Or il eſt difficile de ſe perſuader que le beſoin principal de ces gens-là ſoit celui de penſer.

Je réponds, en me fondant auſſi ſur l'expérience, que les plaiſirs purement ſenſuels, s'il y en a véritablement de tels, ne peuvent jamais ſuffire à contenter les beſoins de notre nature, ils deviennent bientôt inſipides & mépriſables, s'ils n'empruntent quelque attrait de la faculté de penſer. Je n'alléguerai pas que les gens d'eſprit ſentent plus vivement que les autres, les plaiſirs ſenſuels. Je me contenterai de faire obſerver qu'un homme qui auroit abondamment de quoi ſatisfaire tous les ſens, & auquel manqueroient les plaiſirs qui tiennent à la faculté intellectuelle, ne ſeroit ſûrement pas long-temps heureux. Qui eſt-ce qui aimeroit les plaiſirs de la table uniquement pour ce qui flatte le goût? & qui les ſouhaiteroit, s'il y étoit ſans compagnie & ſans gaieté? Qui eſt-ce qui ne ſe laſſeroit bientôt de la jouiſſance de la plus belle perſonne, ſans le mêlange des plaiſirs d'un genre plus élevé qui accompagnent ce commerce agréable & en font

(*) Du-Reſnel d'après Pope.

presque tout le prix ? Les voluptueux de profession vous diront qu'au milieu des délices des sens, on rencontre des vuides affreux, & qu'on est malheureux sans les plaisirs qui tirent incontestablement leur origine de la faculté de penser, & qui sont le véritable sel des autres.

Nous voyons donc clairement que les plaisirs des sens, quelque puissans qu'ils soient, ne viennent que d'un besoin accessoire, & que dans tout ce qui doit nous amuser long-temps, il faut quelque chose d'intellectuel. Ce qui prouve que l'essence de notre ame, le principe d'où naissent tous nos desirs constans, est une détermination puissante à produire ou à recevoir des idées. Je me flatte même de faire voir dans la suite de ces recherches, que les plaisirs les plus sensuels tirent leur origine de cette source générale.

J'ajoute une observation qui confirme ce que j'ai dit sur la nature de l'ame. En faisant attention à la diversité & au changement de goût, on s'apperçoit que, plus l'homme devient capable d'idées intellectuelles & distinctes, moins il s'occupe des choses sensuelles. Ceux qui n'ont jamais appris à penser, s'occupent comme il peuvent, des objets qui tiennent beaucoup du sensuel. Apprenez-leur à réfléchir, à former des jugemens, à tirer des conclusions générales de faits particuliers, à comparer des idées en partie semblables; & vous verrez qu'ils s'occuperont beaucoup plus des choses intellectuelles, qu'ils n'avoient fait auparavant. Je le répete avec assurance, que notre nature est telle que l'action qui nous est essentielle & qui est le principe du toutes nos entreprises & de toutes nos

opérations libres, eſt celle de penſer, comme l'action du feu eſt de brûler, ou celle de l'aimant d'attirer le fer.

Nous avons donc trouvé un principe actif dans l'ame qui eſt la force de toutes nos actions. Par ce principe toutes nos affections ont la même origine, partent de la même ſource. Et comme les hommes, qui tirent leur origine du même pere commun, ſe diſtinguent par leurs qualités, enſorte qu'il y a des nobles & des roturiers de différentes claſſes, ſelon que le ſort les a fait naître; de-même nos affections & nos plaiſirs, quoique d'une égale nobleſſe dans leur origine, deviennent plus ou moins eſtimables, ſelon les différens ſervices qu'ils nous rendent, & ſelon qu'ils tiennent plus ou moins immédiatement au bonheur.

Mais avant que de montrer comment ce principe actif de l'ame produit tous les ſentimens agréables & déſagréables, & par conſéquent toutes les inclinations, il eſt néceſſaire d'examiner un peu plus particuliérement ſa nature. D'abord il faut remarquer que le nom de force qu'on a donné à ce principe actif dans l'homme, ſignifie un empreſſement perpétuel qui, pour ainſi dire, met tout en mouvement pour pouvoir produire des idées. Pour bien connoître la nature de cette force, nous n'avons qu'à nous la repréſenter dans des cas fort remarquables, par exemple, dans une grande paſſion. Tout le monde ſait combien on eſt alors preſſé & troublé par la force du deſir. Dans les autres cas où l'ame eſt plus tranquille, la force eſſentielle ne laiſſe pas d'être la même, quoique moins grande; elle excite toujours une agita-

tion ſemblable à celle des paſſions, plus ou moins fortes. Voilà ce que veut dire le terme de *force eſſentielle de l'ame.*

Je remarque en ſecond lieu, que cette force de l'ame eſt tellement déterminée, qu'il ne nous eſt point indifférent de quelle nature ſoient les idées qu'elle produit. L'ame préfere toujours les idées claires aux obſcures, & celles qui ſont diſtinctes à celles qui ne ſont que confuſément claires. Tout le monde aime mieux de voir clair dans toutes ſortes de choſes, que d'avoir des idées embrouillées. En effet, une idée diſtincte nous repréſente plus de choſes du même objet, qu'une idée confuſe; & par conſéquent elle contente mieux le beſoin de l'ame.

Ce n'eſt pas tout encore. L'ame ne ſe contente pas de produire des idées; ſenblable à un bon terroir qui, après avoir reçu les ſemences dans ſon ſein, les nourrit & les fait éclorre, l'ame en réfléchiſſant ſur ſes idées, les compare, en tire de nouvelles, en forme des propoſitions, des raiſonnemens, des penſées ſuivies. Cette activité de l'ame ſe montre par tout. Le génie le plus foible forme ſes raiſonnemens tout comme le philoſophe. C'eſt cette faculté de comparer les idées, & d'en former des raiſonnemens, qu'on appelle *la raiſon*, & l'on convient généralement qu'elle eſt plus ou moins le partage de tous les hommes. Ce n'eſt pas un talent acquis, c'eſt un don de la nature, une force de l'ame, à laquelle on réſiſteroit en vain. Nous aurions beau nous propoſer de reſter dans l'inaction, la force de l'ame l'emporteroit. Nous produiſons des idées, nous les comparons.

J'obſerve enfin que, plus les idées ſont liées dans le raiſonnement, c'eſt-à-dire, plus le rai-

ſonnement eſt parfait, plus auſſi l'ame doit s'y plaire. Car dans ces cas, ſon action eſt plus parfaite & plus libre, que lorſque les idées ſont embrouillées : ce qui eſt encore confirmé par l'expérience.

Voilà la nature du principe actif de l'ame. Tout le monde ſait de quelle maniere Wolf en a déduit toutes les facultés intellectuelles de l'ame. Pour moi je tacherai maintenant d'en déduire l'origine de tous les ſentimens agréables & deſagréables, qui ſont comme les ſemences des paſſions, ou plutôt comme des étincelles d'où naît leur feu. Car j'avoue que, ni la théorie du plaiſir que ce célebre philoſophe nous a donnée, ni celle du grand Deſcartes, ne me ſatisfont point.

Commençons par réduire à des notions ſimples les idées du plaiſir & de la peine. Ces deux affections varient à l'infini ſelon les divers dégrés de force qu'elles ont ; & ſemblables à des rivieres qui portent des noms différens à différentes diſtances de leur ſource, elles reçoivent d'autres noms ſelon leurs dégrés d'intenſité. Le même ſentiment, ſuivant qu'il ſera plus ou moins fort, recevra le nom d'agrément, de plaiſir, de joie, de raviſſement; tout comme les termes de peine, de douleur, de gêne & de tourment, n'expriment qu'un même ſentiment, conſidéré depuis ſon commencement juſqu'au progrès le plus éloigné. Pour en fixer donc les notions, nous les prendrons à leur ſource. Le commencement du plaiſir n'eſt autre choſe que ce que nous appellons *aiſance*. Cette aiſance commence par la tranquillité, par une eſpece d'équilibre dans l'ame. La peine au contraire commence par la contrainte. Conſidérons d'a-

bord l'origine & le progrès de ce dernier ſentiment

L'action naturelle de l'ame, provient de la force d'un certain empreſſement qu'elle ſent à penſer. Y a-t-il quelque choſe qui mette un obſtacle à cette force, qui l'empêche de ſe déployer; ou l'action ne répond-elle pas à la grandeur de l'empreſſement de l'ame? Il faut néceſſairement qu'elle s'en reſſente, qu'elle s'en trouve mal, qu'elle n'aime pas cet état de contrainte directement oppoſé à ſa nature. Je ferai voir dans la ſuite quels ſont ces obſtacles qui empêchent ou troublent l'action naturelle de l'ame. Plus une ame eſt vive, ou plus l'obſtacle à ſon action eſt grand, plus auſſi la peine qui en réſulte ſera grande, & ce ſentiment peut aller ſi loin, que la nature entiere de l'homme en ſoit comme bouleverſée. L'ame reſſemble à une riviere qui coule paiſiblement tant qu'il n'y a rien qui arrête ſes eaux, & qui s'enfle & devient furieuſe dès qu'on oppoſe une digue à ſon courant. Voilà l'origine du ſentiment deſagréable ou de la peine.

Quant au plaiſir, il ſemble plus difficile de le bien définir. Si la peine vient naturellement de l'action de l'ame empêchée ou troublée, la ſeule liberté de l'action & le bon ſuccès des forces employées, ne paroît produire que le contentement & la tranquillité qui ne ſont que le commencement ou l'élément du plaiſir. Cependant il eſt aiſé de voir que, quand l'ame réfléchit ſur cet état d'aiſance dans lequel elle ſe trouve, elle en doit avoir un ſentiment agréable, ſur-tout ſi elle ſe ſouvient de la peine qu'elle a eue quelquefois, lorſque ſon action étoit empêchée. Mais ce ſentiment agréable n'eſt pas encore ce qu'on

appelle plaiſir. Il faut quelque choſe de plus. Quel eſt donc l'état de l'ame, & quelle eſt ſon action, quand au lieu d'un ſimple contentement elle goûte actuellement du plaiſir ou de la joie ?

Le plaiſir paroît diſtingué du ſimple contentement, en ce qu'il a quelque choſe de plus vif & de plus piquant. Dans le contentement l'ame eſt comme en repos : dans le plaiſir elle paroît agréablement mais vivement agitée. Cette vivacité qui diſtingue le plaiſir du ſimple contentement, peut venir de ce que l'action de l'ame eſt alors précipitée ; elle ne va plus ſimplement ſon train, elle voit une multitude de choſes ſur leſquelles elle peut travailler avec plus de facilité & de viteſſe, qu'elle n'en a ordinairement dans l'état de ſimple aiſance. Telle doit néceſſairement être l'action de l'ame lorſqu'elle ſe repréſente un objet, duquel comme d'une ſource féconde découle une quantité d'idées particulieres qu'elle prévoit pour ainſi dire de loin. Elle ſent qu'elle aura de l'ouvrage, & un ouvrage aiſé. Ce preſſentiment d'abondance de nourriture, ſi je puis m'exprimer ainſi, lui fait naître un deſir de s'attacher à cet objet ; & c'eſt principalement de ce deſir que naît la vivacité du plaiſir ; car je ne crois pas que ſans ce deſir il y ait aucun dégré ſenſible de plaiſir dans le monde. Dès que le deſir manque, le plaiſir dégénere en ſimple agrément, comme il arrive dans les plaiſirs ſouvent réitérés. Voilà ce que je puis dire de l'origine du plaiſir en général.

Il réſulte de cette explication, que le ſentiment du plaiſir eſt en quelque maniere un état extraordinaire de l'ame. L'expérience le confirme aſſez. Il n'y a perſonne qui ait eu pendant

le cours de sa vie plus de momens de plaisir, que de momens de simple contentement ou de peine. Le plaisir vif n'est semé que rarement sur la route de cette vie. Nous voyageons par des régions où il y a beaucoup de campagnes arides, assez de verdure agréable, mais peu de fleurs d'un certain éclat.

Après avoir découvert au fond de notre nature la source générale de tous les sentimens agréables & desagréables, je devrois maintenant faire voir quelles doivent être les dispositions de l'ame, pour la rendre plus ou moins susceptible de ces sentimens, & quelles sont les qualités générales des objets qui les excitent? Mais, avant que d'entreprendre cet examen, je me vois obligé de dissiper quelques doutes qu'on pourroit former contre ma théorie générale.

Quoi! me dira-t-on, les plaisirs n'auroient-ils qu'un commencement si foible? Les transports de l'amitié & de la tendresse, cette joie aussi vive que douce, qui suit & récompense une belle action, ce charme de la beauté, cette douce ivresse qui naît des délices des sens, en un mot ces plaisirs si variés & si grands; seroit-il possible qu'ils ne vinssent que de la faculté de penser, & de l'empressement de l'ame pour la production des idées? Cela paroîtra si étrange à bien des personnes, qu'elles seront tentées de rejetter ma théorie, avant que de l'avoir examinée en détail. En attendant que j'en donne des preuves particulieres, voici quelques remarques qui serviront comme de solution préliminaire à ces doutes.

De tous les plaisirs, les plus intellectuels sont ordinairement les plus attachans & les plus cons-

tans. Il n'y a rien au monde de plus attachant, que l'étude des ſciences ſpéculatives & ſur-tout des mathématiques, qui fourniſſent à l'eſprit les plus belles occaſions de s'exercer, & où la force de l'ame ſe déploie avec le plus d'avantage. L'ardeur d'un jeune homme vif & pénétrant, qui s'applique à ces ſciences, ſurpaſſe toutes les autres paſſions. On a vu des gens renoncer avec joie à tout ce que les ſens unis à l'imagination offrent de plus délicieux, pour s'adonner entiérement à des occupations d'où il ne peut naître qu'un plaiſir purement intellectuel (*). La vivacité d'un plaiſir ne peut donc faire naître un juſte doute ſur ſon origine intellectuelle, puiſqu'il y en a de très-vifs qui ont certainement une telle origine.

La grande variété des plaiſirs, & l'étonnante diverſité des goûts, dans des êtres qui au fond participent tous à la même nature, paroiſſent peu favorables à l'uniformité de principe, & pourroient faire naître un autre doute ſur la vérité de notre théorie. Voici ce qu'on peut alléguer pour le diſſiper. L'ame réfléchit ſur tout ce qui ſe préſente clairement à elle, & contente ſon goût, ſans ſe mettre en peine de diſtinguer de quelle eſpece ſont les objets. Tous

(*) On voit, par exemple, des gens, dont le goût pour le métier des armes, ou pour les voyages & d'autres expéditions ſemblables, eſt ſi fort qu'ils renoncent aux plaiſirs communs de la vie pour ſuivre leur penchant. S'il y en a qui y ſont déterminés par la gloire, ou par le deſir du gain, il y en a beaucoup auſſi qui ne le ſont par aucun motif que celui de contenter un goût qui n'a rien que d'intellectuel. Cela prouve manifeſtement que les plaiſirs intellectuels peuvent être auſſi forts & auſſi vifs que ceux d'aucune autre eſpece.

ceux qui lui fourniſſent de quoi l'occuper, ſont propres à devenir matiere de plaiſir, ou de peine. Mais, pour recevoir du plaiſir de quelque objet que ce ſoit, il faut ſavoir y réfléchir, & en tirer parti. La lecture des élémens d'Euclide eſt un grand ſujet de plaiſir, mais c'eſt uniquement pour le géometre. Chaque eſpece particuliere d'objets demande un certain ſavoir-faire, pour être entiérement connue. Quelque pénétrant qu'on ſoit, on ne réuſſira pas d'abord à l'égard d'un objet abſolument nouveau. Or, les circonſtances dans leſquelles les hommes ſe trouvent, étant ſi différentes, leurs connoiſſances & leur ſavoir-faire doivent néceſſairement l'être de-même ; d'où il s'enſuit que les objets de leurs ſentimens agréables & deſagréables different autant entr'eux, que les caracteres mêmes des hommes. La diverſité des goûts n'eſt donc que l'ouvrage des circonſtances extérieures. Les principes du goût ſont les mêmes dans tous les hommes, parce qu'il tiennent à leur eſſence. Les occaſions ſont la cauſe qu'on ſe familiariſe avec certains objets ; & cette familiarité fait naître une plus grande connoiſſance de ces objets : ce qui eſt le fondement du plaiſir. Tous les anciens Spartiates aimoient les exercices du corps, la fatigue, la chaſſe & la guerre : tous les Sybarites au contraire aimoient la molleſſe, l'oiſiveté & les plaiſirs des ſens. Ni les uns ni les autres n'avoient aucune occaſion de ſe familiariſer avec d'autres objets, capables de faire naître le plaiſir. Le Spartiate n'ayant jamais repoſé que ſur une couche fort dure, ignoroit qu'il y eût à rafiner ſur la maniere de faire les lits. Il y a des nations entieres qui n'ont point de goût pour certains

certains plaiſirs fort recherchés des autres ; c'eſt par ce qu'elles ignorent qu'il ſoit poſſible de trouver du plaiſir dans ces objets : elle n'y ont jamais penſé. Le Peruvien, qui n'a point réfléchi ſur les avantages que l'or peut procurer, en ſeroit-il avide ? Un homme qui n'auroit jamais vécu en ſociété, & qui ignoreroit la diſtinction des rangs, ne pourroit abſolument être ambitieux, ni même comprendre que d'autres le fuſſent. Produiſéz-le dans le monde, parmi une nation polie ; il deviendra peut-être un Céſar. Tel autre, qui s'étonne qu'on puiſſe aimer le jeu, tandis qu'il n'en connoît aucun, deviendra peut-être le plus paſſionné joueur, ſi l'occaſion l'engage à l'apprendre. Je ſuis perſuadé que, ſi un homme pouvoit vivre parmi toutes les différentes nations de la terre, il prendroit ſucceſſivement tous les goûts & toutes les paſſions qui regnent dans les différens climats, comme Alcibiade prit tour-à-tour les manieres des Athéniens, des Spartiates, des Thraces & des Perſes.

Ces obſervations prouvent que la diverſité des goûts & des plaiſirs n'empêche pas qu'ils ne tirent leur origine d'une même ſource fort ſimple. Nous venons au monde avec une diſpoſition générale pour une infinité d'affections & de paſſions. Nous apportons cette force qui fait l'eſſence de l'ame, rien de plus. Les circonſtances dans leſquelles nous nous trouvons pendant le cours de notre vie, donnent, pour ainſi dire, la direction à la force déterminée de l'ame ; comme il n'y a que certaines eſpeces d'objets, qui nous deviennent familiers, ce ſont les ſeuls qui excitent nos deſirs : nous demeurons indifférens pour toutes les autres, faute de les

connoître. Il y a, à la vérité, des affections générales, & communes à presque tous les hommes ; ce sont celles qui naissent des objets qui sont par-tout les mêmes, chez les nations polies, & chez les Hottentots. Telle sont l'espérance, la crainte, l'amour de soi-même ; en un mot toutes les passions qu'on appelle simples, & dont Descartes a fort bien fait l'énumération.

Après avoir établi notre principe, & l'avoir fait triompher des objections les plus importantes, il faut maintenant le considérer un peu plus particuliérement, pour voir quelle doit être la disposition de l'ame, & la qualité des objets, pour que des sentimens agréables ou désagréables soient plus ou moins forts. La condition essentielle requise pour le sentiment *agréable*, est : *que l'ame soit en état de développer aisément une multitude d'idées liées ensemble dans un seul objet ;* & la condition essentielle de la *peine* est : *que l'action de l'ame soit empêchée de le faire.* Il faut donc que la disposition de l'ame & la qualité de l'objet concourent à exciter ces sentimens. Je parlerai en premier lieu des dispositions de l'ame.

J'apperçois qu'il y a principalement deux dispositions qui rendent l'ame immédiatement plus ou moins susceptible de sentimens agréables & desagréables ; *l'habitude de réfléchir* & *la vivacité.* L'habitude de réfléchir fait qu'on s'attache à tout objet qui se présente à nous, pour le contempler & le considérer sous toutes les faces que l'on peut saisir : elle introduit plus d'action dans une ame, qu'elle n'en auroit sans cette habitude ; & par conséquent, le plaisir ou la peine ne venant que de cette action, doivent nécessairement être plus fréquens à cause de cette qualité de l'esprit.

Tout doit néceſſairement être fort paſſager pour un homme qui réfléchit peu. Il ne s'attache pas aſſez aux objets, ni à ſes propres idées, pour y appercevoir tout ce qui eſt capable de le toucher, ſoit agréablement ſoit deſagréablemeut; il paſſe légérement ſur tout. Ceci eſt auſſi conforme à l'expérience, qu'il ſuit naturellement de ma théorie. Nous voyons que les nations polies, celles où l'on cultive avec le plus de ſoin les talens de l'eſprit, & par conſéquent où on a la plus grande habitude de réfléchir; que ces nations, dis-je, ſont beaucoup plus ſenſibles à toutes ſortes de plaiſirs & de peines, & qu'elles en connoiſſent plus d'eſpeces différentes, que les nations barbares que la ſtupidité rend inſenſibles à une infinité de choſes qui nous touchent.

La vivacité de l'eſprit n'eſt peut-être autre choſe, que le degré de la force primitive de l'ame, qui fait ſon eſſence. Elle eſt dans l'ame à peu près ce que la célérité eſt dans le mouvement d'un corps. Or, il eſt évident, que plus cette force, ou l'empreſſement pour la production des idées eſt grand, les autres circontances étant égales, plus on doit ſentir la gêne des obſtacles, & par conſéquent la peine & le chagrin. Et comme la vivacité du plaiſir vient de la grandeur de l'empreſſement à développer la multitudes des idées qui ſe préſentent à la fois, il eſt évident que la vivacité de l'eſprit augmente auſſi les diſpoſitions pour le plaiſir, ou que l'homme vif doit ſentir les plaiſirs beaucoup plus vivement qu'un autre qui l'eſt moins. L'expérience eſt encore d'accord en cela avec la théorie : les tempéramens les plus vifs, ſont les plus ſenſibles & les plus capables de gran-

des paſſions, de grands plaiſirs, & de grands chagrins.

Ces deux dipoſitions, dont je viens de parler, nous rendent immédiatement plus ſuſceptibles de plaiſirs & de peines. Il y a après cela beaucoup d'autres diſpoſitions qui produiſent le même effet d'une maniere indirecte. Nous voyons ſouvent des gens ſe faire un plaiſir de choſes qui n'en donnent aucun à tous les autres. Dans une aſſemblée de pluſieurs perſonnes on porte la nouvelle, qu'un tel a eu le malheur de ſe caſſer le cou en ſe précipitant de ſon chéval. Toute la compagnie en eſt affligée, excepté un ſeul qui en reſſent un plaiſir très-vif. Il étoit dépuis long-temps l'ennemi juré du trépaſſé qui avoit toujours traverſé ſes deſſeins. On voit bien que la haine eſt ici une de ces diſpoſitions médiates, dont je veux parler, qui nous rendent agréables & déſagréables des choſes qui en elles-mêmes ne ſeroient jamais telles. Ces ſortes de plaiſirs, à la vérité, découlent auſſi de la ſource générale (comme il ſeroit fort aiſé de le prouver), mais non pas immédiatement, vû qu'il faut quelque diſpoſition particuliere dans l'ame, qui n'eſt pas commune à tous les hommes, laquelle rend agréable ou déſagréable, un objet qui ne le ſeroit pas par ſoi-même. L'éducation, la coutume, mille circonſtances particulieres des objets, les diſpoſitions ſingulieres de l'ame produiſent des peines & des plaiſirs factices que ne reſſentent point les perſonnes qui ne ſe trouvent pas dans les mêmes circonſtances ou diſpoſitions. Voilà la principale ſource de la diverſité des goûts. Il ſeroit impoſſible de faire un dénombrement de toutes les eſpeces

de plaiſirs qui dépendent de ces diſpoſitions médiates; les eſpeces de plaiſirs immédiats ſont plus faciles à aſſigner & nous pourrons le faire dans la ſuite.

Il ſuffit de remarquer qu'on trouve toujours que tout plaiſir médiat provient de l'heureux ſuccès de l'action de l'ame. Par exemple, le plaiſir que l'envieux reſſent de la perte d'un homme de fortune, vient viſiblement de ce que l'envieux peut maintenant développer ſans obſtacle ſes idées favorites de la ruine de ſon ennemi. En général tout ſouhait accompli doit faire plaiſir. Car, lorſqu'on ſouhaite, on a un empreſſement pour une certaine ſuite d'idées. Auſſi long-temps que le cours de la nature, ou des choſes humaines, eſt contraire à ces idées, l'ame eſt empêchée de les pourſuivre. Cela lui fait de la peine. Mais dès que les événemens nous ouvrent la carrierre, & que nons voyons les choſes arriver comme nous les avions ſouhaitées, l'action de l'ame ſe précipite avec vivacité pour développer les idées telles qu'elle les avoit deſirées ; & cela fait le plaiſir. Voilà à-peu-près de quelle maniere on peut expliquer ces plaiſirs mediats. La même méthode pourra auſſi ſervir à expliquer les chagrins médiats qui viennent ordinnairement de la contrariété de nos idées avec les événemens. Sans m'arrêter à ces plaiſirs & déplaiſirs médiats, dont on ne pourra jamais faire l'énumération, non plus que de la diverſité infinie des caracteres & des tempéramens, je m'attacherai ſeulement dans la ſuite à appliquer ma théorie aux diverſes eſpeces de plaiſirs immédiats, que je déduirai de la force eſſentielle de l'ame.

Il y a pourtant une de ces dispositions médiates qui mérite une attention particuliere, & qui ne sert pas peu à cofirmer notre explication de l'origine du chagrin. Personne n'ignore peut-être l'espece de peine ou de mal-aise qui naît de cet état d'inaction de l'ame qu'on nomme l'ennui. C'est une des situations les plus pénibles, & qui cause un chagrin mortel. Il vient visiblement de ce que l'action de l'ame est alors empêchée, quelles qu'en soient les causes. On sent le besoin pressant de la nature, on souhaite ardemment de le contenter, on vole d'un objet à l'autre sans pouvoir s'y arrêter. Les idées refusent, pour ainsi dire, de se prêter à l'ame, elle se désepere du vuide horrible qu'elle voit dans son action sans pouvoir le remplir. Etat affreux, qui prouve combien il importe à l'homme d'apprendre à s'occuper, pour prévenir ces terribles éclipses de la raison!

Après avoir expliqué quelles sont les dispositions qui rendent l'ame immédiatement plus ou moins susceptible de plaisir & de peine, il me reste encore à parler en peu de mots des qualités générales que les objets doivent avoir pour exciter naturellement ces sentimens dans l'ame. Il est évident par ce que nous avons établi ci-dessus, que le sentiment agréable ne peut être excité immédiatement que par des objets qui renferment une multitude d'idées, tellement liées, que l'ame puisse prévoir qu'elle y trouvera de quoi contenter son goût primitif; que tout objet qui n'offre point d'exercice à la faculté intellectuelle de l'ame, lui doit être entierement indifférent; enfin, qu'un objet qui est tel que l'ame ne puisse développer ce qu'il ren-

ferme de varié, ou qui, de quelque maniere que ce ſoit, met obſtacle à l'empreſſement qu'elle a pour la production des idées, ne peut que lui être deſagréable.

Tout objet donc qui doit affecter l'ame, ſoit agréablement, ſoit deſagréablement, ne peut être ſimple : il faut néceſſairement qu'il ſoit composé, c'eſt à dire, qu'il renferme de la variété. Ceci détermine la différence eſſentielle qui eſt entre les objets naturellement indifférens à l'ame, & ceux qui la touchent. La différence des objets agréables & deſagréables par eux-mêmes, ne peut conſiſter que dans la liaiſon de ce que les objets renferment de varié. S'il y de l'ordre dans cette liaiſon, l'ame pourra travailler conformément à ſon goût ſur cet objet ; ce ſera donc un objet agréable ; au contraire, s'il n'y en a point, l'objet ſera deſagréable. De plus, ſi l'eſprit s'attache au développement d'une penſée, par quelque raiſon que ce ſoit, tout objet qui l'aide dans ce développement, doit néceſſairement lui être agréable ; ſi au contraire, quelque choſe met obſtacle à ce développement, il ne peut qu'être deſegréable.

Je n'entrerai point ici dans un plus grand détail ſur ces qualités des objets, pour ne pas anticiper ſur ce que j'aurai à dire, quand j'eſſayerai de déduire de cette théorie générale, les ſentimens particuliers de l'ame à l'égard de chaque claſſe différente des objets qui l'affectent.

THÉORIE
DES
PLAISIRS
INTELLECTUELS.

J'AI remarqué au commencement de la premiere partie, que la ſcience du bonheur ſuppoſe une théorie exacte du plaiſir, par laquelle on puiſſe apprécier chaque eſpece. Cette théorie ſuppoſe deux choſes. Il faut ſavoir d'abord quelle eſt la diſpoſition de l'ame qui fait naître le plaiſir ; & en ſecond lieu, quelle qualité des objets produit cette diſpoſition. J'ai traité ces deux articles en général dans la premiere partie ; je vais maintenant appliquer cette théorie générale à des ſujets particuliers, & je ferai voir dans celle-ci, quels ſont les objets qui excitent en nous le ſentiment agréable & déſagréable, par l'intermede de l'imagination & de l'entendement. De plus, je tacherai encore d'expliquer de quelle maniere ils excitent ces ſentimens.

J'ai déja remarqué qu'il falloit diſtinguer deux claſſes générales de plaiſirs, ſavoir les plaiſirs immédiats, & les plaiſirs médiats. On entreprendroit en vain de faire l'enumération de ces derniers, parce que dépendant des affections & des manieres de penſer particulieres à chaque individu, ils varient à l'infini : en effet le moindre objet, qui en ſoi-même n'a aucune qualité qui doive exciter en nous un ſentiment agréable,

peut devenir un grand ſujet de plaiſir, quand l'imagination ou un certain enthouſiaſme nous aide à le trouver beau, ou quand quelqu'affection qui ne nous eſt point eſſentielle, nous y détermine. De cette maniere deux choſes directement oppoſées l'une à l'autre peuvent également faire plaiſir à deux perſonnes, lorſque quelqu'affection particulïere domine dans leurs cœurs ou à la même perſonne en différens tems.

Les plaiſirs immediats étant fondés dans l'eſſence de l'ame même, ſont conſtans & univerſels. Il y en a trois genres différens. Les ſens, le cœur, & les facultés intellectuelles en ſont les inſtrumens.

Les plaiſirs des ſens ſemblent les plus immédiats, vû qu'il ne faut ni réflexion, ni jugement, ni même beaucoup d'attention pour les goûter.

Les plaiſirs du cœur tirent leur origine des ſentimens moraux, & ſurtout de l'affection que tous les hommes ont plus ou moins pour leurs ſemblables, ou du moins pour leurs amis.

Les plaiſirs de la faculté intellectuelle paroiſſent les moins conſtans; les goûts dans les ſciences & les beaux-arts ſont fort différens chez les différentes nations. S'il eſt vrai cependant que tous ces plaiſirs tiennent immédiatement à la nature de l'ame, il faut que la diverſité des goûts ne ſoit qu'apparente. J'eſpere le prouver d'une maniere évidente.

Tous les plaiſirs, ceux des ſens mêmes, ſe rapportent finalement, (comme je le prouverai) à la faculté intellectuelle de l'ame. J'ai cru devoir traiter en premier lieu de ceux que nous appellons plaiſirs intellectuels, parce que ces recherches me fourniront des plaiſirs propres à déve-

lopper ce qui concerne les autres genres. Cette ſeconde partie roulera donc ſur le beau, & expliquera les effets du beau ſur l'eſprit & l'imagination. Car nous nommons beaux, tous les objets qui plaiſent immédiatement à l'imagination ou à l'entendement. (*)

Il eſt probable qu'autrefois on n'a qualifié de beaux que ces objets extérieurs, qui s'offrent agréablement à la vue, ſoit par leurs couleurs, ſoit par la ſymmettrie, les proportions & la régularité de leurs parties. Mais il y a longtemps qu'on s'eſt apperçu que la même qualité qui fait la beauté des objets viſibles, appartenoit également à une infinité d'objets qui ne ſe rapportent point aux ſens. On dit, *une belle penſée*, *une belle action*, *un beau théorême*; tout comme on dit, *une belle perſonne*, *un bel édifice*, *un beau tableau.* Je démontrerai plus bas, que ce nom appartient de droit à toutes ces différentes eſpeces d'objets, à cauſe d'une certaine qualité commune qui fait l'eſſence du beau. Pour expliquer l'effet que le beau doit produire ſur nous, il eſt néceſſaire qu'avant toute choſe j'en développe l'idée. *Qu'eſt-ce que le beau; & par quelle qualité produit-il le ſentiment agréable?* Voilà le premier objet qui ſe préſente ici à diſcuter. Pour bien développer l'idée du beau, diſtinguons d'abord ces principales eſpeces. Des objets qui ſemblent n'avoir rien de commun entr'eux appartiennent également à la claſſe des beautés. C'eſt à l'eſprit à juger du beau; il s'offre à lui, ou par le moyen des

(*) Il n'y a qu'un très-petit nombre d'autres objets qu'on nomme beaux, & ſe rapportent aux ſens : à cette exception près, toute beauté ſe rapporte immédiatement à l'entendement ou à l'imagination.

ſens, ou par l'intermede de l'imagination, ou immédiatement par l'entendement. Par la vue nous acquérons les idées des figures, de la ſymmétrie des parties coexiſtentes, des nuances, des couleurs, & des variations dans la figure. Les beaux objets que la vue nous fait connoître ſont donc, ou de belles figures, comme des ſtatues, des édifices &c. ou de belles nuances, comme l'arc-en-ciel, un païſage; ou enfin des mouvemens variés, comme la danſe. Par l'ouie nous acquérons l'idée du beau, qui conſiſte dans l'harmonie & la ſucceſſion des parties, comme dans les pieces de muſique. Les autres ſens, quoique fort analogues à ces deux ſens principaux, n'excitent que des idées confuſes, qui bien qu'agréables, n'appartiennent plus au beau. C'eſt donc la nature, la peinture, l'architecture & la muſique, qui nous offrent le beau des ſens.

L'imagination, en travaillant ſur les objets que les ſens lui fourniſſent, en forme après cela d'autres, ou bien elle répéte ceux qui ſont plus préſens aux ſens. Elle eſt pour-ainſi-dire un ſupplément aux ſens; & comme la poëſie eſt le langage particulier, qui s'adreſſe à l'imagination, c'eſt dans cette belle ſcience, qu'on trouve réunies toutes ces beautés de l'imagination (*).

Il y a une infinité d'autres objets qu'on nomme beaux, & qui ne tombent ni ſous les ſens, ni ſous l'imagination. Ils ſe préſentent à l'entendement par des idées diſtinctes. Ces objets ſont compoſés d'un nombre d'idées, dont la liaiſon forme un beau ſyſtême, un beau deſſein, un

(*) Je définis ici la poëſie par ſa qualité principale; je ſais bien qu'outre les beautés de l'imagination, elle en a bien d'autres. J'en parlerai auſſi en ſon lieu.

beau caractere, une belle action. C'est dans les méchaniques, dans le plan de l'univers & de l'admirable structure de ses parties, & dans les sciences, qu'on trouve cette sorte de beauté, que nous nommerons *beauté intellectuelle*.

Examinons maintenant en quoi consiste l'essence du beau en général. On convient que la beauté résulté de la *variété réduite à l'unité*. Un objet absolument simple, dans lequel il n'y a rien à distinguer, ne sauroit jamais être beau. Cette qualité suppose toujours la multitude & la variété des parties dans un objet. Qu'il s'agisse, par exemple, d'un édifice, d'un tableau, d'un païsage ; tout le monde convient que la beauté de ces objets résulte de l'arrangement des parties. La multitude seule des parties ne fait pas la beauté ; il y faut de la variété & de la liaison. Supposez que vous voyez, soit dans la nature, soit dans un tableau, une multitude d'objets sans liaison & sans ordre : par exemple, un grand nombre de gens qui courent çà & là, une quantité d'arbres placés au hasard, dans un enclos ; vous ne direz ni de l'un, ni de l'autre de ces spectacles, qu'ils sont beaux. Si au lieu de ces arbres jettés à l'aventure, vous voyez un beau quinconce dont les différentes allées tirées au cordeau avec la plus exacte symmétrie, forment toutes ensemble une figure réguliere, vous y trouverez dès-lors de la beauté.

Supposez un tableau qui représente un païsage ; si vous n'y voyez qu'une vaste campagne sans variété ; si toutes les parties peu d'accord entre elles ne forment pas un tout-ensemble, vous en jugerez de même. Si, par exemple, le peintre l'avoit composé de différentes

parties prises d'autres tableaux, & que dans une partie le jour tombât du côté gauche, dans l'autre du côté droit; qu'il y eût des montagnes, sans aucun des caracteres distinctifs des pays montagneux, & qu'il y eût enfin des arbres & des oiseaux des quatre parties du monde: malgré toute cette variété, on ne diroit jamais que c'est un beau tableau : mais il le seroit, si toute cette variété étoit tellement liée qu'on pût d'abord appercevoir un tout.

Ces remarques ont lieu dans les objets qui tombent sous les sens. Un édifice, un groupe, une piece de musique, une danse; tous ces objets seront plus ou moins beaux, à mesure qu'il y aura plus ou moins de variété, & que les parties seront plus ou moins liées. Enfin, il est certain qu'aucun objet qui tombe sous les sens, n'est jamais appellé beau, à moins qu'il n'y ait de la variété dans l'unité. Cela étant assez connu, il seroit superflu d'y insister & d'en rapporter un plus grand nombre d'exemples. Mais comme les idées de la variété & de l'unité, entant qu'elles entrent dans ce sujet, sont peu développées, je tâcherai de les rendre distinctes.

On convient généralement que l'unité est un attribut essentiel du beau; en quoi consiste-t-elle? & que faut-il pour qu'elle soit parfaite? Il est évident que plusieurs choses ensemble forment un *tout*, lorsqu'il y a un sujet qui résulte du support commun de toutes les parties, dont chacune contribue à former ce sujet. De cette maniere un édifice est formé par l'assemblage des parties qui le composent; & chaque partie contribue à le former. Aucune chambre à part, ni plusieurs ensemble ne constituent l'édifice,

mais elles concourent toutes avec les autres parties à le former. Je nommerai *intérêt* ce qui est supporté également par les parties, quoique ce ne soit pas le sens ordinaire de ce mot. Il est visible que l'unité du tout sera parfaite, quand chaque partie contribuera à l'intétêt commun, autant qu'il est possible; & que cette unité sera plus ou moins parfaite, selon qu'il y aura plus ou moins de parties, pour ainsi dire oisives, qui ne contribueront en rien à l'intérêt commun, ou qui n'y contribueront pas autant qu'elles le pourront.

Pour éclaircir cela, prenons pour exemple le corps humain qui est un tout composé d'une infinité de parties- A ne le considérer qu'entant qu'il est une machine destinée à certaines fonctions, ces mêmes fonctions feront ici ce que j'appelle *l'intérêt de l'unité*. Je dis donc que cette unité sera parfaite, si chaque partie du corps, les moindres, aussi bien que les principales, contribuent autant qu'il est possible, par leur nature & leur situation, au soutien de l'intérêt commun; s'il y avoit des parties superflues, ou mal placées, l'unité ne seroit plus parfaite, parce que le membre superflu ne contribueroit en rien à l'intérêt commun, & que celui qui est mal placé n'y contribue pas autant qu'il pourroit s'il étoit bien placé. Dans un édifice, une colomne qui ne porte rien, & une colomne très-forte qui ne soutient qu'un très-petit fardeau, nous choquent, parce qu'elles gâtent l'unité de l'édifice.

Je remarque ici, en passant, qu'il peut y avoir plusieurs unités dans le même objet, & que par-là cet objet peut être beau à plusieurs égards.

Notre corps en fournit encore l'exemple : sa figure est un intérêt, auqel chaque partie extérieure contribue. La beauté, dont cette unité est la base, appartient à la classe des beautés des sens ; & la beauté qui résulte de l'intérêt des fonctions, appartient à la classe des beautés purement intellectuelles. De-même, un portrait a plusieurs beautés qui résultent de la ressemblance, du dessein & du coloris. Le même objet peut être beau en un sens, & difforme dans un autre.

Je reviens à mon sujet. L'unité ou la totalité suppose nécessairement la multitude des parties ; & dans cette multitude, il faut de la variété, pour que la chose nous paroisse belle. Dans la variété, il y a, comme dans l'unité, une infinité de degrés, Quelque parfaite que soit l'unité d'un objet, & quelque grande que soit la multitude de ses parties, si elles sont semblables, la piece n'a que très-peu ou point de beauté. Un exemple éclaircira cela. Supposons un tableau qui représente une multitude de personnes qui assistent à un spectacle effrayant. Si toutes ces personnes étoient habillées de la même façon, que les tailles, les visages, les manieres d'exprimer l'effroi, soit par les gestes, soit sur le visage, fussent à-peu-près les mêmes ; la piece ne seroit sûrement pas belle, quand même chaque figure seroit parfaitement bien dessinée & bien peinte ; ce ne seroit à proprement parler que la même figure répétée plusieurs fois, comme dans un miroir polyedre. Mais si chaque personne avoit sa maniere & son attitude propre, si chacun montroit la frayeur par des gestes & un maintien particuliers, alors la piece seroit belle, on y verroit la même chose d'une infinité de manieres différentes.

Nous pouvons donc assurer que l'essence du beau, dans les objets qui frappent les sens, est la variété réduite à l'unité; & nous savons distinctement ce qu'il faut pour que l'unité & la variété soient parfaites. Ainsi les degrés de beauté de deux objets de même espece seront en raison composée des degrés d'unité & de variété qui régneront dans chacun de ces objets. Ce n'est pas que je veuille dire que le degré de beauté soit précisément en raison composée, de l'unité & de la variété du tout. L'une & l'autre de ces deux qualités concourent ensemble à former la beauté d'un objet; mais elles n'y concourent pas également. Il me semble que la variété contribue plus au beau, que l'unité. De sorte que, si l'on se sert des nombres pour exprimer les degrés de perfection qu'on aura observés dans l'unité & dans la variété du tout, il faudra dire que le degré de beauté qui en résulte, est en raison composée des nombres simples par rapport à l'unité, & des nombres élevés à une certaine puissance que je ne saurois déterminer, par rapport à la variété.

Cela se fonde sur ce qu'une multitude d'objets différens ne nous devient pas si insupportable, à ce qu'il me semble, par le manque d'unité, que par le défaut de variété. Il n'y a peut-être personne qui n'aime mieux voyager par des chemins tortueux & coupés qui offrent de la variété, que par des allées toutes droites qui n'en offrent point. Un moine italien cessa de vouloir aller à Rome, quelque envie qu'il en eût, dès qu'il s'apperçut qu'il seroit obligé de voyager par de très-longues allées unies qui n'offroient aucune variété. La trop grande uniformité

formité nous ennuie, & la variété ſans l'unité nous jette dans la confuſion. Il ſeroit fort inutile d'entrer dans un plus grand détail, pour prouver que ce que nous avons donné pour l'eſſence du beau, ſe trouve dans tous les beaux objets qui frappent les ſens ou l'imagination. Je viens aux beautés purement intellectuelles.

Pour nous aſſurer que la beauté des objets intellectuels réſulte des mêmes qualités que nous venons de trouver dans les beautés des ſens, nous nous n'avons qu'à examiner ce qui augmente ou diminue les beautés intellectuelles. Prenons l'exemple d'un théorême. Celui que je vais citer, ſervira beaucoup à éclaircir cette matiere d'une maniere à n'y rien laiſſer deſirer. C'eſt le théorême qui exprime une des principales propriétés du cercle; ſavoir que le rectangle des deux parties du diametre (A E + *Fig. I.*) eſt conſtamment égal au quarré de la perpendiculaire, c'eſt-à-dire de la moitié de la corde (C D) qui coupe le diametre à angles droits. Il n'y a perſonne qui ne reconnoiſſe ce théorême pour fort beau. Or, il eſt viſible que ſa beauté réſulte de ce qu'il eſt applicable à une infinité de cas différens. La corde (C D) perpendiculaire au diametre, peut être tirée par une infinité de points (E) différens, & par la le quarré de ſa moitié (C E) & le rectangle (A E, E B) varient à l'infini, & reſtent tous égaux entr'eux. Cette variété eſt réduite à l'unité, moyennant le cercle par lequel ils ſont déterminés. On n'a qu'à jetter l'œil ſur le cercle pour voir comment tout eſt lié dans cette multitude d'idées; on y voit diſtinctement comment & pourquoi le quarré chan-

ge à mesure que le rectangle change, & pourquoi ils sont constamment égaux.

Pour se convaincre entiérement que c'est effectivement cette variété dans l'unité, qui fait la beauté de ce théorême, on n'a qu'à le comparer avec cet autre qui est le même, mais plus général, c'est-à-dire la même unité, mais plus variée : Que les rectangles (AE +– EB & CE +– ED. *Fig. II*) de deux cordes quelconques qui s'entrecoupent, sont constamment égaux. Personne ne niera que ce théorême ne soit beaucoup plus beau que le précédent. Cependant il n'y a point d'autre différence entr'eux, sinon que celui-ci étant plus général, renferme plus de variété dans la même unité parfaite. Car ici les deux cordes sont indéterminées; & en second lieu les parties de l'une (CD) qui dans le théorême précédent sont toujours égales entr'elles, peuvent être ici en raison quelconque, & enfin les angles qui sont autour du point d'intersection (E) peuvent varier à l'infini. Il est donc évident par-là qu'une plus grande variété dans la même unité donne à un théorême un plus haut degré de beauté.

Si l'on rendoit ce dernier théorême encore plus général, sa beauté s'en accroîtroit, comme l'on peut voir par celui-ci : Que les rectangles des deux parties des cordes qui se coupent dans une ligne du second ordre, sont toujours entr'eux en raison constante : (*Voy. Fig. III.* A E E B est à C D). Ce théorême est encore beaucoup plus beau que les deux précédens. Tout le monde en convient, & reconnoît aussi que ce surcroît de beauté vient de ce qu'il est plus général qu'eux : il s'étend

à toutes les sections coniques, & les rectangles mentionnés peuvent être en raison quelconque. Ces deux conditions donnent au théorême une variété infinie à plusieurs égards. Car une infinité d'hyperboles, & une infinité d'ellipses, sont également comprises dans ce théorême, & l'unité est pourtant parfaite, puisque tout ce nombre infini de lignes courbes est compris sous une même formule.

Les remarques tirées des théorêmes sont aussi applicables aux formules algébriques, qui ont d'autant plus de beauté qu'elles renferment plus de variété. C'est pour cette raison que le théorême de Mr. Newton pour l'élévation du binome à une infinité quelconque est si beau, qu'on ne se lasse point de l'admirer. L'Algebre en général est fort féconde en ces sortes de beautés; & c'est une des raisons principales des grands attraits qu'a cette science pour ceux qui y sont un peu versés. C'est aussi à cette espece de beau, que l'Histoire naturelle, & surtout la Botanique, est redevable de sa beauté. Les genres des productions naturelles, qui comprennent plusieurs especes différentes, sont autant de formules, ou caracteres généraux, qui renferment un grand nombre de cas particuliers, où nous avons visiblement la variété dans l'unité.

Ceci est encore applicable à toute autre sorte de beauté intellectuelle. Ces beautés sont, outre les théorêmes & les genres, des principes, des comparaisons, des images, des métaphores, des ouvrages de l'art, entant qu'il y entre un dessein, des projets, des systêmes, &c. Je ne finirois jamais, si je voulois démontrer de chaque espece de Beau intellectuel à part, que ce n'est

que la variété dans l'unité qui fait son essence. Il me suffit de toucher légérement aux principales. La gravitation universelle, principe du grand Newton, est d'un beau à enchanter. Or, il ne faut que la connoître pour voir que sa beauté vient de ce qu'on peut déduire tout le sistême planetaire, & calculer les mouvemens & les abberrations de toutes les planetes & de leurs satellites, & une infinité d'autres phénomenes. Les principes du célebre Leibnitz, du meilleur monde, & de l'enchaînement de tous les événemens, ne lui sont pas inférieurs, parce qu'ils répandent du jour sur une infinité de questions dans la philosophie & dans la morale. Un systême est d'autant plus beau, qu'il est composé d'un plus grand nombre de propositions, & que les propositions sont plus liées. Une piece d'art est d'autant plus belle qu'elle est plus parfaite, c'est-à-dire que toutes les parties dont elle est composée, contribuent plus au but, & qu'elles sont en plus grand nombre. Une comparaison est d'autant plus belle, que tout ce qui y entre peint avec plus de vérité & de force l'objet comparé. Concluons que nous avons découvert & développé ce qui fait réellement l'essence du beau, de quelqu'espece qu'il soit, & qu'il ne peut plus désormais nous rester aucun doute sur cet objet.

Cette explication nous donne des principes sûrs pour comparer ensemble les différentes especes de beau. Car on voit que plus un sujet est susceptible de variété dans l'unité, plus il est susceptible de beauté. Une simple comparaison doit donc être moins belle dans son espece qu'une allégorie ; une piece dramatique l'est moins qu'un poëme épique ; une action impor-

tante, comme le gain d'une bataille contre un ennemi discipliné & aguerri, est plus belle qu'une petite expédition, où il entre peu de circonstances & peu de précautions. Comme il n'y a rien dans les affaires humaines où il faille réduire un plus grand nombre de choses à l'unité, que dans les constitutions & les gouvernemens des états, dans les expéditions militaires; & dans les grandes vues de la politique, il n'y a rien aussi qu'on admire tant parmi les nations polies, que les grandes actions de cette nature, puisque c'est justement là où l'on peut trouver les plus grandes beautés intellectuelles. C'est pour cela que les législateurs, les généraux, les ministres d'état, méritent & obtiennent les premiers rangs dans l'estime du public qui sait apprécier les talens. C'est par la même raison que les Homere & les Virgile sont au-dessus des Sophocle & des Horace, & qu'un tableau d'histoire est plus estimé qu'un portrait. C'est encore par la même raison que les plus grandes beautés intellectuelles se trouvent dans les ouvrages de la nature. Chaque production étant liée avec une infinité d'autres, & par-là à l'Univers entier. Quelle variété infinie de regles n'a-t-il pas fallu pour produire cette harmonie admirable que nous voyons entre les productions de la nature? Le plus beau dessein que le plus grand génie ait conçu, & que la prudence la plus consommée ait exécuté, est-il comparable en beauté à la moindre production de la nature? Mais je m'arrête trop long-temps à des exemples particuliers.

J'en ai dit assez pour prouver que la beauté des objets purement intellectuels est précisement

la même que celle des objets extérieurs, qui tombent ſous les ſens & ſous l'imagination. La même qualité qui nous entraîne à admirer un bel édifice, une belle campagne, un beau poëme, opere auſſi le plaiſir que nous recevons d'un beau théorême, ou d'une belle action. Et en réfléchiſſant ſur ce qui ſe paſſe en nous lorſque nous goûtons ce plaiſir, nous trouvons que c'eſt le même inſtinct qui excite en nous la paſſion pour la poëſie, pour la géométrie, pour l'art militaire, ou enfin pour tout autre métier ſuſceptible de principes fixes & de regles ſcientifiques. Cette obſervation même fournit le plus grand exemple du beau, dans cet artifice incomparable de la nature, qui par le même penchant qu'elle a inſpiré à tous les hommes, produit une ſi merveilleuſe variété de goûts, d'inclinations & de caracteres, dans les individus dont le genre humain eſt compoſé, d'ou réſulte un tout ſi harmonieuſement varié. C'eſt dans le même moule, ſi je puis m'exprimer ainſi, que la nature forme tantôt un *Alexandre*, tantôt un *Homere*, un *Archimede*, & tout ce que nous voyons de plus différent en génies. C'eſt un principe ſi ſimple qui produit dans chaque homme des plaiſirs ſi variés, qu'ils pourroient l'occuper agréablement, dût-il exiſter pendant une infinité de ſiecles.

Après avoir expoſé en quoi conſiſte le beau, je ſerai maintenant en état d'expliquer *de quelle maniere il produit le ſentiment agréable dans l'eſprit*. Ce que j'ai remarqué dans la premiere partie ſur l'origine de ce ſentiment en général, me frayera le chemin pour la ſolution de ce problême particulier. J'y ai fait voir que le

ſentiment agréable tiroit ſon origine de la vivacité avec laquelle l'eſprit embraſſe une multitude d'idées qui ſe préſentent à lui à la fois, en lui faiſant ſentir qu'il pourra les développer. Cette explication générale ſuppoſée, il eſt facile de faire voir que tout objet reconnu pour beau, a la vertu d'exciter cette vivacité dans l'eſprit. Un tel objet préſente une multitude d'idées à la fois, liées enſemble par le fil de l'unité, moyennant lequel l'eſprit eſt en état de les développer, & de rapporter tout ce qu'il y a de différent dans cet objet à un centre commun. L'ame en s'appercevant de cette multitude d'idées liées enſemble & faciles à développer, dès qu'elle y veut fixer ſon attention, regarde cet objet comme une proie, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, capable de contenter ſon goût eſſentiel; elle s'y précipite. Voilà l'origine du plaiſir excité par la contemplation du beau. Un exemple mettra ma penſée dans un plus grand jour.

Suppoſons qu'un homme, qui n'a aucune connoiſſance de l'Aſtronomie, regarde pour la premiere fois ces eſpaces immenſes du ciel, remplis d'un nombre infini d'étoiles fixes. Il ſera frappé par la multitude d'objets de différentes grandeurs qu'il voit; l'idée totale qu'il en conçoit étant un peu confuſe, l'impreſſion que ce ſpectacle fait ſur ſon eſprit ne durera pas long-temps, parce qu'il n'y peut rien diſtinguer, & l'eſprit ne pouvant travailler ſur ce grand nombre d'objets, ſon action eſt arrêtée & il en détourne la vue. Suppoſons maintenant, que ce même homme acquiere tout d'un coup l'idée qu'un philoſophe Aſtronome a de l'univers, qu'il ſache débrouiller ce cahos, qu'au

lieu d'étoiles fixes jettées au hazard, son imagination lui représente autant de soleils avec autant de différens systêmes de planetes, leurs mouvemens toujours proportionnés à leurs distances des centres ; il en sera enchanté au delà de toute expression. Or qu'elle différence y a-t-il de cette représentation à la premiere ? Il n'y a que celle qui est entre l'ordre & la confusion. Le nombre d'objets étant de part & d'autre comme infini, la différence consiste uniquement dans la connexion des idées ; il y a de l'unité dans la variété de la derniere représentation. L'esprit peut travailler sur ses idées, & s'occuper long-temps à demêler la variété qui regne dans le systême total.

Cela fait voir que le beau n'excite le sentiment agréable que par l'intermede de ce principe d'activité de l'ame, qui est la source de tout changement qui arrive dans notre intérieur. Ni l'unité, ni la variété, ni l'harmonie des parties dans un objet, ne contribuent à nous le rendre agréable, qu'entant qu'elles se rapportent avantageusement à la force active de l'ame. C'est à cette force primitive que nous sommes redevables de tout plaisir que le beau excite dans nous. C'est par ce principe si simple, que la nature bienfaisante répand tant de douceur sur notre existence.

La même explication se peut encore prouver d'une autre maniere distincte. Il faut nécessairement, (selon les principes établis dans la premiere partie) que l'ame en ressente de l'agrément. Or, chaque beauté renfermant une quantité d'idées particulieres, nous presente une idée confuse du total, jusqu'à ce que nous ayons

trouvé l'unité par laquelle nous pouvons développer la variété ; & alors l'idée totale, qui d'abord n'étoit que confuſe, devient diſtincte. Il en eſt ici comme avec les images d'optique qu'on rapporte à des miroirs. Elles paroiſſent être des figures groteſques, où l'on ne diſtingue pas le moindre ordre, juſqu'à ce qu'on place le miroir dans le centre ; alors les pieces éparſes ſe raprochent & ſe réuniſſent dans cette unité, & ce qui ne paroiſſoit d'abord qu'une fiction groteſque, paroît maintenant une belle ſtatue. Ce que fait ici le miroir, eſt l'effet de l'unité dans le beau.

Si l'on veut ſentir la vérité de cette explication, on n'a qu'à faire attention à ce qui ſe paſſe en nous, lorſque nous voyons un bel objet. Il ne nous plaît jamais avant que nous le connoiſſions pour tel, c'eſt-à-dire, avant que nous ayons développé & rapporté au centre ce qu'il renferme de varié. Un ignorant qui contemple attentivement une belle piece d'architecture, y voit tout ce que l'architecte y voit, avec cette différence que l'idée totale qu'il a de la piece eſt confuſe. Il n'en reſſent pas beaucoup de plaiſir. Apprenez-lui les regles de l'architecture, & les charmes des proportions qui lui aident à développer dans l'idée totale de la piece tout ce qu'elle renferme de particulier ; il aura de l'admiration pour une choſe qu'il n'avoit regardée auparavant qu'avec indifférence.

C'eſt par cette raiſon, que les ouvrages de goût, qui offrent un vrai beau, nous touchent & nous affectent d'autant plus, qu'il y regne plus d'aiſance. Quand les liaiſons des parties ſont naturelles, ſans qu'on apperçoive rien de

forcé, alors il eſt facile de découvrir la connexion de toutes les parties ; les pieces de cet ordre frappent extraordinairement, & elles ont le privilege de plaire, même à ceux qui n'ont pas de grandes connoiſſances de ces ſortes de beautés. Mais il faut avouer que ces pieces où la nature ſemble avoir mis elle-même toutes les liaiſons, & qui pour cela paroiſſent faciles, ſont rares, & ne ſortent que des mains des plus habiles maîtres.

Je ne puis m'empêcher d'éclaircir ceci par une réflexion que Plutarque fait ſur les exploits de Timoléon. Après avoir remarqué que ce grand homme n'avoit rien fait, qui au fonds fût ſupérieur aux grandes actions de quelques autres généraux Grecs, comme d'Epaminondas & d'Ageſilas, il dit » qu'il y avoit pourtant dans les » actions du général Corinthien quelque choſe » de ſi aiſé, qu'elles en tiroient une grace incom» parable, qui les rendoit ſupérieures à toutes » celles des autres ». Après quoi il ajoute cette judicieuſe réflexion. » Comme les poëmes d'An» timaque, & les portraits de Denis, avec tous » les nerfs & toute la force qu'on y trouve, ſont » ſentir d'abord qu'ils ont été travaillés & peinés, » & qu'au contraire les tableaux de Nicomaque » & les vers d'Homere avec toutes les perfec» tions & toutes les graces dont ils brillent, ont » encore de plus, l'agrément ineſtimable de pa» roître aiſément faits, & de n'avoir coûté ni tra» vail, ni peine ; il en eſt de-même des exploits » d'Epaminondas & de ceux d'Ageſilas, quand » on les compare à ceux de Timoléon. On ſent » dans ceux-là qu'ils ont été faits à force & avec » d'innombrables difficultés, au lieu que dans

» ceux-ci on voit toujours la beauté accompagnée
» d'une heureuſe liberté & d'une facilité incom-
» parable (*). "

Ces remarques, quoiqu'un peu éloignées de mon but principal, ne m'ont point paru ſuperflues, parce qu'elles éclairciſſent & confirment mon explication des effets de la beauté. Il m'en reſte encore une ou deux, pour prévenir quelques doutes qu'on pourroit former contre ma théorie. Je les expoſerai avec toute la briéveté poſſible.

Il y a des beautés, qui, outre les propriétés que j'ai expliquées en détail, par leſquelles elles nous plaiſent, ont encore quelque choſe de particulier, qui augmente le plaiſir qu'elles font naître. Telles ſont les belles actions (*) pour ceux qui les ont faites, & les problêmes pour ceux qui les ont réſolus. Le plaiſir ne vient pas ſeulement de la ſpéculation, mais auſſi de l'heureux ſuccès; & le plaiſir qui réſulte de cette derniere cauſe, eſt entiérement différent de celui que la beauté excite par elle-même, quoiqu'il ſoit fondé dans le même principe général. En effet, dans l'action auſſi bien que dans la contemplation, on ne fait que produire des idées; avec cette différence, que dans le dernier cas ces idées qu'on produit, reſſemblent à de vaines ombres qui paſſent par l'eſprit ſans y laiſſer preſque aucunes traces; au lieu que dans l'action priſe dans ce ſens, les idées que nous produiſons ſemblent réaliſées hors de nous-mêmes, & nous en ſommes

(*) Plutarque dans la vie de Timoléon.

(*) En parlant des belles actions dans cette ſeconde partie, je les diſtingue des bonnes actions qui ont une beauté morale, dont je traiterai en ſon temps,

en quelque maniere les créateurs. Il eſt donc facile de comprendre qu'une action, un exploit, la ſolution d'un problême doivent agir plus fortement ſur nous pour exciter le ſentiment agréable, que la ſimple ſpéculation. Je reviens à la remarque qui a donné lieu à cette petite digreſſion. Une choſe peut exciter en nous le ſentiment agréable par plus d'une qualité, quoique tout ſe réduiſe enfin à l'unique ſource du plaiſir, qui eſt l'activité de l'ame.

Je ne pourrois citer un exemple plus remarquable d'une concurrence de cauſes différentes pour exciter le ſentiment agréable, que ces objets charmans qui excitent la plus forte & la plus agréable de toutes les paſſions, l'amour. La beauté qui excite cette paſſion, tire ſa force de pluſieurs qualités. Comme Platon avoit diſtingué, non pas tout-à-fait ſans raiſon, deux eſpeces d'amour, l'une qui eſt baſſe, tumultueuſe & terreſtre, & l'autre plus noble, & même divine; nous pouvons dire que la beauté qui excite également ces deux eſpeces d'amour, eſt auſſi composée de pluſieurs eſpeces différentes. En effet, outre ce que nous nommons proprement beauté, il entre beaucoup de beau moral dans l'idée d'une belle perſonne. De plus, comme elle nous offre en même-temps le plus grand plaiſir ſenſuel, le deſir de la jouiſſance ſe mêlant à l'idée de toute ſorte de plaiſirs moraux, & à la beauté proprement dite, elle excite cette forte paſſion que nous nommons amour : paſſion, où les ſens, le cœur, l'imagination & l'entendement, concourent également à nous promettre une infinité de biens. Eſt-il étonnant que l'effet en ſoit ſi prodigieux ?

On pourroit encore me faire une objection que je ne dois pas négliger. On voit tous les jours que tel objet plaît beaucoup à certaines gens, pendant que d'autres le trouvent insupportable. Cette différence de goûts s'étend sur toutes sortes de beautés. L'un admire un théorême qu'un autre trouve très-médiocre. Ce tableau, cette description, cette comparaison, vous paroissent peu de chose, tandis que d'autres les admirent. Un tel meurt d'envie de posséder une personne, que vous tâchez d'éviter, tant vous la trouvez désagréable. Si la beauté est une qualité constante & invariable, si notre esprit a une disposition nécessaire à être également touché de toute sorte de beauté, d'où vient cette grande différence dans les goûts ? Voici ma réponse. Chaque espece de beauté étant susceptible d'un nombre infini de degrés, un objet qui en soi-même a effectivement de la beauté, peut en avoir très-peu en comparaison d'un autre. Or, quand on est accoutumé à ne voir que des objets qui ont déja un certain degré de beauté, & que l'on s'est familiarisé avec ce degré de beau en le regardant comme la mesure absolue du beau; si l'on compare ensuite à cette mesure des beautés d'un moindre degré, on n'y trouve pas ce qu'on est accoutumé de chercher, l'esprit ne peut produire les idées auxquelles il est accoutumé; cela excite nécessairement du déplaisir, & l'on décide que cet objet n'a point de beauté, pendant qu'on devroit se contenter de dire qu'il est fort inférieur à tel autre. Un Européen accoutumé & élevé dans une grande ville, où le beau sexe joint à sa beauté naturelle toutes les graces des manieres & de l'ajustement, trans-

porté sur les côtes d'Afrique, y trouve les femmes fort dégoûtantes & laides; cependant elles ne le sont que comparativement, ayant effectivement de la beauté pour tous ceux que la coutume n'a pas engagés à prendre un plus haut degré de beauté pour l'unité à laquelle on mesure les autres. Cette observation peut être appliquée à toutes les especes de beauté, & l'application en est si facile, qu'il seroit superflu de s'y arrêter plus long-temps.

J'ai expliqué la maniere dont le beau excite en nous le sentiment agréable : ces mêmes principes pourront servir aussi à expliquer l'effet contraire de la qualité opposée, de la difformité & du désordre, sans qu'il soit besoin d'entrer dans un plus grand détail. La difformité résulte principalement de la contrariété des parties qui composent un tout. Non-seulement on n'y trouve, ni la liaison, ni l'harmonie, qui dans la beauté fait concourir les parties à former un tout régulier; mais l'effet d'une partie est détruit par celui d'une autre, elles s'entrechoquent. Voici maintenant les deux raisons principales qui rendent ces objets desagréables.

1°. Notre esprit est naturellement porté à développer tout ce qu'il trouve dans un objet. Or le désordre, dès qu'il regne entre les parties d'un tout, l'empêche de suivre son penchant, il se confond dans ce désordre, son action est arrêtée, & ce qui en est la cause ne peut que lui déplaire, comme je l'ai prouvé plus au long dans la premiere partie de ces recherches. A cette premiere raison j'en joins une autre, qui est encore plus forte. 2°. La contemplation du beau, de quelque espece qu'il soit, nous accoutume à une

certaine maniere de penſer, qui fait le fondement du goût. Un homme, par exemple, qui n'a vu depuis long-temps que de fort beaux tableaux, tels que ceux d'un Watteau, ou d'un Worwerman, contracte peu-à-peu l'habitude de ne penſer à aucun autre degré de beauté, qu'à celui que lui offrent ces objets familiers : l'empreinte en eſt dans ſon ame & l'occupe ; il oublie, pour ainſi dire, qu'il y en a d'autres, & prend par conſéquent celui-ci pour meſure, ou pour unité. Maintenant, dès qu'il voit un tableau, l'habitude le porte à y chercher l'exécution des regles qu'il a obſervées dans les beaux tableaux dont la vue lui eſt familiere; de ſorte que ſon eſprit a un penchant déterminé à développer les idées d'une certaine maniere. Si l'objet qu'il voit ne lui permet pas de le faire, l'ordre de ſes idées en eſt troublé, & cela ne peut qu'exciter en lui, un ſentiment fort deſagréable. Ce déſagrément eſt aſſez ſemblable au chagrin que nous ſentons, lorſque des obſtacles inſurmontables nous empêchent d'exécuter un projet pour lequel nous avions de l'empreſſement ; & plus nous ſommes attachés à une certaine eſpece de beau, c'eſt-à-dire, plus notre goût eſt déterminé & fixe, plus ce déſagrément ſera ſenſible. Voilà, ce me ſemble, des principes ſuffiſans pour expliquer l'effet que la contemplation de la difformité produit en nous.

Je finirai par des réflexions générales, en forme de corollaires tirés de cette théorie, pour donner un échantillon de l'utilité qu'on peut tirer de pareilles recherches. Car je ſais qu'il y a des gens qui s'efforcent d'y attacher du ridicule, prétendant qu'il ſuffit de jouir de toutes ſortes de plaiſirs,

& de les bien ménager, sans se mettre en peine d'en rechercher les causes. Mais pourroit-on connoître l'origine & la nature des plaisirs, sans en profiter? J'espere d'être en état dans la suite de ces recherches, de faire voir combien nous gagnerons par une théorie exacte du plaisir. Voici en attendant, quelques réflexions qui en feront foi.

Je viens de prouver que l'effet du beau étoit fondé dans la nature de l'ame, & dans celle des objets ; il s'ensuit, *que le rapport qu'a le beau à l'esprit est nécessaire, & par conséquent inaltérable.* Il n'y a qu'une seule condition requise, pour que le beau fasse son effet; c'est qu'il faut le connoître, & pour cela il faut être un peu versé dans le genre auquel il appartient; parce que sans cela on n'est pas d'abord en état, comme je l'ai prouvé plus haut, de saisir le beau d'un objet. Si donc tous les hommes avoient les mêmes connoissances, ils auroient nécessairement le même goût, & il n'y auroit plus de dispute en fait de beauté. Deux grands maîtres dans l'art de la peinture ne seront jamais d'un avis différent en fait de tableaux, pourvu qu'ils parlent sincérement. Ce n'est donc que la différence des connoissances, & de la pénétration, qui produit celle des goûts. Chaque genre différent du beau, fait pour ainsi dire une science à part. Il faut l'avoir étudiée pour prononcer sur ce qui lui convient. Voilà une regle à laquelle on ne fait pas assez d'attention. On veut juger de tout, & de-là vient cette contrariété de sentimens en fait de toute sorte de beauté, qui a donné lieu à la fausse opinion, que la beauté & le goût sont des choses arbitraires ; de-là on va quelquefois jusqu'au scepticisme

ſcepticiſme abſolu, en aſſurant avec autant de hardieſſe que d'ignorance, qu'il n'y a rien de certain dans les connoiſſances humaines. La différence du goût n'a lieu que parmi les ignorans & les ſuperficiels ; comme le ſcepticiſme ne ſéduit que ceux qui ne ſavent pas approfondir les régles de la Logique.

Cette remarque me conduit naturellement à une autre ; *que le goût eſt une ſuite néceſſaire des connoiſſances & de la pénétration.* Plus on on étend ſes connoiſſances, plus on doit néceſſairement ſentir le beau, ſous les différentes formes dans leſquelles il aime à s'envelopper. Ceux qui ſe ſont bornés à une ſeule ſcience, à un ſeul métier, mépriſent ordinairement les autres, parce qu'ils n'ont aucune connoiſſance des beautés qui s'y trouvent. Il n'y a rien de plus commun que de voir un homme de guerre qui ne goûtant que la gloire, la licence & le tumulte de ſa profeſſion, mépriſe les plaiſirs doux & paiſibles de ceux qui en cherchent dans l'étude, & un pédant qui s'attachant à un ſeule genre d'étude dédaigne tous les autres.

Voulez-vous augmenter le nombre de vos plaiſirs & de vos amuſemens ? Commencez par éguiſer votre pénétration & par étendre vos connoiſſances. Cherchez le beau par-tout, vous le trouverez auſſi par-tout. Il eſt impoſſible de rien apprendre, ſans s'ouvrir en même temps de nouvelles ſources de plaiſirs. Il n'y a aucune profeſſion, aucun genre de vie, qui ne ſoit un principe infaillible d'agrément pour ceux qui y réuſſiſſent, chacune de ces profeſſions ayant ſes principes généraux, ſes théorêmes & ſes problêmes ſuſceptibles de beautés intellectuelles : l'artiſan,

le négociant, le laboureur, le méchaniſte, le ſavant, l'homme de guerre, chacun exerce un métier capable de lui procurer bien du plaiſir, pourvu qu'il le ſache bien. S'il étoit poſſible à un ſeul homme de ſavoir & d'exercer tous les métiers, il réuniroit en ſoi tous les plaiſirs diſperſés dans les différentes conditions de la vie.

De toutes les maximes que je pourrois tirer de ces remarques, je ne ferai mention que d'une ſeule. Appliqez-vous de toutes vos forces à bien ſavoir votre métier, quel qu'il ſoit; car non-ſeulement cela augmentera votre capacité pour le plaiſir, mais votre habileté vous mettra à l'abri de bien des maux & des chagrins qu'entraîne néceſſairement une mauvaiſe réuſſite. Ce qu'on dit de la vertu, qu'elle eſt ſa propre récompenſe, peut être appliqué à l'habileté : elle récompenſe par elle-même ceux qui la poſſedent en leur procurant immédiatement un grand nombre de plaiſirs qu'ils n'auroient jamais ſans elle. J'admire en cela l'ordre inimitable de la nature, où tout eſt tellement lié, que ce qui ſert le plus à l'intérêt particulier, ſert également à l'utilité publique. Les hommes habiles & les hommes vertueux ſont les plus utiles au public, & en même temps les plus heureux en particulier.

La connoiſſance des beautés de l'imagination & de l'entendement, dont il eſt ici queſtion, ſuppoſent pour être goûtées, qelques connoiſſances, & un certain degré d'exercice dans l'art de raiſonner. Le vulgaire qui ne poſſede pas ces deux qualités dans un degré fort éminent, ne peut guere profiter de ces tréſors répandus dans le vaſte empire de la vérité, & dans la nature, & il s'abandonne à ce qui eſt plus à ſa portée, aux plaiſirs des ſens, ignorant preſque entiére-

ment qu'il y en ait d'autres. Les nations où l'ignorance eſt générale, ſont entiérement privées de ces plaiſirs plus relevés. Il n'y a que les nations polies & éclairées qui nagent, pour ainſi dire, dans un océan de plaiſirs, en trouvant de propres à toutes leurs facultés, ſoit ſenſuelles, ſoit intellectuelles. C'étoit donc avec grande raiſon que cet ancien philoſophe remercioit les Dieux de l'avoir fait naître Grec plutôt que Barbare, & Athénien plutôt que citoyen de toute autre ville grecque. Car les Athéniens, qui avoient alors plus de connoiſſances que les autres Grecs, étoient par cela même en poſſeſſion de plus de plaiſirs que les autres.

Combien ne devons-nous donc pas à ces grands hommes, amis du genre-humain, qui ont civiliſé les nations, à ceux qui ont inventé les arts & les ſciences, & à ceux qui, par des travaux aſſidus, & par des veilles précieuſes, les enrichiſſent & les perfectionnent? Et quels hommages ne devons-nous pas à ces ſouverains bienfaiſans, peres des nations, dont un des ſoins principaux eſt de ſe ſervir de leur grandeur pour faire fleurir les arts & les ſciences, & qui par là ouvrent, pour ainſi dire, de nouvelles mines inépuiſables en beauté & en plaiſir?

J'ai dit que toute ſcience & tout genre de vie eſt capable de procurer du plaiſir à ceux qui l'exercent, & qui le ſavent bien. Je ne voudrois pas qu'on inférât de-là, qu'ils ſoient tous également dignes qu'on s'y applique. Il y a entr'eux une très-grande différence. Il y a des études & des arts qui n'ont guere d'autre utilité que celle de procurer du plaiſir immédiat à ceux qui s'y appliquent. De ce genre ſont quelques ſciences

abſtraites, ſpéculatives, agréables à la vérité ; mais qui n'ont aucun rapport à nos autres beſoins. Il y en a qui, outre ce plaiſir immédiat, nous en procurent beaucoup d'autres. Tels ſont les métiers où la ſatisfaction qu'on en tire immédiatement eſt jointe à la réputation, à la renommée, à l'opulence, & ce qui eſt le principal; à la reconnoiſſance du public; & dans ces cas, les plaiſirs médiats ſurpaſſent de beaucoup les plaiſirs immédiats. Il y en a enfin qui, en procurant un plaiſir immédiat à ceux qui les exercent, nuiſent ou à eux-mêmes ou aux autres. C'eſt au ſage à apprécier toutes ces eſpeces, & à choiſir celle qui eſt la plus avantageuſe à tous égards, ſi le choix eſt en ſon pouvoir.

DES PLAISIRS DES SENS.

Si l'homme eſt obligé de reconnoître qu'il appartient à la claſſe des animaux, & de regarder les brutes comme ſes ſemblables par pluſieurs endroits, il a bien des titres auſſi par leſquels il peut prouver la ſupériorité & la nobleſſe réelles qui lui donnent de juſtes prétentions à un rang plus élevé.

Toutes les productions de la nature, depuis la pierre juſqu'à l'homme, ſont autant de machines, dont l'Auteur de l'univers ſe ſert pour l'exécution de ſes deſſeins. Notre orgueil auroit beau s'excepter de cette deſtination générale de tous les êtres finis: une infinité de cas & d'événemens l'obligent de reconnoître malgré lui, qu'avec tout ſon génie, avec ſes lumieres & ſa fine politique, il n'a été que l'inſtrument & l'inſtrument preſqu'aveugle d'une puiſſance ſupérieure, à laquelle il tâcheroit en vain de ſe ſouſtraire.

Mais ce qui éleve l'homme au-deſſus de ſes compagnons dans le ſervice de la nature, c'eſt que tous les autres ſont des inſtrumens abſolument aveugles, au lieu qu'il lui eſt permis quelquefois de connoître les reſſorts que la nature emploie pour le faire àgir, & qu'il peut même s'en ſervir ponr ſon propre avantage, pendant qu'il exécute ce qu'une loi ſupérieure lui avoit preſcrit; ou ſi cela n'eſt pas toujours poſſible, il a aſſez de lumieres pour reconnoître les fins de

la nature, toujours ſages & bonnes, auxquelles il concourt généreuſement, quand même il n'y a point d'autre avantage que le plaiſir d'avoir contribué volontairement à l'avancement général du ſiſtême univerſel.

Plus l'homme connoît ſes facultés, qui ne ſont qu'autant de reſſorts que la nature a mis en lui pour le faire agir, plus il eſt en état de ſe les approprier, pour ainſi dire, & de les tourner à ſon avantage. Quelques philoſophes ont remarqué que nous ne ſommes libres qu'autant que nous connoiſſons nos facultés, & que nous nous en rendons les maîtres; ſi nous négligeons de le faire, nous ne différons preſqu'en rien des brutes.

Un philoſophe ne ſauroit donc s'occuper d'une recherche plus noble que de celle de ces reſſorts, puiſque c'eſt par là que nous nous délivrons de la ſervitude de la nature & que nous devenons des citoyens libres de l'univers. Ces recherches nous peuvent encore inſpirer de ſublimes ſentimens. Car, ce n'eſt qu'après une conviction entiere que toutes nos facultés nous ont été données dans des vues de ſageſſe & de bonté, qu'on ſe ſoumet avec plaiſir aux ordres de la nature, & qu'on travaille avec joie à perfectionner & à bien employer toutes ſes facultés.

Ces réflexions préliminaires ſuffiſent pour juſtifier des recherches ſur l'origine & la nature de nos facultés, qui pourroient paroître inutiles. J'ai déjà expoſé une partie de mes recherches ſur cette matiere. J'ai tâché d'abord de découvrir l'origine générale de tous nos ſentimens, agréables ou deſagréables, qui ſont les motifs univerſels de nos actions. Enſuite j'ai fait voir com-

ment tous les plaiſirs intellectuels, qui naiſſent de la contemplation de toute ſorte de beauté, tirent leur origine de la ſource indiquée.

J'entreprends maintenant de rechercher l'origine & la nature des plaiſirs des ſens, de ces plaiſirs qui ſont chez la plûpart des hommes le principal motif des actions, & l'unique mobile de celles des animaux brutes.

Mon deſſein n'eſt pas de trouver par ces ſpéculations un appui aux ſentimens voluptueux des Epicuriens modernes, ni une juſtification des dogmes ſéveres des Stoïciens. J'oſe dire que je ſuis libre de tout préjugé de ſecte. Cependant j'eſpere que ces recherches me fourniront quelques remarques propres à déterminer la valeur de ces plaiſirs.

Les ſens étant les inſtrumens des plaiſirs dont je vais traiter, il ſera néceſſaire de commencer par expliquer la nature de ces organes. Nous ſavons par l'expérience, que notre ame ne peut ſentir de tous les changemens qui arrivent dans l'univers, que ceux qui cauſent certaines impreſſions ſur les organes des ſens. Il n'importe pas au ſuccés de nos recherches préſentes, de ſavoir ſi cette loi qui aſſujettit l'ame dans ſes ſenſations aux mouvemens du corps, eſt une ſuite néceſſaire de la nature de l'ame, comme il paroît probable, ou ſi ce n'eſt qu'une inſtitution arbitraire de l'Auteur de la nature; il ſuffit que nous n'ayons aucune connoiſſance des changemens qui arrivent dans la nature, que par le moyen des ſens. Mais qu'eſt-ce proprement que ſentir? Nous avons coutume de dire que nous ſentons les objets ou leurs qualités, par exemple la chaleur; que nous entendons parler quelqu'un; que

nous voyons le ſoleil; que nous ſentons tel parfum. Quand on cherche à s'expliquer diſtinctement ſur la ſignification de ces mots, on trouve qu'ils diſent tout au plus, que nous avons des ſenſations, c'eſt-à-dire des perceptions fortes & vives de certaines choſes qui paroiſſent les exciter en nous, par des mouvemens qu'elles impriment à nos organes. Nous regardons les objets que nous ſentons, comme les cauſes qui par une influence naturelle frappent nos organes, & les impreſſions que les organes reçoivent, comme la cauſe phyſique de nos ſenſations. Que les organes produiſent réellement nos ſenſations, comme le prétend Ariſtote, ou qu'ils les occaſionnent ſeulement, ſelon le ſentiment du profond Deſcartes; ou que les ſenſations accompagnent leurs mouvemens par une harmonie préétablie, ſelon le grand Leibnitz, on peut toujours les regarder comme des raiſons effectives des ſenſations, parce que tout ſe paſſe parfaitement, comme ſi cela étoit effectivement ainſi. Je me ſervirai donc toujours de cette expreſſion, *que les impreſſions des organes des ſens excitent ou produiſent les ſenſations dans l'ame*, ſans prétendre ni adopter, ni rejetter aucun de ces ſyſtêmes inventés pour expliquer l'union de l'ame avec le corps.

Cela ſuppoſé, il faut chercher dans les impreſſions que les ſens reçoivent, la cauſe, ou l'occaſion des ſenſations de l'ame. Je dis donc que toute ſenſation eſt cauſée par quelque mouvement des nerfs du corps, & je poſe pour principe : *que l'ame n'a point de ſenſation, ſans un mouvement analogue dans les nerfs ſenſibles.* Et pour ne rien laiſſer d'obſcur ſur ce principe, je m'explique ſur ce terme d'*analogue*. Ce terme

ſignifie donc, 1. que la vivacité, ou la force de la ſenſation dans l'ame, eſt toujours proportionnée à la quantité de mouvement dans les nerfs; 2. Qu'autant que ce mouvement eſt varié, ou compoſé, autant les ſenſations le doivent être auſſi; deſorte que la moindre différence qui diſtingue telle affection d'un ſens, d'une autre, doit produire une différence proportionnée dans les ſenſations de l'ame.

Ce principe poſé, je remarque que l'eſſence des ſens en général conſiſte dans les nerfs, comme cela eſt généralement reconnu. Les ſens ne different eſſentiellement, que dans la ſenſibilité & la ſituation des nerfs. Ces nerfs, plus ou moins expoſés, plus ou moins ſenſibles à certains mouvemens, forment la différence des ſens. Un organe des ſens n'eſt donc autre choſe, qu'un ſyſtême de nerfs tellement placés, qu'ils ſont en état de recevoir les impreſſions des matieres propres à les mettre dans cette eſpece de mouvement que la ſenſation ſuppoſe.

Chaque ſens a une matiere propre qui donne aux nerfs le jen néceſſaire. Car tout mouvement excité dans les nerfs ne produit pas d'abord une ſenſation. La lumiere & les ſens tombent ſur tout le corps, & doivent par conſéquent exciter quelque mouvement dans les nerfs qui aboutiſſent aux extrêmités du corps: il n'y a cependant que les nerfs proportionnés à ces matieres, qui en ſoient affectés au point d'exciter une ſenſation. L'œil reçoit auſſi bien que l'oreille les vibrations de l'air que cauſent les ſons, ſans en rien faire ſentir à l'ame; & la langue expoſée à la lumiere ne cauſe pas la moindre ſenſation quoique les nerfs en ſoient infailliblement frappés. Il faut

dire que les nerfs reçoivent un mouvement de vibration, qu'ils conſervent pendant un temps ſenſible; les nerfs ne ſont point des cordes tendues, ni des corps rapides. Car dans ce cas, une ſeule impreſſion momentanée feroit durer les ſenſations, ce qui répugne à l'expérience. En effet, dès qu'on ferme l'œil, dès qu'on bouche l'oreille, les ſenſations ceſſent. Au lieu qu'elles continueroient, ſi les nerfs avoient un mouvement ſenſible de vibration (*).

Sur ces remarques ſe fonde mon ſecond principe général, ſavoir : *que toute ſenſation totale eſt compoſée d'un grand nombre de ſenſations momentanées qui ſe ſuccedent avec une rapidité à ne point laiſſer entrevoir les momens de temps qui s'écoulent d'un coup à l'autre.*

Partant maintenant de ces deux principes, il me ſemble qu'il n'eſt plus fort difficile d'expliquer la différence des ſenſations, ni de trouver les qualités qui les rendent agréables ou deſagréables, douces ou pénibles. Commençons par diſtiguer les ſenſations en ſimples & en compoſées.

(*) Cette ſuppoſition paroît confirmée par une expérience aſſez curieuſe. Si l'on joint deux pieces, l'une de plomb & l'autre d'argent, de ſorte que les deux bords faſſent un même plan, & qu'on les approche ſur la langue on en ſentira quelque goût, aſſez approchant au goût de vitriol de fer, au lieu que chaque piece à part ne donne aucune trace de ce goût. Il n'eſt pas probable que, par cette conjonction des deux métaux, il arrive quelque ſolution de l'un ou de l'autre, & que les particules diſſoutes s'inſinuent dans la langue. Il faut donc conclure, que la jonction de ces métaux opere dans l'un ou l'autre, ou dans tous les deux, une vibration dans leurs particules, & que cette vibration, qui doit néceſſairement affecter les nerfs de la langue, y produit le plaiſir mentionné.

J'appelle une ſenſation ſimple, celle qui eſt cauſée par des impreſſions ſuivies de même force, comme par exemple, par un ton uniforme ou par une couleur ſimple. Les ſenſations compoſées ſont cauſées par pluſieurs impreſſions différentes, qui agiſſent à la fois, comme quand on entend pluſieurs tons en même temps.

Les ſenſations ſimples nous préſentent deux choſes à diſtinguer, ſavoir, 1o. les impreſſions momentanées en elles-mêmes, & 2o. la nature de leur ſucceſſion.

Les impreſſions momentanées n'étant que de ſimples chocs, ne nous préſentent à diſtinguer que la quantité du mouvement, qui les rend plus ou moins fortes. Je nommerai *moment de ſenſation*, la perception que l'ame reſſent d'une impreſſion momentanée. Il eſt viſible que ces momens, ne pouvant différer que par leur quantité, ne ſont que des perceptions ſimples, plus ou moins ſenſibles.

Nous ne trouvons donc rien dans les mouvemens de ſenſation, qui puiſſe les rendre agréables ou deſagréables, qu'entant que la vivacité peut les rendre tels. Or, il eſt viſible que cela dépend des circonſtances, & ne peut être décidé d'une maniere abſolue. Quand un homme, par exemple, a paſſé quelque temps dans un état de perceptions foibles, alors une ſention forte ne peut que lui être deſagréable. Cela arrive quand on eſt réveillé par un grand bruit. Cette ſenſation forte, qui ſuccede tout d'un coup à des perceptions fort foibles, eſt deſagréable, & elle ne le ſeroit point dans l'état de la veille.

Ces momens peuvent être ſi forts qu'au lieu de toucher les nerfs, ils les ébranlent, & alors

le mouvement se communique à d'autres nerfs, & se distribue par une grande partie du corps, ou par le systême entier des nerfs. Alors l'ame sent une infinité de coups à la fois, & se voit, pour ainsi dire, fortement attaquée par une infinité d'endroits, d'où naît une confusion qui est fort désagréable si elle est bien forte. Il me semble qu'on peut expliquer par cette raison le désagrément qui accompagne toutes les sensations trop fortes, & celles mêmes qui d'ailleurs sont agréables. On sait que toute sensation véhémente a quelque chose de désagréable.

Cela me conduit à une autre remarque qui me paroît fort importante, parce qu'elle rend raison de la diversité des goûts qui viennent des tempéramens. On sait qu'un homme d'un tempérament vigoureux, qui a beaucoup de vivacité, est ordinairement plus sensible aux plaisirs des sens, qu'aux autres plaisirs. Si l'on suppose que la différence des tempéramens consiste dans les nerfs plus ou moins sensibles, l'explication de la différence des goûts suit fort naturellement des principes établis. L'homme d'un tempérament vigoureux sent tout plus vivement qu'un autre. La force des sensations lui est devenue naturelle par la coutume. Cette vivacité doit naturellement se communiquer à l'ame, qui par cette raison aimera toujours préférablement les plaisirs qui sont les plus vifs, c'ést-à-dire, les plaisirs des sens ; elle cherchera même une plus grande vivacité dans les autres plaisirs qui ne viennent pas des sens. qu'un tempérament moins vif.

Cette considération seule des impressions momentanées, nous fournit encore des principes pour comparer les sens entr'eux, à l'égard de la

vivacité des ſenſations qu'ils excitent. L'expérience nous apprend que la vivacité des ſenſations s'accroit à proportion du calibre des nerfs, ou de la maſſe de leurs matieres propres. Qu'eſt ce que le plaiſirs que nous cauſent les douceurs de l'arc-en-ciel au prix de celui qu'excite l'harmonie ? Et combien foible eſt le plaiſir du plus beau concert en comparaiſon de celui que nous cauſe un ſens beaucoup plus groſſier? Les plaiſirs des ſens ſubtils reſſemblent en cela à un doux zéphir, & ceux du toucher à un vent impétueux auquel on a de la peine à réſiſter. Il en eſt de même de la vivacité des ſenſations déſagréables. Ni l'œil, ni l'oreille, ni l'odorat, ne peuvent jamais être bleſſés d'un objet, juſqu'à faire ſentir à l'ame ce qu'on appelle douleur ; ils peuvent exciter des ſentiment fort déſagréables, ou une forte averſion ; mais c'eſt au ſens du toucher à cauſer des douleurs. La raiſon en eſt palpable. Les ſens les plus ſubtils ſont ceux qui ſont touchés par des matieres plus ſubtiles, qui par conſéquent ne peuvent faire que des impreſſion légeres ſur les nerfs; & ces impreſſions ne peuvent par conſéquent auſſi produire que des ſenſations fort douces. Si donc les nerfs de l'œil étoient touchés d'une maniere qui fut entiérement ſemblable à celle dont quelqu'autre objet agit ſur un autre ſens, le plaiſir ou déplaiſir, qu'on reſſentiroit de ces deux impreſſions, ſeroit proportionné à la quantité du mouvement produit dans les nerfs. Si nous étions en état de connoître les maſſes des matieres propres des ſens, & la viteſſe de leur impulſion, nous aurions des déterminaiſons géométriques des proportions de vivacité des ſenſations que les ſens excitent. Soppoſé, par exemple, que les maſ-

ſes ſpécifiques de la lumiere & des ſens ſoient comme *m* à M, & leur viteſſe comme V à *v*; la vivacité du ſens de la vue, ſera à la vivacité de l'ouie, comme V 2 *m* à v 2 M. (*).

Si l'on comprend bien ceci, on trouvera que malgré la parfaite analogie qu'il y a entre les tons & les couleurs, l'idée d'une muſique oculaire eſt fort creuſe, parce que l'effet de cette muſique ſera toujours incomparablement plus foible que celui de la véritable muſique. Mais ſi à l'imitation de cette idée on pouvoit trouver une muſique pour les autres ſens, pour l'adorat, pour le toucher, je ſuis aſſuré que l'effet en ſeroit merveilleux. Rien ne ſeroit plus facile alors, que de mettre à tout moment les hommes dans les ſenſations les plus vives. Mais il appartient bien moins à un philoſophe qu'à un Sibarite, de propoſer un problême de cette nature. Peut-être que ſans ces inventions recherchées nous tirons actuellement des ſens tout le plaiſir qu'il faut pour nous donner le goût d'une félicité plus ſpirituelle, & qu'en augmen-

(*) Il ſeroit à propos de réfuter ici l'opinion de quelques philoſophes touchant la célérité de la lumiere, ſi le temps le permettoit. Ils donnent la viteſſe de la propagation de la lumiere, pour la célérité abſolue de chaque particule, & font par-là cette célérité preſqu'infinie, de ſorte que l'expreſſion V 2 M. ſeroit plus grande que l'autre v 2 m. Et de-là, ils pourroient tirer une objection contre ma théorie. Mais il me ſemble qu'il ne faut qu'un moment d'attention pour voir que de la viteſſe de la communication du mouvement on ne peut rien conclure pour la célérité abſolue des particules. Je veux bien que les particules de la lumiere frappent l'œil avec plus de viteſſe que les particules de l'air ne frappent l'oreille par le ſon ; mais je nie que ce ſoit dans la même raiſon qu'on obſerve entre la propagation de la lumiere & de celle des ſons.

ter

le nombre ou la vivacité, ſeroit nous faire perdre de vue les plaiſirs d'un genre plus relevé.

Il s'offre encore ici une remarque aſſez curieuſe ſur la différence des ſens. Ceux qui font les impreſſions les plus foibles ſur l'ame, ſont ceux qui approchent le plus de la ſpiritualité. Les idées purement intellectuelles frappent beaucoup moins que les ſenſations ; mais elles ſont plus diſtinctes & par cela même il eſt plus facile de les rappeller à l'aide de la mémoire qui nous les peut repréſenter mille fois, & toujours avec la même clarté qu'elles ont eue originalement. Les ſenſations des couleurs frappent plus vivement que les idées intellectuelles ; mais l'imagination ne les rappelle pas auſſi facilement que les idées ; & ces *ſenſations ſecondaires*, ſi je puis les appeller ainſi, frappent beaucoup moins que les véritables ſenſations. L'arc-en-ciel, que j'imagine, ne fait ſur moi qu'une foible impreſſion en comparaiſon de l'arc réel. Plus on deſcend maintenant aux ſens inférieurs, plus on trouve qu'il eſt difficile de ſe rappeller par l'imagination des ſenſations paſſées, que ces ſens groſſiers ont produites. On ſe rappelle plus facilement un ton qu'une odeur, le goût d'un certain fruit qu'une ſenſation du ſens du toucher. Il eſt très-difficile dans les chaleurs de l'été de ſe rappeller un peu vivement le friſſon de l'hyver ; & il y a une différence preſqu'infinie entre l'idée d'un friſſon & la ſenſation même de cet état. Cela fait voir comment les ſens s'élevent peu-à-peu pour approcher autant qu'il eſt poſſible de la ſpiritualité. La nature a fort ſagement établi que les plaiſirs ſenſuels fuſſent moins ſuſceptibles d'être rappellés par l'imagination, que les plaiſirs intellectuels ne le

ſont par la mémoire, & que les ſenſations les moins fortes ſe répétaſſent plus facilement que celles qui ſont plus vives. Quel motif auroit-on de ſe rendre capable de goûter les plaiſirs intellectuels, ſi l'on avoit tant de facilité à ſe procurer les plaiſirs ſenſuels en ſi grande abondance & à ſi bon prix? L'homme ſe ſeroit-il jamais élevé conſidérablement au deſſus des brutes ſans cette diſette de plaiſirs ſenſuels? Mais je reviens à mon ſujet.

Toutes les remarques que j'ai faites juſques ici, ſont tirées de la conſidération des momens des ſenſations, & de la ſubtilité ou groſſiéreté des ſens. Ces momens ne m'ont point fourni dequoi expliquer l'agrément ou le déſagrément des ſenſations, entant que ces qualités ne dépendent point de la quantité de la ſenſation. Je vais maintenant examiner la différence des ſenſations, qui provient de la ſucceſſion des momens; peut-être y trouverons-nous la cauſe de l'agréable & du deſagréable. Cette ſucceſſion peut être, ou *uniforme*, ou *variée*. Je nomme ſucceſſion uniforme celle où les impreſſions que les nerfs reçoivent ſe ſuccedent à intervalles égaux & avec des forces égales, (comme les vibrations d'une corde, qui ſont iſochrones,) ou des impreſſions qui ſe ſuccedent à intervalles inégaux & variés, ou bien par des ſucceſſions uniformes quant aux intervalles, mais variées quant à la force des momens.

Les ſenſations ſimples & uniformes ne peuvent différer que dans la célérité de la ſucceſſion, qui cauſe une différence dans les ſenſations. Nous ſavons par exemple, qu'un ton eſt plus ou moins aigu, ſelon que les vibrations du corps ſonore ſe

succedent avec plus ou moins de vîtesse. Un ton est plus haut qu'un autre d'une octave entiere, si dans un temps égal le nombre des vibrations de la corde est double du nombre des vibrations de l'autre; & il y a toute apparence, comme Mr. Euler le conjecture, qu'une couleur est plus ou moins vive, selon que la succession des vibrations qui la produisent, est plus ou moins rapide.

Ces sensations uniformes doivent nécessairement être agréables à l'ame, par cela même qu'elles sont régulieres. Il est vrai que l'ame ne sent que confusément cette succession réguliere, mais selon notre premier principe, elle la sent nécessairement, & il est impossible que deux successions différentes produisent la même sensation. Une succession uniforme ayant de la beauté, comme on l'a vu par les principes établis ci-dessus dans le second mémoire, il faut que l'ame sente cette beauté quoique confusément, & par conséquent elle ne peut qu'exciter un sentiment agréable. Cet agrément, à la vérité, ne peut être grand, vu qu'il n'y a point de variété, & que la variété fait l'ame du beau. Il me semble que l'agrément d'une sensation simple & uniforme doit être semblable à celui que l'ame goûte à se représenter une ligne droite, excepté que le premier doit être plus vif, suivant ce que j'ai remarqué plus haut. Les tons des cordes & les couleurs simples excitent ces sensations, & on trouvera toujours qu'elles ont de l'agrément, quoiqu'il soit bien foible en comparaison de celui qu'excite tout un systême lié de tons ou de couleurs. Par la même raison la vivacité du plaisir qu'excitera une sensation sim-

ple & uniforme produite par le toucher, excédera celle qui naîtroit d'un ſon, (toutes choſes d'ailleurs égales,) dans le même rapport qu'il y a entre la groſſiéreté du ſens de l'attouchement & de celui de l'ouie.

Outre l'uniformité, nous pouvons encore diſtinguer dans ces ſenſations, la célérité de la ſucceſſion qui ſemble auſſi contribuer à nous rendre la ſenſation plus ou moins agréable. Il me ſemble que l'ame doit préférer une ſucceſſion plus rapide à une autre qui le ſeroit moins, parce que ſon activité naturelle y trouve mieux ſon compte en ce qu'elle eſt plus vivement exercée, exercice d'où naît tout agrément. De cette maniere il me ſemble que nous devons préférer un ton aigu à un ton bas; une couleur vive à une couleur douce. Il faut toutefois que cette vîteſſe ait ſes bornes, au-delà deſquelles elle ceſſeroit de nous être agréable. Comme un orateur qui parle trop lentement nous ennuie, & qu'un autre qui parle avec trop de précipitation nous fatigue en excédant notre attention qui ne peut le ſuivre : ce qui fait que tous les deux nous ſont également deſagréables; il me ſemble de-même qu'une ſucceſſion de ſenſations momentanées peut être trop lente, & une autre trop précipitée, pour nous être agréable. Selon ces remarques, il y auroit, par exemple, dans la muſique une certaine étendue de tons accommodée à nos tempéramens, de ſorte que les tons, ou plus hauts, ou plus bas, nous ſeroient toujours deſagréables.

Je paſſe aux ſenſations variées. Il eſt clair qu'elles peuvent être agréables ou deſagréables, ſelon la nature de la variété. Le ſecond principe

établi plus haut nous met en droit de conclure que l'ame doit néceſſairement ſentir, non-ſeulement la différence entre une ſenſation uniforme & variée, mais encore toutes les différences entre deux ſenſations diverſement variées; & elle ne peut pas être indifférente à leur égard. Une ſucceſſion bien ordonnée qui a beaucoup de beauté, ne peut jamais faire ſur l'ame le même effet qu'une ſucceſſion irréguliere.

J'ai dit que l'agrément d'une ſucceſſion ſimple & uniforme doit être ſemblable à l'agrément que l'eſprit reſſent de la beauté d'une ligne droite. On peut dire par les mêmes raiſons, qu'une ſenſation ſimple réguliérement variée, doit exciter un plaiſir ſemblable à celui qu'on a de la contemplation d'une ligne courbe, dont on connoît la génération. Ces ſucceſſions reſſemblent aux équations qui expriment la nature des courbes, ou des progreſſions des nombres. Ces équations varient à l'infini; & il y a une infinité de degrés de cette beauté qui eſt toujours en raiſon compoſée de l'unité & de la variété. Les ſenſations ne different donc des idées que les équations nous préſentent, que par leur grande vivacité, & parce qu'on n'apperçoit la beauté des ſenſations que confuſément, au lieu qu'on conçoit diſtinctement la beauté des équations algébriques. Delà il s'enſuit qu'une belle ſucceſſion doit exciter la ſenſation agréable, & une ſucceſſion irréguliere, la ſenſation deſagréable; en un mot, que l'agrément ou le déſagrément des ſenſations doit ſuivre en tout les mêmes regles que l'agrément ou le deſagrément des perceptions purement intellectuelles.

Les ſenſations compoſées doivent ſuivre les

mêmes regles que je viens d'établir pour les sensations simples. Une sensation composée consiste en plusieurs sensations simples différentes. Les nerfs d'un son peuvent en même temps être frappés de plusieurs suites différentes d'impulsions. On peut entendre les tons de plusieurs cordes différentes à la fois ; les sels qui produisent les saveurs peuvent être composés de plusieurs especes, dont chacune agisse différemment, & ainsi des autres sons. Il suit des principes établis dans le second mémoire, & de ceux que j'ai détaillés dans celui-ci, que les sensations composées seront agréables si les différentes suites d'impulsions momentanées, qui forment la sensation totale, sont un tout régulier, & qu'elles seront desagréables, si l'ordre n'y regne point.

Voilà donc les plaisirs des sens réduits au même principe d'où se déduisent les plaisirs de l'imagination & de l'entendement. Il n'est pas possible de vérifier cette théorie par l'expérience prise des sens, parce qu'elle ne nous apprend point les manieres dont les sens sont affectés par les objets. Il faut les deviner. Il se présente cependant un cas particulier : celui de la sensation agréable que l'harmonie musicale excite dans l'ame, & que je tâcherai de développer pour confirmer par-là ma théorie.

On sait que les quatre tons de musique qui forment l'accord ou l'harmonie parfaite, excitent dans l'ame une sensation fort agréable, & que presque toutes les regles de la musique se déduisent de cet accord. Cette harmonie parfaite consiste dans la vibration simultanée de quatre cordes qu'on nomme l'unisson, la tierce majeure, la quinte & l'octave. Les tons n'étant

que des coups réitérés qui se succedent par intervalles égaux, on peut représenter le ton d'une corde, comme Euler l'a fait dans son excellent ouvrage sur la théorie de la musique, par des points placés à distances égales & en lignes droites. Et puisqu'on peut déterminer par des calculs exacts le rapport des célérités dans la succession des coups de plusieurs cordes données, on peut représenter à la fois toute l'harmonie, c'est-à-dire, l'unité & la succession des coups, par conséquent rendre intelligible à l'esprit, la beauté de l'harmonie. C'est ce que représente la Figure IV.

En mettant les noms des cordes au lieu des points, la succession des coups de l'accord sera telle qu'on le voit dans la Figure V.

Les points de la premiere ligne placés à distances égales représentent les coups de l'unisson; ceux de la seconde ligne, les coups de la tierce majeure; les points de la troisieme & de la quatrieme ligne, les coups de la quinte & de l'octave, tous placés selon les proportions réelles de leurs successions.

On voit d'un seul coup d'œil, que ces coups forment une progression, fort réguliere, mais assez variée, & qui par conséquent a de la beauté intellectuelle. Au commencement on entend quatre coups à la fois, mais de différente force, que je désignerai par I1, I2, I3, I4. Après ce premier coup composé viennent successivement trois coups solitaires, puis deux à la fois; puis trois solitaires, mais dans un autre ordre que les précédens; ensuite trois à la fois, puis trois solitaires dans un autre ordre; après cela viennent les deux coups ensemble, puis trois solitaires,

après quoi le même ordre recommence. Les concurrences de deux, trois ou quatre coups, ſont toujours les mêmes ſans varier, au lieu que les coups ſolitaires changent quatre fois d'ordre dans les combinaiſons de la Fig. V I.

Et toute la progreſſion eſt repréſentée par la Fig. VII. en gardant les mêmes ſignes, & marquant ſur une même colonne les coups ſimultanés.

On voit par-là que ce qui plaît à l'ame lorſqu'elle ſe le repréſente confuſément par le moyen des ſens, plaît encore quand on peut l'expoſer diſtinctement à l'eſprit : car cette ſucceſſion, quoique fort ſimple, a de la beauté, & excite dans l'eſprit un ſentiment agréable. Ce qui ſert d'exemple pour confirmer la théorie établie.

Je pourrois m'arrêter ici, en ayant peut-être aſſez dit pour prouver l'analogie qu'il y a entre les plaiſirs des ſens & les plaiſirs de l'eſprit. Je m'imaginerai cependant qu'on pourroit trouver de la peine à concevoir comment quelques ſenſations de plaiſir ou de douleur, peuvent être vives, juſqu'à ravir quelquefois à l'homme la connoiſſance de ſoi-même. Les remarques ſuivantes ſerviront à lever ces difficultés.

J'ai déja fait obſerver, ci-deſſus, pourquoi les ſenſations ſont plus fortes ou plus vives que les idées intellectuelles ; outre cette raiſon générale, j'en trouve encore deux particuliers. La premiere eſt que les ſenſations, celles mêmes que j'ai appellées ſimples, nous viennent toujours par pluſieurs endroits à la fois. Je m'explique : il y a toujours un grand nombre de nerfs touchés en même temps, ce qui doit augmenter la force de la ſenſation en raiſon de la multitude des nerfs.

Suppoſons qu'une ſenſation, comme par exemple un ton, ne touche dans l'oreille, qu'un ſeul nerf. J'ai remarqué que l'agrément que l'ame en a, eſt analogue à celui que l'eſprit reçoit par la conſidération d'une ligne droite. Mais une ſenſation eſt plus vive qu'une ſimple idée. Suppoſons que les forces d'agrément dans ces deux cas ſoient comme 1 à *m*, c'eſt-à-dire que l'unité exprime la vivacité de l'agrément que cauſe la ligne droite, & que *m* exprime la vivacité de la ſenſation d'un ton reçu par un ſeul nerf; on conviendra que *m* eſt déja beaucoup plus grand que 1. Maintenant au lieu d'un nerf qui porte cette ſenſation dans l'ame mettons un grand nombre de *n*, puiſqu'il eſt certain qu'il y en a toujours un très-grand nombre de touchés à la fois. La raiſon des vivacités ſera donc comme 1 à *m n*. Or il eſt facile de voir que la quantité *m n* ſera toujours un nombre fort grand. Il ſuit delà que, s'il s'offre deux objets également beaux, dont l'un ſoit purement intellectuel, & l'autre ſenſuel, celui-ci excitera un agrément beaucoup plus grand que celui qui ſera excité par l'autre.

Or s'il y a des objets purement intellectuels qui excitent un très-ſenſible plaiſir dans l'ame, comme il y en a ſurement, on comprendra l'effet que doit faire un objet ſenſuel également beau. On peut ſentir la grande différence que le nombre des nerfs affectés cauſe dans la quantité de l'agrément. Si dans les chaleurs de l'été, lorſque tout votre corps eſt échauffé, vous ſoufflez un air frais ſur une main, cela vous cauſera une ſenſation agréable; mais expoſez le corps entier à un vent frais, la douce volupté que vous ſentirez alors, vous fera bientôt oublier la foible ſenſation

que la fraîcheur d'une ſeule main vous avoit cauſée.

La ſeconde raiſon particuliere qui augmente l'intenſité des ſenſations, c'eſt la communication des nerfs, dont j'ai déja dit un mot plus haut. Lorſqu'un objet touche les nerfs ſi fortement qu'il les ébranle, ils communiquent leur mouvement à d'autres, & ceux-ci en font de même, de ſorte qu'il arrive ſouvent que le mouvement ſe communique au ſyſtême entier des nerfs. On voit cela viſiblement dans les odeurs fortes qui cauſent des convulſions par tout le corps, dans la muſique avec laquelle on guérit ceux qui ſont piqués par la Tarentule, & dans beaucoup d'autres exemples [*].

On voit bien que dans ces circonſtances la ſenſation doit être exceſſivement grande. L'ame ſe ſent alors attaquée par une infinité d'endroits; elle ne ſait de quel côté elle doit préférablement tourner ſon attention. Si la ſenſation eſt agréable en elle-même & ſi elle n'excede pas dans ces circonſtances un certain degré de force, elle cauſe l'état le plus délicieux à l'ame. Je ne ſais s'il y a aucune langue qui exprime auſſi-bien cet état que la langue Allemande, qui le déſigne par le mot *holde wehemuth:* ce qui ſignifieroit en françois, *une inquiétude infiniment douce.* Mais ſi les

[*] J'ai oui dire que moyennant une certaine muſique jouée près de la ſurface de l'eau on peut arrêter certaines eſpeces de poiſſons, juſqu'à les prendre ſans qu'ils cherchent à s'échapper : ſi le fait eſt vrai on le peut expliquer facilement par ces principes. L'effet merveilleux d'un poiſſon de mer, nommé la torpille, qui cauſe un engourdiſſemet total au bras ou au pied avec lequel on le touche, appartient encore à la claſſe des phénomenes qui s'expliquent par la communnication des nerfs.

mouvemens des nerfs ſont trop forts, on conçoit bien que cet état doit dégénérer en évanouiſſement & en inſenſibilité générale, ſoit que la ſenſation ſoit agréable en elle-même ou douloureuſe [*]. Car l'ame étant attaquée trop fortement par une infinité de ſenſations à la fois, il lui eſt impoſſible de rien diſtinguer ; elle ſe confond & tombe dans un état de perceptions obſcures.

Voilà, ſi je ne me trompe, des déciſions aſſez claires pour quiconque voudra ſe donner la peine d'approfondir les principes qui les ont amenées & qui les confirment. Je finirai donc par quelques réflexions qui tiennent plus immédiatement à la pratique, que les ſpéculations précédentes. Car je ne crois pas m'éloigner du but principal que je me ſuis propoſé dans ces recherches, en tâchant de tranſporter, s'il m'eſt permis de parler ainſi, les ſpéculations dans la pratique. Je vais comparer les avantages & les deſavantages des plaiſirs des ſens, ſur les plaiſirs intellectuels. *Ne craignons point*, (je me ſers des expreſſions d'un illuſtre philoſophe,) (†) *ne craignons point de comparer les plaiſirs des ſens avec*

[*] Il y a deux cauſes de l'évanouiſſement, l'une corporelle, & l'autre intellectdelle. Une joie ou une affliction exceſſive la produiſent, comme une douleur exceſſive dans le corps, ou une odeur forte. Les deux cas me paroiſſent avoir cela de commun, qu'ils préſentent à la fois à l'ame une infinité d'idées ou de ſenſations, dans leſquelles elle ſe perd ne ſachant où s'arrêter. On conçoit, (je le conçois au moins) comment dans de pareilles circonſtances on perd la connoiſſance pour quelques momens.

(†) Voyez l'eſſai de philoſophie morale par M. de Maupertuis.

les plaiſirs les plus intellectuels ; ne nous faiſons pas l'illuſion de croire qu'il y ait des plaiſirs d'une nature moins noble les uns que les autres. En effet, il ne s'agit pas ici de déclamations, ni d'invectives contre les plaiſirs des ſens, ni de railleries contre les plaiſirs intellectuels. Il s'agit de déciſions juſtes, tirées de la nature des choſes. Nous ne riſquons rien, tant que nous nous tenons uniquement à des corollaires qui découlent naturellement des principes avoués.

Il me ſemble qu'il faut être bien aveugle pour ne pas voir du premier coup d'œil, que les uns & les autres ont été ſagement accordés aux hommes, pour en jouir avec prudence & avec cette ſage œconomie qui ſeule peut rendre ces deux eſpeces de plaiſirs dignes de l'homme raiſonnable. Nous ſerions également à plaindre ſi l'une ou l'autre eſpece nous étoit refuſée ; nous en deviendrions même inutiles au monde.

Les plaiſirs des ſens ont leurs avantages ſur les plaiſirs intellectuels ; & ceux-ci de leur côté ont des avantages ſur ceux des ſens. Tâchons de les comparer, & de peſer les uns contre les autres avec la même franchiſe avec laquelle Plutarque a comparé les vertus & les vices des héros de l'antiquité.

Le premier avantage qu'ont les plaiſirs des ſens ſur les plaiſirs intellectuels, c'eſt l'excès de leur ſenſibilité. Nous avons vu que les plaiſirs ſenſuels ſont, pour ainſi dire, les corps dont les plaiſirs intellectuels ne ſont que les ombres. Or le plaiſir étant l'intérêt de la nature humaine, comme je l'ai remarqué ailleurs, il eſt viſible que (toutes choſes d'ailleurs égales) les plaiſirs les plus grands ſont les plus deſirables.

Mais ce premier avantage des plaiſirs des ſens peut dégénérer en deſavantage pour eux, & cela de deux manieres. 1. La plus grande ſenſibilité regarde auſſi bien les peines ou les ſentimens douloureux, que les plaiſirs; donc les deſagrémens que les objets intellectuels nous cauſent, ne ſont auſſi que les ombres des douleurs des ſens; & comme l'a très-bien remarqué le célebre philoſophe que je viens de citer, la douleur entre par mille portes dans l'ame, au lieu qu'il n'y en a que peu dans le corps pour donner paſſage au plaiſir. Voici donc le premier avantage des objets intellectuels ſur les ſenſuels; de quelque difformité que ſoient ces objets, ils ne nous cauſent jamais de douleur.

Je remarque en ſecond lieu, que les plaiſirs des ſens perdent beaucoup de leur premier avantage, parce qu'ils excitent en nous de fortes & de dangereuſes paſſions, qui quelquefois dégénerent même en fureur; & c'eſt une ſuite inévitable de la vivacité de ces plaiſirs. Ces paſſions entraînent ſouvent les pauvres mortels dans un gouffre de maux & dans une ruine inévitable, & les privent quelquefois de tous les avantages que l'homme a naturellement ſur les bêtes. Les exemples n'en ſont que trop connus, & ils deshonorent trop la nature humaine pour en rappeller le ſouvenir. Les plaiſirs de l'entendement, plus doux, & pour ainſi dire plus innocens, bien loin de dégrader l'ame par des paſſions qui la menent à des excès honteux, lui inſpirent la douceur & la tranquillité, l'élevent, pour ainſi dire, au-deſſus de la pouſſiere à laquelle les ſens l'attachent & tirent l'homme en

quelque maniere de la claſſe des animaux, pour le mettre au niveau des intelligences ſupérieures. Voilà le ſecond avantage des plaiſirs intellectuels.

Le ſecond avantage des plaiſirs des ſens conſiſte en ce que l'ame les peut goûter ſans avoir une connoiſſance diſtincte des cauſes qui les produiſent; ils ne ſuppoſent, ni études, ni lumieres, ni application, conditions indiſpenſables pour goûter les plaiſirs intellectuels, comme on l'a vu dans le ſecond mémoire. C'eſt en cela que les plaiſirs des ſens ſont plus faciles, & pour m'exprimer ainſi, à meilleur marché que les autres. Les plaiſirs des ſens ſont accordés à la partie animale de notre nature; ils tiennent lieu de raiſonnemens, là où on ne peut pas raiſonner. Mais ce même avantage tourne encore au deſavantage des plaiſirs ſenſuels; car faute de connoiſſance diſtincte, l'imagination, comme je l'ai obſervé ci-deſſus, n'eſt guere en état de nous les rappeller.

C'eſt par-là que les plaiſirs intellectuels obtiennent un troiſieme avantage ſur les plaiſirs ſenſuels; on peut ſe les rappeller auſſi ſouvent que l'on veut, ſans que l'effet en ſoit diminué. Un beau diſcours, qui nous a ravi lorſque nous l'avons entendu prononcer, peut nous faire le même plaiſir auſſi ſouvent que la mémoire nous permet de nous le rappeller; au lieu qu'un repas délicienx, qu'on ſe rappelle à l'aide de l'imagination, ne nous préſente que l'ombre du plaiſir goûté, & peut-être même des regrets. Les objets intellectuels ſont des biens dont nous avons l'entiere poſſeſſion; ils s'enracinent au fond de l'ame, & ne peuvent jamais lui être ra-

vis ; au lieu que les objets ſenſuels étant hors de nous-mêmes, ils nous ſont en quelque maniere étrangers & mal aſſurés. Nous ne ſommes pas les maîtres de les avoir quand il nous plaît ; il faut un concours de circonſtances pour les obtenir, & la poſſeſſion ne nous en reſte que pendant que nous les goûtons.

Les deux avantages des plaiſirs ſenſuels, que je viens d'indiquer, ſont les ſeuls que je leur connoiſſe. Mais les plaiſirs intellectuels ont, outre les avantages dont j'ai fait mention, une prérogative très-importante. On ne ſauroit les goûter ſans perfectionner ſes facultés intellectuelles. Ils ſont donc antant de motifs pour nous porter à la perfection de notre nature, perfection dans laquelle conſiſte le ſouverain bien.

Les plaiſirs des ſens, au contraire, ne tendent qu'à notre conſervation, & pouſſés un peu au-delà de leurs bornes, ils contribuent même à notre deſtruction. Or, de-même qu'Alexandre diſoit qu'il avoit plus d'obligation à ſon précepteur Ariſtote, qu'à ſon pere Philippe, en ce qu'il ne tenoit de celui-ci que l'exiſtence, au lieu qu'il devoit à l'autre l'exiſtence heureuſe, nous pouvons dire avec plus de droit, que nous avons beaucoup plus d'obligation aux plaiſirs intellectuels, qu'aux ſenſuels, en ce que nous devons à ceux-là la perfection de l'exiſtence qui ſeule fait le prix de l'exiſtence même, & de la conſervation que nous devons aux plaiſirs ſenſuels.

Je conclus donc pour la prééminence des plaiſirs intellectuels ſur les plaiſirs ſenſuels. Cependant, comme ces deux eſpeces de plaiſirs tirent leut origine de la même ſource, on peut

dire qu'elles ſont également nobles, & que ceux de l'entendement ne ſont préférables qu'en ce que leurs avantages ſont plus grands.

Voilà juſqu'où j'ai pu pouſſer mes recherches ſur les plaiſirs des ſens, leur origine, & leur nature, heureux ſi j'ai pu mériter l'approbation du lecteur, & fixer aſſez ſon attention pour le préparer au mémoire ſuivant qui concerne les plaiſirs moraux. !

DES
PLAISIRS
MORAUX.

JE viens enfin à la plus importante partie de ces recherches. J'entreprends d'expliquer l'origine de ce plaisir que l'on nomme *moral*, parce qu'il naît des sentimens ou des actions qu'on appelle morales. C'est ce plaisir qui accompagne & récompense les bonnes actions & les sentimens vertueux, qui va faire le sujet de nos réflexions. De tous les plaisirs c'est celui qui mérite le plus d'être approfondi, parce qu'il produit & entretient la vertu. Personne ne seroit vertueux si ce n'étoit un plaisir de l'être. Indiquer l'origine du plaisir moral, c'est autant que d'assigner le véritable fondement de la vertu même.

Je me propose donc de rechercher ici de quelle maniere ce plaisir moral est produit dans l'ame. Mon dessein n'est pas de prouver que la vertu produit le plaisir moral; c'est le fait que je suppose & dont je tâcherai de découvrir les causes dans la nature de l'ame. Pour arriver à la solution de ce problême, nous avons deux choses à considérer: savoir la nature de l'objet qui produit ce plaisir, & son rapport à la nature de l'ame.

Les objets qui produisent le plaisir moral ont cela de commun, qu'ils tendent au bonheur de quelque être intelligent. Il n'y a aucune vertu, ni bonne action, ni bon sentiment, qui n'ait cette propriété. La générosité, par exemple, la ten-

dreſſe, l'amitié, la grandeur d'ame, toutes les vertus ſociales tendent viſiblement au bonheur de celui qui en eſt l'objet. Le bonheur, ſelon la notion commune, eſt un état duquel naturellement il naît incomparablement plus d'agrément & de plaiſir que de peine. L'objet moral en tendant au bonheur, aura donc la propriété de rendre l'homme plus ſuſceptible de plaiſirs.

La nature & l'origine du plaiſir, telles que je les ai expliquées dans le premier mémoire, nous mettent en état d'expliquer plus diſtinctement la nature de l'objet moral ; & nous pouvons aſſurer qu'il tend à perfectionner, & à faciliter cette action naturelle de l'ame, qui eſt la véritable ſource de tout ſentiment agréable. Comme il y a deux moyens différens de perfectionner & de faciliter l'action naturelle de l'ame, il y a deux moyens auſſi d'avancer le bonheur ; le premier conſiſte à fournir à l'ame les idées néceſſaires pour ſon action, & le ſecond à ôter les obſtacles qui empêchent l'ame dans ſon action & qui la rendent moins libre. J'avoue que ces idées ne ſont pas brillantes, & qu'au premier coup d'œil elles n'offrent rien de fort piquant. Mais comme je n'écris que pour les philoſophes, mon unique ſoin eſt de propoſer des idées que je crois fondamentales & priſes de la véritable origine de ces choſes. Je tâcherai auſſi de les éclaircir par une application à des idées plus vulgaires.

Je dis que le premier moyen de perfectionner l'action naturelle de l'ame, c'eſt-à-dire d'avancer le bonheur, conſiſte à fournir à l'ame les idées néceſſaires à ſon action. Pour mieux comprendre ce point, ſuppoſons un homme ſans connoiſſance, ſans inſtruction, renfermé dans un

coin obſcur du monde, où il ait peu occaſion de voir ce qui ſe paſſe parmi le genre-humain. Cet homme ſera réduit à un très-petit nombre d'idées. Tout ce qui s'offre à lui eſt un petit nombre d'impreſſions ſenſuelles & quelque peu d'idées qui appartiennent au ſens commun. Avec cet eſprit borné cet homme n'eſt pas en état de jouir ſouvent d'un ſentiment agréable. L'action de ſon ame, la ſource du plaiſir, ne peut ſe développer; ſur quoi travailleroit-elle ? Les objets qui ſe préſentent à ſon eſprit, ne l'attachent point, parce que ce grand nombre d'idées, par leſquelles on lie un objet avec d'autres & qui le rendent intéreſſant, lui manquent. Il voit le ciel & la nature ſans qu'aucune idée intéreſſante naiſſe de ces objets. Il reſte dans une ſtupidité & dans une inſenſibilité pareille à celle des brutes. Que faudroit-il pour rendre cet homme plus heureux ? Lui fournir les idées néceſſaires pour faire travailler ſon eſprit ſur tous ces objets intéreſſans qu'il voit; le produire dans le monde pour lui en fournir d'autres que ſa ſolitude ne lui offre pas; en un mot tout ce qu'on peut entreprendre pour rendre cet homme-là plus heureux, c'eſt de lui fournir les idées qui lui manquent. Voilà le premier moyen de perfectionner l'action naturelle de l'ame, dont j'ai parlé.

J'ai remarqué que le ſecond moyen conſiſtoit à ôter les obſtacles qui empêchent l'action libre de l'ame. Je ſuppoſe pour accommoder cela aux notions communes, un homme auquel il ne manque rien du côté de l'eſprit & des connoiſſances, qui a en ſoi-même les matériaux néceſſaires, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, pour cette action de l'ame qui produit le ſentiment agréable,

Il y a mille choſes qui peuvent l'empêcher de profiter des tréſors que ſon eſprit renferme; ſuppoſé qu'il lutte contre des infirmités du corps, contre l'indigence, contre de fortes paſſions, il ne ſera pas libre de travailler intérieurement, c'eſt-à-dire, d'attacher ſon eſprit à goûter le plaiſir, puiſqu'à chaque moment les ſenſations de ſon malheur, ou le feu de ſes paſſions, l'interrompent dans ſon action. Otez la cauſe de ces interruptions, rendez-lui l'eſprit libre, & il ſera heureux.

Voilà donc de quelle maniere on avance le bonheur d'un être intelligent en perfectionnant l'action naturelle de ſon ame. Pour revenir à notre ſujet, nous voyons maintenant en quoi conſiſte la nature de l'objet moral : il tend à perfectionner d'une maniere ou d'autre l'action naturelle de l'ame. Examinez à quoi ſe réduit l'effet de toutes les vertus, de tous les beaux ſentimens moraux, de toutes les bonnes actions, & vous trouverez que ce n'eſt qu'à ce que je viens d'indiquer. J'aurai occaſion dans la ſuite de le prouver par quelques exemples.

Après cette explication préliminaire, je me crois en état de rendre raiſon de tout plaiſir moral. Il eſt donc queſtion d'expliquer pourquoi tout objet qui tend à avancer notre bonheur ou celui des autres êtres intelligens, excite en nous un ſentiment agréable. Je commencerai par les objets moraux relatifs à notre propre bonheur. Ces objets nous préſentent donc l'idée d'une choſe qui tend à perfectionner & à faciliter l'action naturelle de l'ame, & qui par-là la rend plus ſuſceptible de plaiſir; ils ſont donc comme les germes d'un grand nombre de plaiſirs futurs qui en

naîtront. L'ame en se représentant un tel objet, embrasse en même temps dans sa représentation cette multitude de plaisirs futurs, elle y réfléchit, elle les desire comme convenables à son goût essentiel, elle s'y attache & y précipite son action. Voilà précisément le cas d'où doit naître le sentiment agréable, comme je l'ai prouvé dans le premier mémoire de ces recherches. Ce plaisir est donc produit précisément de la même maniere que le plaisir intellectuel; & il vient de la même source que tous les autres plaisirs dont j'ai déja traité. Je me flatte que quiconque veut prendre la peine de bien réfléchir sur ce qui se passe en lui en pareille occasion, trouvera que cette explication est la véritable & la seule qu'on puisse donner de l'origine de ce plaisir moral, qui naît des objets relatifs à notre propre bonheur. Pour rendre cette explication plus intelligible, & pour en faciliter l'application à tous les plaisirs moraux, je donnerai ici l'analyse de deux ou trois cas particuliers.

Examinons d'abord les plaisirs qui viennent de l'amitié & qui appartiennent aux plaisirs moraux les plus délicieux; mais laissons aux poëtes & aux orateurs les descriptions pompeuses qui parlent à l'imagination plutôt qu'à l'entendement, & restons dans le vrai & dans le naturel. Les plaisirs de l'amitié, en quoi consistent-ils? Un ami nous offre une conversation aisée & agréable, dans laquelle nous suivons notre goût sans nous gêner. Nous lui communiquons les pensées & les remarques que la prudence nous oblige de cacher à tout autre; nous lui confions les sujets de nos plaisirs & de nos chagrins, il est le confident de nos secrets & de nos desseins, le con-

ſeiller dans nos affaires, il prend part & s'intéreſſe vivement à tout ce qui nous regarde. Voilà ceux des biens de l'amitié, qui regardent notre propre avantage. Maintenant j'examine à quoi tous ces avantages ſe réduiſent. La converſation entre amis donne un cours libre à nos penſées les plus ſecrettes & les plus intéreſſantes; par-là l'action de l'ame & le développement des idées devient plus libre. Car perſonne n'ignore combien on eſt gêné quand on a quelque penſée ou quelque projet qui n'eſt pas mûr & dont on n'oſe pas parler. L'amitié nous permettant cela, & l'ami entrant dans nos idées, nous met en état de les développer davantage. Si nous avons quelque deſſein, l'ame s'y attache, elle tourne tout ce qui y appartient, de tous côtés; on voudroit le communiquer pour en avoir des avis impartiaux, pour mettre au net les moyens les plus convenables; ſi l'ami nous manque, l'eſprit eſt contraint & ne peut pas développer toutes les idées néceſſaires; l'amitié le délivre de cette contrainte. Nos plaiſirs & nos chagrins ſont un ſujet continuel de nos penſées, & tout le monde ſait à quel point on eſt gêné & pour ainſi dire arrêté dans le cours de ſes penſées ſur ces ſujets, ſi on n'a perſonne à qui en parler. C'eſt l'ami qui dénoue les liens qui nous ont gênés. Voilà donc à quoi ſe réduiſent tous ces avantages de l'amitié. Ils rendent l'ame plus libre dans le cours de ſes penſées.

Maintenant toutes les fois que nous penſons à un ami, ces avantages s'offrent à notre eſprit & à l'imagination, quoique fort ſouvent très-confuſément; ils nous repréſentent l'ami comme l'auteur d'un très-grand nombre de plaiſirs futurs.

Donc l'idée de l'ami renferme une infinité d'autres idées qui en ſuivent naturellement, & toutes les fois que l'ame s'attache à cette grande idée, elle peut s'abandonner au développement des autres qu'elle renferme. Voilà l'origine du plaiſir que nous ſentons en penſant à un ami. Il ſeroit très-facile, mais trop long, de faire la même analyſe à l'égard de tous les autres biens moraux. J'ajouterai ſeulement un ou deux exemples.

Les biens de la fortune, quoiqu'en diſent quelques philoſophes, appartiennent auſſi aux biens moraux, & leur poſſeſſion produit le plaiſir. A quoi ſe réduiſent les avantages de ces biens? Premiérement ils nous mettent à l'abri de l'indigence & d'une dépendance trop onéreuſe. L'indigence & l'indépendance nous empêchent mille fois de ſuivre le cours de nos penſées, & de pouſſer le développement des idées auxquelles nous nous attachons; les biens de la fortune délivrent l'ame de cette contrainte dans ſon action. En ſecond lieu, les biens de la fortune nous mettent en état d'exécuter quantité de projets que l'homme ne peut ſe défendre de former continuellement, qui tendent à ſatisfaire aux deſirs de notre caractere. Cela revient encore à ce que ces biens rendent l'ame plus libre dans ſon action, ſoit en ôtant les obſtacles, ſoit en préſentant les moyens néceſſaires pour le développement des idées ou des projets. Les biens de la fortune ſont dans le même cas, & excitent le ſentiment agréable de la même maniere que l'amitié.

La modération, autre bien moral, de quelle maniere excite-t-elle le ſentiment agréable? Elle eſt oppoſée aux emportemens & aux deſirs vio-

lens. Ces deux affections produisent le sentiment desagréable, parce qu'elles portent l'esprit à s'attacher fortement au développement de ces idées impossibles ou très difficiles à développer. Car quand on desire une chose impossible par les circonstances, on cherche à développer une idée alors impossible. La modération fait plier l'esprit devant ces difficultés ou devant l'impossibilité, & lui laisse la liberté de s'attacher à d'autres objets moins difficiles. Elle rend donc à l'ame la liberté de son action, & par cela même elle doit exciter le sentiment agréable.

Il me semble que ces exemples sont suffisans, pour faire comprendre comment tous les biens moraux qui regardent immédiatement notre propre bonheur, ne font que perfectionner ou faciliter l'action naturelle de l'ame; d'où il est évident qu'ils excitent le sentiment agréable par le moyen de cette force essentielle de l'ame que nous avons trouvé être la source de toutes les autres especes de plaisir.

Je viens maintenant à ces objets qui tendent immédiatement au bonheur des autres, & qui ne laissent pas pour cela d'exciter en nous le sentiment agréable le plus doux & le plus délicieux. Les objets qui excitent ce sentiment en nous, ont le même effet sur les autres, que ceux dont nous avons parlé, ont sur nous-mêmes. Si je suis en état de prouver que le bonheur des autres doit faire sur nous un effet semblable à celui que fait notre propre bonheur, j'aurai prouvé en même temps, que l'objet moral, relatif au bonheur des autres, opere le sentiment agréable de la même maniere que l'objet relatif à notre propre bonheur.

Je remarque donc, que chaque être intelligent est déterminé par sa nature à participer à tous les biens & les maux des autres, indépendamment de toute réflexion. L'idée distincte d'un bien doit nécessairement exciter en nous le sentimeut agréable, quand même ce bien ne nous appartient pas; car les idées ont le même effet, quoique moins fort, que les choses mêmes. Je tâcherai de m'expliquer distinctement sur une chose que chacun peut sentir intérieurement, & qui ne peut être proposée que difficilement.

Quand on fait bien attention à soi-même, on observe que les idées des choses absentes font sur nous des impressions semblables à celles que feroient les choses-mêmes dont nous avons l'idée. Quand on peut se représenter vivement un orage dangereux sur mer, on sentira toujours quelque chose qui ressemble assez à la frayeur & on sent cela plus fortement à proportion que l'idée de l'orage est plus distincte. La même chose nous arrive dans toutes les idées morales. L'acteur d'une piece dramatique n'a qu'à se représenter distinctement toutes les circonstances du personnage qu'il représente, il ne manquera pas de sentir plus ou moins de la passion que celui qu'il représente a du avoir effectivement. On sait qu'un comédien Grec tua son valet dans la colere où l'avoit jetté un rôle feint. Toutes les fois qu'on nous raconte de grands malheurs, nous nous sentons plus ou moins effrayés. De-là il est clair que les idées des choses produisent un effet semblable à celui que les choses mêmes produisent. La raison en est évidente. Les accidens même ne different, quant à nous, des idées

que nous en avons, qu'en ce que les impreſſions de ceux-ci ſont plus vives. La douleur, par exemple, n'eſt qu'une idée, car c'eſt l'eſprit qui en eſt affecté, lequel ne peut ſentir que des idées. Or, l'idée de la douleur ne differe de la ſenſation même de la douleur, qu'en ce qu'elle eſt plus frappante & plus fortement liée avec le reſte de nos idées; ce qui nous oblige d'y fixer notre attention.

Puis donc que l'idée d'un bien & d'un mal font ſur nous les mêmes impreſſions, quoique moins fortes, que le bien & le mal même qui ſe rapporte à notre bonheur, il eſt évident que le bien des autres, dont nous avons connoiſſance, doit par ſa nature exciter en nous le ſentiment agréable, & le mal le ſentiment déſagréable : ce qui confirme ma propoſition fondamentale, que nous ſommes naturellement diſpoſés à participer aux biens & aux maux des autres.

J'aurois pu prouver cette aſſertion par des obſervations immédiates priſes de l'expérience. Il eſt impoſſible que cette qualité de l'ame que je viens de déduire des premiers principes, échappe à un obſervateur exact, parce qu'on peut l'obſerver tous les jours. Je vois un homme traîner un fardeau qui paroît trop peſant pour ſes forces : il avance lentement & avec beaucoup de peine : à chaque pas qu'il a fait, ſes forces paroiſſent épuiſées. Je vois ſes efforts & l'incertitude s'ils ſuffiront ou non pour le but qu'il ſe propoſe; je commence à le conſidérer attentivement, je prends part à ſon deſſein, ce fardeau m'inquiete moi-même, je fais des geſtes & des mouvemens involontaires ſemblables aux ſiens, je retiens mon haleine, mes nerfs ſe gonflent,

je pouſſe, je ſue avec lui. Réuſſit-il? Je me ſens ſoulagé, c'eſt comme ſi un de mes propres deſſeins avoit réuſſi; ſinon je ſuis inquiet & je voudrois l'aider. Cette participation de l'intérêt des autres peut être obſervée par-tout. On fait la même choſe pour un cheval trop chargé. Cette obſervation peut être corfirmée ſur-tout dans quelques ſpectacles. Ceux qui ont vu des jeux de courſe ou de lutte, ſavent combien les ſpectateurs ſont échauffés eux-mêmes par la part qu'ils prennent à ces ſpectacles, ſans aucune néceſſité que celle de la nature même. Telle eſt l'eſſence de notre ame, dès que nous fixons notre attention ſur quelqu'objet, nous ſommes entraînés malgré nous à une ſuite d'idées liées néceſſairement au ſujet principal. C'eſt encore par la même raiſon que nous nous intéreſſons pour les héros des hiſtoires, des romans & des pieces dramatiques, quoique ces perſonnages qui nous intéreſſent tant, ne nous regardent en aucune maniere, ou que ce ne ſoient ſouvent que des êtres imaginaires.

Quand on réfléchit bien ſur toutes les circonſtances de ces obſervations, & ſur les raiſons que j'ai alléguées pour établir *à priori* cette qualité de l'ame, on verra clairement qu'elle eſt une ſuite néceſſaire de la nature de tout être penſant ou ſpirituel, & que ni la coutume, ni le préjugé, ni l'inſtitution, n'ont aucune part à tout cela. J'ajoute cette ſeule reſtriction à ma propoſition; cette participation a toujours lieu à moins que quelqu'intérêt particulier & contraire n'agiſſe plus fortement. J'ai obſervé que je travaille intérieurement pour aider un homme trop chargé d'un fardeau. Si c'eſt un canon qu'il

traîne, & qu'il le faſſe pour le placer avantageuſement dans l'intention d'en tirer un coup ſur moi, je fais le contraire de ce que j'ai remarqué. Mais cela ne fait point d'objection contre ma propoſition. Il me ſuffit que la nature m'y détermine dans tous les cas où j'ai le jugement libre & où je n'ai point d'intérêt qui ſoit contraire à celui de l'autre (*).

Maintenant après avoir prouvé que le bien & le mal relatif au bonheur des autres, fait ſur nous un effet ſemblable à celui que font nos biens & nos maux propres, pourvu que notre attention s'y fixe, & que nous n'ayons point d'intérêts oppoſés, il ſera très-facile de faire voir l'origine de tout plaiſir moral qui réſulte du bonheur des autres.

Le ſentiment agréable & deſagréable, excité par notre propre état, vient de la premiere ſource de toutes nos affections, comme je l'ai prouvé plus haut, & puiſque les biens & les maux des autres operent ſur nous comme les nôtres mêmes quoique ordinairement avec moins de force, nos ſentimens qui en naiſſent, ont une origine commune avec les ſentimens excités par notre propre état. Il ſuit delà que toute action morale, tout événement, tout ſentiment, tout caractere, tendant à augmenter, ou notre propre bonheur, ou celui des autres, excite le ſentiment agréable par ſa nature & de la même ma-

(*) Il faut bien prendre garde de n'attribuer pas à la nature ce qui n'eſt qu'une ſuite de ſa corruption. Tacite a fait cette faute lorſqu'il dit que la nature nous porte à envier le bonheur des autres (Hiſt. Liv. II). La nature non-corrompue opere préciſément le contraire.

niere, ou par les mêmes forces de l'ame, qui l'excitent à la considération du beau.

Je ne m'arrête pas à refuter les opinions fausses sur l'origine du plaisir moral. Il me suffit d'avoir prouvé la véritable avec une évidence qu'on sentira mieux à proportion qu'on réfléchira sur tout ce que j'ai allégué pour la prouver. Au lieu d'une réfutation je donnerai encore l'analyse d'un cas particulier, pour faire voir l'application de ma théorie.

Je lis dans Plutarque, que le consul T. Flaminius, après avoir vaincu le Roi Philippe de Macédoine, fit proclamer à toutes les villes Grecques que Philippe avoit subjugées & tenues en esclavage, & qui s'étoient assemblées pour les jeux Isthmiques, que le Sénat de Rome les déclaroit libres, qu'il les délivroit de toutes garnisons, les affranchissoit de tailles, subsides, & impôts, pour les laisser vivre selon leurs loix & leurs anciennes coutumes. Les Grecs, à l'ouie de cette déclaration, jetterent des cris de joie, se leverent & coururent saluer, embrasser & remercier leur libérateur, sans plus se soucier des jeux pour lesquelles ils étoient assemblés.

Ce trait d'histoire excite en moi le sentiment agréable le plus doux. En examinant ce qui se passe dans mon ame à cette occasion, je trouve d'abord l'idée de la tyrannie & du joug sous lequel le Roi Philippe avoit tenu ces Grecs. Cette idée me représente un nombre infini de gens libres peu auparavant, & tellement gênés à-présent par l'oppression, qu'ils n'osent plus agir selon leurs caracteres & selon leurs coutumes. Je conçois ces efforts continuels & ces souhaits qu'ils forment pour la liberté d'agir ; mais je

les vois arrêtés à chaque moment. Cela me gêne moi-même dans mes pensées, puisque j'entre dans leurs peines. Tout d'un coup l'obstacle qui avoit arrêté le cours des pensées d'une infinité d'ames, est levé. Chacun se voit libre, & précipite l'action de son ame pour jouir d'avance de la liberté qu'elle aura de produire les idées auxquelles elle s'attachera. Une infinité de cas particuliers où ces peuples pourront profiter de cette liberté, se présente à la fois; toute l'action, toute la vivacité de l'ame ne suffit pas à cette multitude d'idées qui viennent en foule. Mon esprit semblable à un miroir, représente tout ce qui se passe dans l'esprit de ces Grecs. Je m'oublie moi-même dans toutes ces réflexions; je me crois présent à cet auguste spectacle, je me réjouis & je fais des cris de joie avec ce peuple heureux.

Voilà ce que je puis découvrir de ce qui se passe dans mon esprit à la lecture de l'endroit cité. Il paroît clairement par-là, que tout est conforme à l'explication que j'ai donnée, tant sur l'origine du plaisir en général, que du plaisir moral en particulier. Je puis assurer ceux qui auront quelque peine à entrer dans ces idées, que je me suis appliqué depuis environ six ans à faire la plus exacte attention à tout ce qui s'est passé dans mon esprit chaque fois que je me sentois agréablement touché de quelque objet, & que j'ai toujours trouvé que tout se réduisoit à ce que je viens de proposer.

Je crois donc lire clairement dans mon esprit, l'origine de tout plaisir, & voir que toutes ses especes viennent de la même source, & nommément de cette activité de l'ame qui fait l'essence

de tout être penſant ; de ſorte que le goût pour le ſenſuel, pour le beau, & le ſentiment pour le bon, ſont des affections jumelles, produites par la même cauſe. Ce ſont les trois graces nées d'une même mere.

Je ne finirois jamais ſi je voulois donner le détail des concluſions que je puis tirer de cette théorie. J'indiquerai les principales. D'abord cette théorie nous aſſure que les ſentimens & les plaiſirs moraux ne ſont dus, ni au préjugé, ni à la coutume, ni à l'éducation. Ces ignorans, (qui eſt-ce qui nous empêcheroit de les déſigner par le nom qui leur convient ?) ces ignorans, dis-je, qui ne trouvent d'autres fondemens aux ſentimens vertueux, que dans la ſuperſtition ou dans le préjugé, ne s'apperçoivent pas qu'en ſoutenant leur dogme ils affirment en même-temps que le goût pour les plaiſirs des ſens & de l'imagination n'eſt dû qu'au préjugé, pendant qu'ils ſentent certainement que c'eſt bien la nature même qui les y porte. Il eſt évident par notre théorie que la même main bienfaiſante qui a mis dans notre ame les reſſorts par leſquels ſont produits les goûts qui tendent à notre conſervation, y a planté auſſi les germes précieux des vertus, & qu'en ſuivant cette inclination vertueuſe on n'agit pas moins convenablement à la nature, qu'en cédant au goût naturel pour d'autres plaiſirs. L'homme eſt déterminé par ſon eſſence même à s'appliquer également à ſon bonheur & à celui de tous les êtres qui en ſont ſuſceptibles.

Il ſuit delà que la vertu, bien loin d'être un pur nom, ou même une choſe d'inſtitution, eſt une des premieres productions de la nature même. L'eſſence d'un être penſant ne pouvant être

que cette force active qui est la source de tout plaisir, il est impossible qu'il existe aucun être intelligent qui n'ait en soi-même les ressorts qui produisent la vertu; car la vertu ne peut être que l'habitude d'avancer son bonheur & celui des autres êtres intelligens. Or, le desir d'avancer ce double bonheur étant une suite nécessaire de la nature non-seulement de l'ame, mais de toute intelligence, la vertu est la même, non-seulement dans tout le genre-humain, mais dans tout le vaste regne des êtres spirituels. Ceux qui s'élevent dans leurs méditations familieres jusqu'à l'Être Suprême, y trouvent la même vertu, par laquelle le bonheur général de l'univers sera produit dès que les choses auront mûri. C'est encore la même vertu & la même morale, qui réunit sous une seule espece d'êtres moraux ce nombre infini d'intelligences répandues dans les vastes espaces de l'univers avec le genre-humain.

Cette théorie nous mene aussi à connoître à fond la nature de l'obligation morale. Le plaisir moral est une suite nécessaire de la nature de l'ame & des facultés intellectuelles. Ce plaisir produit nécessairement les sentimens, les sentimens produisent les actions. C'est donc la nature immuable de l'être intelligent, qui le porte aux actions morales, tout comme l'essence de l'aimant le porte à se diriger vers les poles. Cela prouve que chaque être pensant a dans sa nature, les motifs pour la pratique de la vertu, & que ces motifs subsistent & operent toujours à moins que cette être ne sorte de son état naturel. Il en est de l'ame comme du corps : tant que cette machine reste dans son état naturel,

tous les ſens font leurs fonctions & le corps eſt en ſanté. De-même ſi dans l'ame tout eſt naturel, les reſſorts eſſentiels produiront le goût pour le beau & pour le bon, & l'homme ſera heureux. Le grand intérêt de l'homme eſt donc de s'appliquer à ſuive cette voix de la nature qui le porte au beau & au bon. Ceux qui négligent cet intérêt ſont naturellement moins heureux que ceux qui l'obſervent.

C'eſt une remarque fort ordinaire, que l'eſprit n'influe pas ſur le cœur. Ce n'eſt certainement pas le raiſonnement qui a produit cette opinion, on la croit fondée ſur l'expérience. Nos principes nous aideront à voir combien les qualités de l'eſprit peuvent influer ſur le caractere moral. Nous avons vu que les ſentimens moraux relatifs au bonheur des autres, naiſſent de la participation à leurs biens & à leurs maux. J'ai dit que cette participation étoit naturelle. Mais il eſt facile de voir qu'elle ſuppoſe une circonſtance, ſavoir l'attention, & la clarté des idées par rapport à l'état des autres. Les ſentimens ne naiſſent pas avec l'homme, non plus que les paſſions : il n'apporte au monde, comme je l'ai remarqué ailleurs, que la force eſſentielle de ſon ame, d'où naiſſent ſucceſſivement toutes les autres affections. Un homme renfermé en lui-même, qui ne fait attention qu'à lui ſeul, & ne tourne jamais ſes yeux que ſur ce qui eſt relatif à ſon propre individu (*), ne peut avoir beaucoup de ſentimens. Il ſera farouche & inhumain ; car ce qui n'entre pas dans ſon eſprit, ne peut

(*) Les Anglois ont une expreſſion très-propre pour déſigner ce caractere, ou ce défaut, en le nommant Selfishneſſ.

pas le toucher. Il paſſe devant un malheureux ſans y fixer ſon attention ; par conſéquent il n'a qu'une idée très-légere du mal d'autrui.

Outre l'attention, la réflexion eſt une qualité d'eſprit extrêmement néceſſaire pour former les ſentimens moraux. C'eſt à la réflexion qu'on doit cette clarté des idées qui engage l'eſprit à s'y attacher. L'exemple tiré de Plutarque, que j'ai rapporté plus haut, fait voir qu'il faut bien des réflexions pour entrer dans la joie des Grecs délivrés de l'oppreſſion de Philippe. Il eſt impoſſible d'avoir une idée attachante de leur joie quand on ne réfléchit pas ſur ce qu'ils étoient avant leur délivrance, & ſur ce qu'ils alloient devenir après. Une infinité d'idées particulieres entrent dans l'idée générale de leur état préſent à la proclamation de la liberté. Un homme ſans réflexion, qui néglige d'entrer dans ce détail, reſtera froid au récit de cet événement. On ſentira cela avec plus d'évidence encore ſi l'on fait réflexion ſur le peu d'impreſſion que fait un récit qui n'eſt pas circonſtancié. Quand on vous dit qu'une petite armée de dix mille Grecs, étant entourée par des ennemis dans un pays inconnu, fut obligée de faire une marche de pluſieurs centaines de lieues toujours en combattant ou contre les ennemis, ou contre les élémens, & qu'elle ſe tira heureuſement de cet embarras, vous ne ſentez pas dans vous de grands mouvemens à ce récit mutilé. Mais liſez cette retraite dans Xenophon, vous vous ſentirez touché de la plus grande admiration pour le courage & la valeur de ces Grecs, & vous aurez de la peine à retenir des larmes de joie quand vous les verrez hors de danger. Vous auriez ſans doute

été plus touché encore, si vous aviez eté témoin de plusieurs circonstances que l'historien n'a pu vous peindre (*).

Il est donc très-évident que ce sont des qualités de l'esprit, savoir l'attention, la réflexion & la pénétration, qui produisent & fortifient les sentimens moraux. L'homme stupide ou volage ne peut avoir ni beaucoup de sentiment, ni beaucoup de vertu. C'est la raison sans doute, pourquoi les nations barbares & grossieres montrent si peu d'humanité & si peu de sentimens, au lieu qu'il s'en trouve beaucoup chez les nations polies. C'est sur ce principe qu'est fondée cette belle remarque des anciens sur l'utilité de l'étude : *emollit mores, nec finit esse feros.* Car plus on s'est appliqué aux lettres, plus on acquiert ces deux qualités requises pour avoir des sentimens.

Il faut remarquer aussi que le tempérament du corps peut contribuer à rendre le cœur plus ou moins sensible. Car il est très-certain que la vivacité de l'impression que font les idées sur l'esprit, dépend beaucoup des nerfs. Un homme stupide ne reçoit que très-rarement des impressions assez fortes pour l'obliger de s'y attacher. Il n'aura pas le cœur fort sensible.

Ces remarques pourront être fort utiles à ceux dont le devoir est d'inspirer des sentimens moraux à d'autres. Pour faire un homme moralement bon, il faut commencer par exciter en lui une attention exacte à ce qui regarde ses

(*) C'est le grand art de l'orateur & du poëte, que de bien peindre toutes les circonstances qui rendent l'idée totale d'un événement plus frappante. C'est le seul moyen de parler au cœur.

ſemblables. Cette maxime de l'honnête Cremès dans Térence : *homo ſum , humani à me nil alienum puto*, eſt la baſe de la morale. Cette attention s'acquiert par l'exercice. Après cela on doit tâcher d'accoutumer ceux qu'on veut rendre ſenſibles, à réfléchir ſur tout ce qu'ils voient, afin qu'ils entrent bien dans les détails qui operent le plus ſur l'eſprit. Et comme l'expérience contribue beaucoup à remplir le cœur de ſentimens, on peut y ſuppléer lorſqu'elle manque, par l'hiſtoire, la poéſie & les fables. Il eſt très-certain que dans l'énumération des peines des autres, on ſent infiniment mieux celles qu'on a éprouvées ſoi-même, que celles qu'on n'a point eues. Comme les orateurs , les poëtes, les auteurs de romans s'appliquent à peindre tout avec beaucoup d'art, on peut les employer fort utilement pour ſuppléer à l'expérience même.

Mais je m'écarte trop de mon ſujet. Je finirai par quelques réflexions ſur l'eſtimation de l'importance du plaiſir moral. J'ai donné à la fin du troiſieme mémoire de cet eſſai, une comparaiſon des plaiſirs des ſens & des plaiſirs intellectuels. Il manqueroit un article eſſentiel à ces réflexions, ſi je ne comparois pas les plaiſirs moraux aux autres. J'y prouve que les plaiſirs intellectuels, à tout prendre , méritent la préférence ſur les plaiſirs des ſens ; & il eſt facile de faire voir que les plaiſirs moraux l'emportent de beaucoup ſur les plaiſirs intellectuels. La plus grande partie des plaiſirs intellectuels ſuppoſent beaucoup d'étude & de connoiſſance, & ne ſont point pour le grand nombre des hommes. Le plaiſir moral qui tient plus immédiatement à l'eſſence de l'ame , ne ſuppoſe que des qualités

d'esprit générales & faciles à acquérir, il est par-conséquent à la portée de tout le monde. Il est très-certain que rien ne coûte moins que le plaisir moral. Dès qu'on s'est accoutumé à regarder les autres hommes comme une partie de nous-mêmes, on est ami du genre-humain. Sa prospérité nous fait plaisir. Outre cette participation générale, on peut jouir du plaisir moral dans tout état & dans toute condition. L'homme le plus renfermé connoît un certain nombre de gens à sa portée ; & il peut, s'il le veut seulement, leur rendre service, les tirer d'embarras, leur procurer des douceurs dont il profite en même tems avec eux. Mais on voit aussi que cette jouissance facile du plaisir moral, suppose la plus grande liaison possible avec le genre-humain; rien n'est plus contraire à l'étendue du plaisir moral que la misanthropie & la vie retirée.

La seconde raison qui prouve la préférence du plaisir moral sur le plaisir intellectuel, est que le plaisir moral est en lui-même plus fort que le plaisir intellectuel. Les objets de celui-ci sont des spéculations qui en elles-même ne touchent que foiblement (*). Ceux qui excitent le plaisir moral sont ordinairement des choses sensibles & qui tiennent immédiatement au bonheur. L'expérience le confirme. La plûpart des passions naissent des objets moraux ; il en naît très-peu des idées purement intellectuelles ; preuve que celles-ci agissent avec moins de force sur l'esprit que les autres. Outre cela, les objets moraux sont communément beaucoup plus composés que les idées spéculatives. Il s'agit là souvent de

(*) Voyez la comparaison à la fin du mémoire précédent.

choſes qui s'étendent ſur l'exiſtence entiere d'un être intellectuel, ou du bonheur même de pluſieurs. Cela rend les idées morales ſi compoſées qu'on ne vient pas à bout de les développer entiérement; ce qui donne une très-grande vivacité au plaiſir qui en réſulte. Si par un ſervice bien placé je puis répandre la douceur ſur la vie entiere d'un homme ou d'une famille, d'un peuple même; quel nombre infini d'idées qui découlent d'une ſeule! Quel plaiſir de parcourir tous ces momens heureux qui naiſſent de cette ſeule action!

Enfin le plaiſir moral a encore cet avantage qu'il amene naturellement d'autres plaiſirs moraux. En me montrant juſte, bienfaiſant, officieux, ſincere, mes actions influent ſur le caractere & ſur la conduite des autres qui ſeront mieux diſpoſés à mon égard, que ſi j'avois négligé ces vertus: & je puis m'attendre à de pareils ſentimens de leur part. Toutes ces conſidérations priſes enſemble nous aſſurent que les plaiſirs moraux ſont préférables aux autres, & que c'eſt d'eux principalement qu'il faut attendre le bonheur. Si quelqu'un jouiſſoit de tous les plaiſirs ſenſuels & intellectuels, & que les plaiſirs moraux lui manquaſſent, il ſeroit privé de la meilleure partie du bonheur; il ignoreroit ce qu'il y a de plus délicieux dans l'exiſtence d'un être penſant.

ESSAI

SUR

LE BONHEUR

DES

ÊTRES INTELLIGENS.

JE ne puis mieux terminer la théorie des plaisirs que je viens d'établir dans les quatre mémoires précédens, que par un essai sur le bonheur des êtres intelligens. Mais pour me borner dans un sujet aussi vaste, & déja tant de fois traité, mes recherches ne rouleront que sur deux points.

Je me flatte que ces recherches serviront à dissiper plusieurs doutes sur l'arrangement moral de l'univers, & sur les voies de la providence : doutes qui de tout temps ont embarrassé les philosophes. En effet, lorsque l'on compare le desir ardent & constant de la la félicité qui domine les êtres intelligens, & ne les quitte jamais, au peu de bonheur qu'il y a dans le monde, on est tenté de croire que l'Être suprême n'a pas pris les meilleurs arrangemens possibles pour remplir ce desir qu'il mit dans les intelligences qu'il créa, soit par un défaut de puissance, soit manque de bonne volonté. De pareils doutes ne peuvent qu'inquiéter beaucoup tout homme qui réfléchit ; & nous ne voyons pas que les efforts des plus grands philosophes, qui ont entrepris de les dissiper en justifiant le créateur, y soient parvenus. Cela seul suffit pour autoriser une nou-

velle tentative, & même pour la rendre louable.

En ſuppoſant un Être infini qui a donné l'exiſtence au monde, & en lui attribuant une puiſſance infinie jointe à une bonté ſans bornes, il eſt naturel de penſer que chaque être intelligent eſt auſſi heureux qu'il peut l'être, malgré les peines & les chagrins qui accompagnent ſon exiſtence. Car s'il eſt impoſſible que Dieu, avec ſa puiſſance infinie, puiſſe faire parvenir un être fini au bonheur, ſans le faire paſſer par des peines & par des chagrins, que deviennent les doutes & les plaintes qui s'élevent parmi les hommes contre la providence, à la vue des êtres qui ſouffrent. C'eſt ce qui m'a porté à examiner avec toute l'attention poſſible, la nature des êtres intelligens finis, pour m'aſſurer s'il eſt poſſible, qu'ils jouiſſent d'un bonheur qui ſoit ſans mêlange de mal.

On eſt généralement d'accord que le bonheur réſulte du plaiſir, & que la peine lui eſt contraire. Une vie entiérement exempte de peines, & remplie de ſentimens agréables, ſeroit le bonheur parfait. Le deſir d'un tel bonheur nous ſéduit facilement, & nous voudrions qu'il fût poſſible. On n'enviſage ordinairement que les cauſes externes du plaiſir & de la peine, & en s'imaginant mille moyens arbitraires, ſouvent abſurdes, de donner un autre cours aux événemens du monde, on bannit toutes les peines de la vie, & on n'y fait régner que l'agrément & le plaiſir. Mais ce n'eſt pas à l'eſprit déréglé, ou enthouſiaſte, de juger de la poſſibilité d'un bonheur parfait.

Outre les cauſes externes du bonheur, il y a dans nous-mêmes un concours de cauſes qui

produisent ou qui empêchent les plaisirs & les peines. Les événemens du monde, qui sont contingens, pourroient sans doute être très-différens de ce qu'ils sont actuellement. Mais l'intrinseque des choses, leur essence, ne peut pas être altérée. Si l'essence d'un être fini est telle, que la peine devienne une condition nécessaire, pour le faire parvenir au plus grand bonheur dont il est capable, le bonheur parfait, sans mêlange de maux, n'est plus possible. C'est donc principalement dans la nature de l'être fini, qu'il faut chercher de quoi décider la question ; c'est-là qu'il faut voir de quelle maniere naissent tant les plaisirs que les peines, & la possibilité d'augmenter le nombre des uns, & de bannir les autres.

Voyons d'abord à quelles conditions l'être intelligent fini pourroit être exempt de peine. Quoique la peine entre par mille portes dans l'ame, ne peut rapporter ses causes à deux especes. L'une est dans l'être intelligent même, l'autre est au-dehors, dans la constitution & les événemens du monde. Les causes internes de la peine sont, 1o. La foiblesse de l'esprit, qui ne lui permet pas de réussir dans toutes ses recherches. Je m'attache à développer une idée, à trouver la solution d'une difficulté, ou l'explication d'un fait, à l'arrangement d'un plan ou d'un projet. Tous mes efforts sont inutiles, je ne trouve pas ce que je cherche, soit que la chose soit réellement au-dessus de moi, soit que je n'aie pas pris le bon chemin pour y parvenir. Je me sens donc arrêté dans le cours de mes pensées, & obligé d'abandonner un objet auquel mon esprit s'étoit attaché. Cela doit nécessaire-

ment produire un ſentiment déſagréable. On peut encore comprendre ſous cet article les erreurs dans leſquelles on tombe par les jugemens faux qu'on porte des choſes, & par les préjugés que l'on contracte. Cela nous expoſe à la peine qui nous afflige, lorſque nous commençons à nous appercevoir de nos erreurs, & dont le reſſentiment ſubſiſte quelquefois très-long-temps.

2o. Un vice dans le caractere moral, d'où naiſſent des ſentimens & des actions contraires aux loix éternelles de l'ordre & de la beauté morale. Toutes les fois que nous nous appercevons d'avoir penſé ou agi contre ces loix, nous en avons du chagrin & de la honte.

Je ne m'arrête pas ici à prouver que, dans les cas que je viens d'indiquer, la peine eſt abſolument inévitable. J'ai fait voir dans les parties précédentes que ces eſpeces de peine étoient une ſuite néceſſaire de la nature de tout être penſant, de ſorte qu'il eſt impoſſible que ces cauſes n'excitent pas le ſentiment déſagréable. Pour éviter cette eſpece de peine, il ſeroit néceſſaire; 1o. Que les êtres intelligens euſſent aſſez de force d'eſprit pour réuſſir dans toutes leurs recherches; 2o. Qu'ils fuſſent garantis de toute erreur dans leurs jugemens, ou qu'ils ne fuſſent jamais en état de s'appercevoir de leurs erreurs; 3o. Qu'ils euſſent une droiture qui les garantît infailliblement & de toute action contraire aux loix immuables de l'ordre & de la beauté morale, ou bien une telle ſtupidité qu'ils fuſſent hors d'état de comparer leurs actions, leurs ſentimens avec les loix. Il eſt évident qu'à moins que toutes ces conditions ne ſoient exac-

tement remplies, l'être intelligent ne ſauroit être à l'abri des peines dont les cauſes ſont en lui-même. Nous examinerons plus bas ſi ces conditions peuvent être remplies, ou non.

Les cauſes externes de la peine ou du déplaiſir ſont auſſi de deux ſortes : 1°. Les objets qui ont une difformité, ou une imperfection, ſoit réelle, ſoit imaginaire, dont nous nous appercevons, ſoit qu'ils produiſent dans nous une douleur corporelle par des qualités contraires à notre bien-être, ſoit qu'ils nous cauſent une peine d'eſprit par un défaut phyſique ou moral ; 2°. les événemens contraires à nos deſirs, à nos vues, à nos projets.

Pour garantir les êtres intelligens des ſenſations déſagréables produites par les cauſes externes, il faudroit 1°. Qu'il n'y eût point de difformité, ni d'imperfection, ſoit phyſique, ſoit morale, dans les objets qui ſe préſentent à leurs ſens, ou bien qu'ils fuſſent hors d'état d'en être affectés ; 2°. Que tous leurs deſirs, leurs vues & leurs projets, fuſſent dans un accord parfait avec les événémens du monde ; ou que, s'il y avoit de la contrariété, ils fuſſent tellement faits qu'ils ne s'en apperçuſſent pas.

Ces conditions, auſſi bien que celles dont j'ai parlé plus haut, pourroient être compriſes ſous une ſeule ; ſavoir, que les êtres fuſſent d'une inſenſibilité & d'une ſtupidité parfaites. Car j'ai prouvé ailleurs que l'intenſité de la peine, tout le reſte égal, étoit toujours en proportion de l'attention & de la réflexion. C'eſt ce que l'expérience confirme. Plus un animal eſt ſtupide, moins il eſt ſenſible à la peine. Si tous les êtres intelligens étoient d'un ſtupidité pareille à celle d'un zoo-

phyte, il y auroit peu de peine dans le monde.

Maintenant, pour juger de la possibilité de ces conditions, il faut avoir devant les yeux les conditions nécessaires pour faire éprouver aux mêmes êtres des sensations flatteuses. Ce n'est pas l'absence seule de la peine qui fait le bonheur; il faut de plus, que la vie soit remplie de momens agréables. Si les conditions requises pour le plaisir se trouvoient en contradiction avec celles que demande l'exemption des peines, c'est alors que nous pourrions hardiment assurer que le bonheur parfait est impossible.

J'ai parlé assez au long, ci-dessus, des conditions que demande chaque espece de plaisir. Il me suffit donc d'y renvoyer. Quant aux *plaisirs des sens* qui ont leur origine dans l'organique du corps, j'ai prouvé qu'ils supposoient de l'ordre & de la régularité dans les mouvemens qui affectent les nerfs des sens. Le corps faisant une partie du monde matériel, participe à tous les mouvemens qui se font dans le monde. Ainsi pour que chaque être intelligent fût toujours agréablement affecté des objets extérieurs, il faudroit que tout le mouvement qui existe dans le monde, ou au moins celui dont l'effet devient sensible à chaque individu, se fit conformément aux regles de la beauté & de l'ordre, qui sont les mêmes pour tous.

Les *plaisirs intellectuels* supposent nécessairement des connoissances, de la réflexion, & en général la culture de l'esprit, & de plus un progrès continuel d'un degré de connoissance à un degré plus élevé; parce que les mêmes idées

agréables perdent peu-à-peu leur agrément pas la répétition, de ſorte qu'il en faut toujours de nouvelles & de plus compoſées. Le bonheur parfait ſuppoſe donc des connoiſſances très étendues, & une grande habitude de réfléchir; en un mot tout ce qu'il faut pour n'être pas ſujet à ſe tromper, & pour voir la vérité & & la beauté des choſes, de quelque côté qu'elles ſe préſentent. Le monde & la nature étant des objets dont l'eſprit s'occupe continuellement, il faut que par-tout il éclate de l'ordre & de la beauté, afin de fournir ſans ceſſe aux intelligences des objets dont la contemplation excite en elles un ſentiment agréable.

Les *plaiſirs moraux* enfin demandent moins de connoiſſances, que les plaiſirs intellectuels, mais ils ſuppoſent beaucoup d'activité, une attention continuelle à connoître l'état des autres êtres intelligens, & le pouvoir d'y influer. Cela ſuppoſe donc dans les intelligences mêmes une bonté morale parfaite, & hors d'elles une liaiſon étroite entre elles, parce que ſans cette liaiſan la bonté morale ne peut pas s'exercer. Il faut de plus que la ſphere de cette liaiſon des intelligences entre elles s'étende toujours davantage, afin que le plaiſir moral puiſſe prendre des accroiſſemens continuels, ſans quoi il ceſſeroit bientôt.

Voilà toutes les conditions requiſes, ſoit pour éviter les peines, ſoit pour paſſer continuellement d'un ſentiment agréable à un autre. Il faut bien obſerver ici, que toutes ces conditions ayant été déduites, non de la nature particuliere de l'homme, mais de l'eſſence d'un être intelligent quelconque, elles doivent être

les mêmes pour toutes les especes de ces êtres; de quelque ordre qu'ils soient. Homme, ange ou archange, tous ont au fond la même nature ; & s'ils doivent parvenir au bonheur parfait, il faut que les mêmes conditions aient lieu, quelle que soit d'ailleurs la différence spécifique d'un ordre à l'autre.

En comparant ces conditions avec celles qui sont nécessaires pour être exempt de peine, on voit: 10. Que cette exemption qu'on pourroit obtenir par une insensibilité absolue, par un abrutissement total des facultés intellectuelles, par une ignorance parfaite de la vérité & de la beauté morale, ne sauroit avoir lieu sans que les conditions requises pour les plaisirs en souffrent; car ces moyens ne peuvent faire éviter la peine que par la privation des dispositions avantageuses, nécessaires pour le plaisir sensuel, moral & intellectuel; 20. Que par conséquent, les seules conditions nécessaires pour éviter la peine, sont à-peu-près les mêmes qui sont requises pour goûter le plaisir, dont l'essentiel est d'un côté la perfection des facultés intellectuelles & des sentimens du cœur, jointe à beaucoup de connoissance, & de l'autre un ordre parfait dans l'arrangement du monde.

Nous ne trouvons donc dans ces conditions aucune contradiction manifeste qui nous oblige de nier la possibilité du bonheur parfait. Au contraire, puisque l'homme est capable de perfectionner de plus en plus ses facultés, soit intellectuelles, soit morales, il paroît plutôt qu'il peut faire des progrès continuels vers le bonheur parfait. De plus, dès qu'on suppose que l'arrangement du monde est l'ouvrage d'un être

infiniment ſage & puiſſant, il eſt impoſſible que cet être n'ait pas agi conformément aux regles de l'ordre & de la beauté, puiſqu'en faiſant les choſes autrement, il auroit agi contre ſoi-même. Cela étant, il ne doit point y avoir dans le monde de défaut réel, ni dans les parties, ni dans le tout. Par conſéquent un eſprit fini ne peut jamais trouver dans le monde que des défauts apparens. Or, s'il fait des progrès continuels dans la perfection de ſes facultés, il eſt poſſible qu'il vienne un temps où il verra les choſes comme elles ſont effectivement, & alors il ne ſera plus ſujet aux peines qui viennent du dehors, & la perfection de ſes facultés le garantiſſant des peines dont la ſource eſt intérieure, il pourra être délivré de toute peine.

Quant au plaiſir, la même ſuppoſition d'un Être infini, auteur du monde, nous mene à des concluſions très-favorables. On verra ſans difficulté, pour peu qu'on y réfléchiſſe, que toutes les conditions néceſſaires pour le plaiſir, peuvent & doivent même avoir lieu.

De tout ce que je viens de dire, il réſulte que, dans la ſuppoſition d'un Être infini, cauſe de tout ce qui exiſte, il eſt non ſeulement poſſible, mais très-probable, que tous les êtres finis parviennent par la ſucceſſion des temps, à un état, où à l'abri de toute peine ils paſſeront continuellement d'un ſentiment agréable à l'autre. C'eſt alors que tout être doué de ſentiment & d'intelligence jouira d'un bonheur parfait, & qu'on ne verra plus dans le monde qu'ordre, harmonie & beauté.

Il ſe préſente ici une queſtion importante & digne de toute notre attention : s'il eſt poſſible que

le monde parvienne à ce degré de perfection; l'Être infini n'auroit-il pu abréger ce terme? N'auroit-il pu épargner aux êtres intelligens ce passage pénible & fâcheux qui les conduit si douloureusement au bonheur parfait? N'auroit-il pu créer le monde dans cet état de perfection, auquel il pourra arriver dans la suite des temps? Falloit-il nécessairement que les êtres finis passassent par tant de foiblesses, par tant d'erreurs, par tant de miseres, pour arriver au but de leur création? Voilà des questions que les philosophes n'ont certainement pas assez méditées. Si le saut de la non-existence à cette existence heureuse est possible, sans que les êtres intelligens y perdent, il paroît très-digne du choix de l'Être souverainement bon. Il me semble donc très-naturel de conclure qu'il n'a pas été possible, puisqu'il n'a pas eu lieu.

Mais cette impossibilité seroit-elle fondée dans la nature de l'Auteur, ou dans celle de l'ouvrage? La sagesse & la bonté de l'Etre infini l'auroient-elles empêché d'épargner tant de maux aux êtres intelligens finis; ou bien la nature même de ces êtres se seroit-elle refusée à un bonheur exempt de tout mélange de mal? J'ose dire que les philosophes qui ont agité ces questions, les ont trop légérement décidées. En effet, il semble d'abord que Dieu ayant donné l'existence à tous les êtres finis, il a pu accommoder leur nature & leurs propriétés à son gré, & qu'il ne doit avoir trouvé aucun obstacle de la part des créatures. Dans cette hypothese il a pu les créer de façon à les rendre infaillibles & parfaitement bonnes, sans aucun alliage du mal. D'où l'on conclut que, puisqu'il ne l'a pas fait, c'est sa propre

propre nature qui l'a empêché de le faire. Après cette conclusion, on a voulu chercher parmi les attributs de l'Etre infini, ceux qui ont mis obstacle à la suppression du mal dans le monde. On a cru découvrir que c'étoit la sagesse infinie qui avoit permis les maux actuels pour en éviter de plus grands, & pour en tirer le plus grand bien possible.

En examinant bien ce raisonnement, on trouvera que, quoiqu'il attribue les maux à la permission de la sagesse divine, il suppose réellement qu'ils sont nécessaires par la nature de ces êtres finis, puisqu'on ne fait agir la suprême sagesse que pour diminuer les maux autant qu'il est possible ; c'est-à-dire, autant que le souffre l'imperfection naturelle des créatures. Si un monde où tous les êtres intelligens eussent été parfaitement heureux avoit été possible, la sagesse souveraine n'auroit certainement point mis d'obstacle à la production de ce monde. Or, j'ai prouvé qu'un tel monde est possible, dans la supposition que l'Etre infini eût pu donner d'abord aux êtres intelligens la même perfection d'esprit & de cœur, qu'ils acquierent successivement, après une certaine suite d'années, ou de siecles. Si l'on veut soutenir que c'est la sagesse divine qui n'a pu permettre ce saut, on est obligé de prouver quel mal il auroit produit. Cela n'étant certainement pas possible, il ne nous reste qu'à dire que ce saut n'étoit pas compatible avec la nature des êtres finis. Ce n'est qu'après cette conclusion qu'on voit clairement que tout le mal vient uniquement de la nature des êtres finis ; de maniere qu'il étoit absolument impossible (ces

êtres exiſtans,) de l'empêcher par aucun arrangement.

Il eſt donc prouvé que ce n'eſt point aucun attribut de l'Etre infini, mais la nature même des êtres finis, qui rend impoſſible leur bonheur parfait. Cette impoſſibilité conſiſte proprement en ce que la nature d'un être fini ne permet pas qu'il parvienne au degré de perfection, que le bonheur parfait ſuppoſe, ſans avoir paſſé par un grand nombre de degrés intermédiaires, remplis tantôt d'agrément, tantôt de deſagrément. C'eſt donc le ſort commun, non-ſeulement du genre-humain, mais de tous les êtres intelligens finis, de ne pouvoir parvenir au bonheur parfait, ſans avoir éprouvé des peines & des chagrins.

Les argumens ſur leſquels nous avons établi cette importante propoſition, ſont tirés, en partie de l'expérience qui nous aſſure que les êtres finis que nous connoiſſons, n'ont pas encore atteint le plus haut degré poſſible de leur bonheur; en partie des attributs de Dieu, qui ne nous permettent pas de ſuppoſer qu'un meilleur ordre de choſes ait été poſſible. Il y a encore un autre moyen de s'aſſurer de la vérité de cette aſſertion; c'eſt de faire voir par l'eſſence même d'un être fini, qu'il eſt impoſſible qu'il devienne tout d'un coup, c'eſt-à-dire, ſans ſucceſſion, ce qu'il peut devenir par le progrès de ſa perfectibilité : argument qui n'a été touché, que je ſache, par aucun philoſophe, & qui, s'il eſt bien manié, doit achever de détruire entiérement tous les doutes contre la bonté ſouveraine de Dieu, & contre la perfection du monde. Car, Dieu ne pouvant pas changer l'eſſence des choſes, il ne pouvoit forcer l'impoſſibilité eſſentielle du bonheur parfait des êtres finis.

J'avoue qu'il ne me paroît pas facile d'en tirer une preuve démonſtrative de la nature des êtres finis. Toutefois, il me ſemble qu'on en peut aſſez dire pour entrevoir la vérité, & faire ceſſer toute ſorte de plaintes. Je me hâte donc de propoſer mes réflexions ſur ce ſujet, eſpérant que la nouveauté & la difficulté du ſujet me ſerviront d'excuſe ſi je ne porte pas dans l'eſprit l'évidence que je dois y porter.

Qu'il me ſoit permis de préluder par une remarque générale ſur les raiſonnemens que j'aurai à faire pour prouver ma propoſition. Il eſt d'abord clair qu'une diſcuſſion parfaite de cette queſtion ſuppoſe une connoiſſance diſtincte, exacte & complette de la nature des êtres intelligens finis. Car, pour juger ſi une choſe eſt poſſible ou non, il faut connoître à fond l'eſſence de la choſe puiſqu'on ne peut juger poſſible ou impoſſible que ce qu'on voit clairement compatible ou incompatible avec l'eſſence du ſujet dont il s'agit. Or il s'en faut beaucoup que nous ayons une connoiſſance diſtincte & complette de l'eſſence des êtres intelligens. Il ne faut donc pas ſe flatter d'obtenir une évidence entiere ſur ce qui eſt poſſible ou non par rapport à ces êtres. Nous aurons beau méditer & raiſonner, il reſtera toujours quelque incertitude.

Cette obſervation ne tend pas uniquement à excuſer ce qu'il y aura d'incomplet dans les raiſonnemens ſuivans ; elle doit ſervir en même tems à rendre circonſpects ceux qui croient avoir trouvé des objections contre la bonté ſouveraine de Dieu. Il ne leur eſt point permis de trop inſiſter ſur ces doutes, à moins qu'ils ne ſoient en état de démontrer d'une maniere ſatisfaiſante,

qu'il a été possible à Dieu de mener les êtres intelligens au bonheur par un chemin plus court. Il ne suffit pas de supposer comme une proposition évidente d'elle même, que la chose est possible. Pour en être absolumeut assuré, il faudroit des connoissances infiniment plus étendues que ne sont celles que nous avons actuellement. Rien n'est plus ordinaire aux hommes, que de critiquer le gouvernement général du monde, & rien n'est plus difficile que d'en juger avec connoissance de cause. Dans une matiere aussi délicate & aussi sublime que celle-ci, je marcherai avec toute la timidité & toutes les précautions nécessaires pour éviter les méprises.

Aucun être intelligent fini ne peut devenir capable de jouir d'un bonheur parfait, qu'après une succession d'idées distinctes. Il y a long-temps qu'on a prouvé que c'est un caractere distinctif de l'Être infini d'être tout à la fois ce qu'il peut être, au lieu que l'être fini ne peut atteindre que successivement la plénitude de son existence. Le sujet présent nous en fournit uue preuve particuliere. Nous avons vu plus haut que le bonheur suppose des connoissances étendues, des idées distinctes, & par conséquent tout ce qui est absolument nécessaire pour acquérir ces connoissances, & ces idées. Or, en réfléchissant sur la nature de l'être fini, nous voyons qu'il lui faut du temps pour acquérir des connoissances, & d'autant plus de temps que ces connoissances plus parfaites supposent un plus grand nombre d'idées, & des idées plus distinctes. Imaginons qu'un être intelligent fini ait toutes les idées possibles à la fois au premier moment de son existence, c'est-à-dire, qu'il ait une idée intuitive

du monde. Cette idée totale du monde ne sauroit être que très-confuse. Car pour être distincte, il faudroit que l'être fini embrassât par un seul acte de son entendement tout ce qui existe, & toutes ses manieres d'exister ; il faudroit qu'il connût très-distinctement toute l'essence du monde avec tout ce qui en dépend. Mais c'est justement la prérogative de l'Etre infini. L'être fini, qui ne peut embrasser que peu d'objets à la fois, a besoin de plusieurs différens actes de l'entendement pour étendre ces connoissances & les élever jusqu'à la clarté nécessaire. Ne pouvant par sa nature apporter une attention égale à tout ce que l'idée totale du monde renferme de particulier, il faut nécessairement qu'il dirige son attention successivement d'un point à l'autre. De cette maniere il lui faudra du temps pour connoître distinctement les différentes idées particulieres qu'une idée complexe renferme, quelle que soit d'ailleurs la force de son esprit.

De plus, l'être fini n'étant pas capable d'avoir une connoissance distincte de l'essence du monde, il ne peut bien connoître les événemens actuels & les effets des causes, que par l'expérience qui suppose encore la succession & le temps.

Enfin si nous considérons attentivement le seul moyen possible pour l'être fini d'acquérir des connoissances distinctes, nous reconnoîtrons qu'il suppose absolument plusieurs actes réitérés & si différens les uns des autres, qu'ils ne sauroient avoir lieu en même temps ; l'attention, la réflexion, la mémoire, l'abstraction, la combinaison, l'opposition, &c. sont différens actes nécessaires pour parvenir à des connoissances distinctes : & il ne

paroît pas possible qu'un être fini puisse exercer tous ces actes en même temps.

Tout cela prouve assez clairement, si je ne me trompe, qu'aucun être fini ne peut acquérir des connoissances solides & un peu étendues, sans beaucoup de temps, & qu'il étoit par conséquent impossible que Dieu créât des intelligences finies douées de toutes les connoissances nécessaires au bonheur parfait. Je sais bien qu'on suppose ordinairement que la puissance infinie pourroit par un seul acte de sa volonté éclairer l'ame la plus stupide. Mais il ne suffit pas de s'imaginer de pareilles choses. Un ignorant s'imagineroit que rien ne seroit plus facile à un géometre que de faire un triangle qui eût deux angles droits, chose contradictoire. La supposition dont je viens de parler étant contraire à l'essence de l'être fini, quoiqu'elle ne le paroisse pas d'abord, elle devient impossible par-là même, puisque Dieu ne peut pas donner à l'être fini les attributs de l'Être infini.

J'ai remarqué plus haut, & je l'ai prouvé ailleurs, que plus les connoissances de l'être intelligent sont étendues & solides, plus toutes les facultés sont parfaites, & plus il est capable de se garantir de toute sorte de peines, & de jouir de différentes especes de plaisir. De-là il suit que, (les autres conditions étant égales) plus il aura employé de temps à perfectionner ses connoissances, plus il approchera du bonheur parfait. C'est donc du temps que l'être fini doit attendre ce que sa nature bornée ne lui permet pas d'avoir d'abord. Quiconque a une idée de ce qu'on nomme connoissance & vérité, s'appercevra sans peine que l'empire de la science est infiniment

vaste. C'est un océan sans bornes dans lequel les êtres finis puiseront éternellement de nouvelles idées, de nouvelles connoissances & de nouveaux plaisirs ; ils ne cesseront jamais de croître en connoissance & en perfection.

Tirons de tout ceci une conclusion qui commencera à dissiper l'épais nuage qui couvre la raison humaine par rapport aux questions sur les voies impénétrables de la divinité. Si tout est nécessairement successif dans l'être fini, il est impossible qu'un tel être puisse être parfaitement heureux dès le premier moment de son existence. Il sort des mains du Créateur doué de tout ce qu'il lui faut pour le devenir selon son état, ou le rang qu'il occupe dans l'échelle universelle des êtres. Mais c'est au temps à developper ses facultés. Le commencement de son existence est absolument obscur & foible. Il acquiert des idées qui d'abord ne sont que confuses. Ces idées excitent en lui des sentimens foibles. Cependant la lumiere entre peu-à-peu dans cette ame par l'exercice de ses facultés innées. Les plaisirs augmentent aussi en nombre & en intensité, & on peut prévoir qu'ils augmenteront de même à l'infini ; de sorte que cet être qui au moment de sa création n'étoit qu'une monade stupide & indolente, devient par la succession des temps un génie puissant, qui approchera de l'Être infini autant qu'il pourra en peut approcher. Telle est sa nature immuable.

Après avoir établi cette proposition préliminaire, que le bonheur des êtres finis ne peut devenir parfait, que par la succession des temps, je viens à l'examen de la question principale ; si ces êtres ne pourroient pas y parvenir sans pas-

ſer par des ſentimens deſagréables ? Ici il me ſemble qu'on doit d'abord prévoir que cet examen nous décidera pour la négative. Car, en conſidérant bien toutes les ſources de la peine, on trouve que l'imperfection des êtres intelligens y entre preſque toujours comme cauſe. Or, tous les êtres finis étant néceſſairement imparfaits, ils ſont par leur nature expoſés aux peines & n'en pourront être exempts, que lorſqu'ils ſeront parvenus au degré de perfection dont nous avons parlé plus haut, ce qui ne peut arriver qu'à un point fort éloigné du commencement de leur exiſtence. Mais il eſt à propos d'entrer dans une diſcuſſion plus particuliere de cetre queſtion.

Nous avons vu qu'une des conditions néceſſaires pour éviter toute peine, étoit que les deſirs, les ſouhaits, & les projets des êtres intelligens fuſſent dans un accord parfait avec les événemens du monde. En effet les événemens du monde contraires à nos deſirs, ſont la cauſe la plus ordinaire de nos peines. Il eſt donc ſur-tout néceſſaire de bien examiner s'il eſt poſſible que les êtres finis puiſſent être garantis de ces peines.

Le monde eſt un ſyſtême produit & arrangé par l'Etre infini ; c'eſt au moins d'après ce principe que nous raiſonnons ici. Toutes les parties ſont donc tellement liées enſemble, ſoit dans la ſimultanéité, ſoit dans la ſucceſſion, qu'elles forment un tout régulier, dont les parties doivent être coordonnées conformément aux loix générales de la beauté & de la perfection, qui font l'eſſence de ce ſyſtême. Il ne faut qu'une légere attention pour voir que toute autre idée du monde eſt incompatible avec la notion d'un Créateur infiniment parfait. Cela étant, chaque

événement du monde tient au systême entier, & pour juger si telle chose doit arriver dans le monde, il faut avoir une idée distincte du Tout.

Maintenant il est clair que chaque être intelligent à part ne peut former de desseins, ni concevoir de souhaits qui ne soient une suite naturelle & nécessaire de ses propres idées, parce que ces desseins & ces souhaits sont des effets nécessaires des idées qui les produisent. Si, par exemple, telle chose me paroît bonne, il est impossible que je ne sente un desir de la posséder; comme d'un autre côté, il est impossible que je desire une chose dont je n'ai point d'idée. Donc tout être intelligent n'aura que les desirs qui résultent nécessairement de ses propres idées. Or, ces idées sont nécessairement conformes au rang & à la place que cet être occupe dans l'univers, de même que proportionnées à ses facultés & au temps pendant lequel il a existé. Ces idées seront donc pendant assez longtemps très-bornées, étant seulement prises de cette partie du systême entier qui a éte à la portée de l'être intelligent. C'est la marche graduée de son intelligence. Delà il s'ensuit qu'il n'est pas possible que l'être fini soit toujours d'accord dans ses desirs avec les événemens qui sont les résultats des loix du systême entier de l'univers. Car cet accord parfait ne peut avoir lieu que dans la supposition que l'être fini ait une idée distincte de l'univers entier, & de tous les ressorts qui produisent les événemens. Ce seroit alors seulement qu'il verroit toujours ce qui doit arriver, & que sentant combien tout arrive conformément aux loîx de l'ordre & de la perfection, il prendroit les événemens comme ils viendroient, & se soumettroit avec plaisir au cours des choses.

Nous voyons effectivement que plus un être intelligent avance dans la connoissance du monde, moins il est sujet à se tromper dans l'attente de ce qui doit arriver, & moins il aspire à des choses impossibles. L'idée du monde entier est infiniment composée. On ne l'a d'abord que très confusément : peu-à-peu elle se développe, & plus on fortifie sa raison, plus les idées déviennent conformes au véritable état des choses. Les peines dont nous parlons, doivent diminuer en même proportion. Ainsi les êtres intelligens croissent également en perfection & en bonheur. Et si ce monde n'est pas infini, il est possible qu'un être fini puisse devenir parfait au point d'avoir une idée distincte du monde entier; & alors ses peines doivent entiérement cesser : perspective ravissante, & capable d'inspirer à tout être pensans le desir de l'immortalité.

Il me paroît donc assez clair par tout ce que je viens de dire, *qu'il n'est pas possible qu'un être fini puisse être exempté des peines qui viennent de la contrariété de ses inclinations & de ses desirs avec les événemens du monde.*

Cette formule peut encore s'appliquer aisément à une autre source de peines, qui est la contrariété des sentimens, des actions, & en général du caractere moral d'un être intelligent avec les loix éternelles de l'ordre moral, qui fait le caractere moral du monde. Un être intelligent, en entrant dans le monde, ne peut en connoître le caractere qu'après une longue expérience & beaucoup de réflexion. L'Être Suprême ne peut pas même le dispenser de cet apprentissage, parce qu'il est impossible, comme je l'ai prouvé ci-devant, que l'être fini sache

tout à la fois. Pendant le temps que cet être ignore, ſoit en tout, ſoit en partie, les loix de l'ordre moral, de l'équité & de la bonté, il eſt impoſſible qu'il agiſſe & penſe toujours ſelon ces loix. Il ne juge que de la partie infiniment petite du monde qu'il connoît le mieux, & ſe connoiſſant ſoi-même le premier, ſes actions preſque uniquement relatives à lui-même, ſeront très-ſouvent contraires aux loix générales. Pour entrer parfaitement dans ces idées, on n'a qu'à conſidérer le cas où l'homme eſt en contradiction avec lui-même; cas très-fréquent & très-connu. Il lui faut beaucoup de temps avant qu'il connoiſſe même ſuperficiellement ſa propre nature; & lorſqu'il la connoît, il lui faut un long exercice pour avoir cette idée toujours diſtincte devant les yeux : ſans quoi pourtant il eſt ſujet à agir contre ſoi-même, comme l'expérience ne le prouve que trop.

Je conclus donc que chaque être intelligent fini eſt au commencement de ſon exiſtence néceſſairement ſujet à agir quelquefois contre les loix morales, & à contracter même des ſentimens & des affections contraires à ces loix, puiſqu'il ne ſauroit être que foible par état, & très-borné dans les motifs de ſes actions & dans les principes de ſes ſentimens. Cela étant, il eſt impoſſible de le garantir des peines qui viennent de cette imperfection. Cette exemption demanderoit que l'être fini ne s'apperçût jamais de ſes défauts moraux. Mais comme la connoiſſance claire de ſon état & de ſon caractere eſt abſolument néceſſaire pour le bonheur, il ſeroit par là même privé d'un plaiſir. Tel eſt le cas des bêtes, dont les actions ſont ſouvent contraires

à l'ordre moral du monde, & qui commettent des désordres fort semblables à ceux qui procedent des hommes, sans qu'elles soient susceptibles de ressentir aucun déplaisir moral, parce qu'elles sont incapables de réfléchir sur leurs actions, & que sans cette réflexion il n'y a point de plaisir moral. Par où l'on voit (pour le remarquer en passant) qu'il ne faut pas se laisser tromper par les faux argumens de certains philosophes déclamateurs, qui élevent la condition des bêtes au-dessus de celle des hommes, par la raison qu'elles sont exemptes d'une infinité de peines qui tourmentent l'homme. Il est vrai que les bêtes dans leur état présent, ont moins de peines que les hommes; mais le bonheur d'une bête est-il comparable à celui d'un être doué de sentiment, de raison & de réflexion?

Il paroît donc résulter clairement de cette suite de raisonnemens, *qu'aucun être intelligent fini ne peut parvenir au suprême degré de bonheur dont il est capable, qu'en passant par toutes sortes de peines & de chagrins; & qu'en l'exemptant des peines, on le priveroit de tout son bonheur*: Vérité capable de dissiper les doutes inquiétans, qui ont été formés de tout temps contre la bonté souveraine de l'Être infini, & de nous tranquilliser entiérement sur le bonheur à venir. En effet, si aucune intelligence finie, quelque parfaite qu'elle soit, ne peut arriver au parfait bonheur, sans passer par un état qui l'expose à toute sorte de sentimens desagréables, on n'a pas raison de s'étonner, ni de s'embarrasser, de voir qu'un être tel que l'homme, très-éloigné d'occuper le premier rang parmi les créatures finies, soit sujet à passer par un état de misere pour arriver au suprême degré du bonheur.

Il eſt vrai que nos connoiſſances ſont trop bornées pour voir en détail la néceſſité indiſpenſable de tous les maux dont les uns affligent tous les hommes ſans exception, & les autres ſeulement quelques particuliers. Mais ſachant que les maux ſont en général indiſpenſables, nous devons nous repoſer entiérement ſur la bonté infinie de l'Etre Suprême de ce qui regarde leur diſpenſation particuliere. L'expérience ne nous montre de notre état que le commencement, une partie infiniment petite. Car qu'eſt-ce qu'un ſiecle comparé à l'éternité ? Si par les cris d'un enfant nouveau-né on vouloit augurer que toute ſa vie ſera un ſujet continuel de plaintes & de gémiſſemens, ce ſeroit une conjecture très-déraiſonnable. La vie préſente de l'homme n'eſt que le premier inſtant de ſon exiſtence, qui très-certainement ne peut pas être abſolument parfait; mais l'imperfection de ce premier inſtant ne donne aucun lieu de s'imaginer que ſa condition ſoit & ſera toujours malheureuſe. Au contraire, plus nous examinons la nature des êtres intelligens, plus nous faiſons attention à ce que l'expérience même nous apprend, plus nous voyons que toutes leurs facultés tendent d'un degré de perfection à un autre plus élevé, & plus nous avons ſujet de croire qu'à l'avenir leur bonheur ſera parfait.

D'un côté, nous voyons une bonté ſans bornes dans l'intelligence qui a donné l'exiſtence aux êtres intelligens; d'un autre côté nous voyons la nature même de ces êtres qui les porte à ſe perfectionner de plus en plus. Le bonheur parfait ne pouvant avoir lieu, que lorſque la perfection de la nature eſt accomplie, tous nos ſoins

doivent être dirigés à nous perfectionner. Aussi long-temps que nous sentons notre propre imperfection, nous devons être assurés que notre bonheur ne sauroit être complet. A mesure que nous avancerons en perfection, nous verrons diminuer le nombre de nos maux, & augmenter celui de nos plaisirs. L'assurance que la perfection & le bonheur peuvent s'accomplir par la suite des temps, doit nous engager à fournir avec gaieté la carriere qui nous est ouverte, & nous pénétrer d'amour & de respect pour l'Être infiniment bon, qui du néant a appellé tous les êtres à la fécilité la plus grande dont leur nature soit capable.

RÉFLEXIONS
SUR
L'ORIGINE
DU
PLAISIR,

Où l'on tâche de prouver l'idée de Descartes : Qu'il naît toujours du sentiment de la perfection de nous-mêmes.

Je ne saurois décider si Descartes a été le premier à dire que le plaisir consistoit dans le sentiment de quelqu'une de nos perfections. (*) J'avoue pourtant que je n'ai trouvé cette définition dans aucune des dissertations, quelquefois assez ennuyeuses, & très-souvent peu instructives, des philosophes anciens, sur la nature & l'usage du plaisir, & sur la question, si c'est dans le plaisir que consiste le souverain bien ? C'est à cause de cela, que je suis porté à attribuer une découverte qui occasionne tant de controverses, à cet heureux génie qui le premier a dégagé la métaphysique d'un amas confus de disputes aussi intelligibles que vaines, pour en faire une science instructive & solide de Dieu & de l'ame.

(*) Tota autem nostra voluptas posita tantum est in perfectionis alicujus nostræ conscientiâ. Cartesii Epist. ad Elisab. Princip. Ep. VI.

Wolff, en adoptant la plus grande partie de cette définition, croit pourtant qu'on ne doit pas borner tout plaisir à la connoissance d'une perfection qui nous appartienne à nous même; & qu'il y a des perfections qui nons sont tout-à-fait étrangeres, & qui nous causent néanmoins autant de plaisir que si nous les appercevions en nous. Il me paroît à moi qu'on peut encore soutenir le sentiment de Descartes, & montrer que tout le plaisir qui naît d'une perfection étrangere, peut aussi se rapporter à une perfection qui est en nous. C'est ce que je vais tâcher de prouver. J'espere qu'on me pardonnera d'entrer dans une discussion où Wolf combat contre Descartes. Quelle est la controverse dans laquelle on pourroit s'engager sans avoir de grands génies contre soi, & sans être obligé de dire :

Mulciber in Trojam, pro Troja stabat Apollo.

Pour faire des recherches sur ce que nous appellons plaisir, il faut considérer les circonstances où nous connoissons distinctement ce qui se passe en nous. Supposé que nous découvrions quelque chose qui soit l'origine du plaisir dans ces occasions-là, il sera raisonnable de croire que la même chose sera l'origine du plaisir dans celles où nous n'appercevons que confusément les changemens qui se font dans notre ame.

C'est pour cela qu'après les plaisirs qui ne le sont que pour l'esprit, après des extases telles que celles d'Archimede, il faut choisir parmi les plaisirs sensuels, ceux qui dépendent de la vue & de l'ouie. Comme nous devons la plus grande partie de nos idées distinctes à ces sens-

là,

là, nous connoiſſons auſſi plus diſtinctement ce qui ſe paſſe en nous, quand ce ſont eux qui nous donnent quelque plaiſir. Nous ſavons que dans tout ce qui réjouit l'œil ou l'oreille, il y a de l'ordre, de la ſymmétrie, une juſte proportion des parties, c'eſt-à-dire, que nous pouvos remarquer certaines regles obſervées dans l'arrangement ou dans la ſuite des choſes, que nous pouvons comparer des extrêmités ſemblables entr'elles, & avec un milieu qui ne leur reſſemble pas; que nous pouvons compter les parties d'une colomne, les vibrations d'un ton, meſurer leur grandeur ou leur vîteſſe, en un mot, que notre ame peut agir, qu'elle peut exercer ſes facultés. Or comme elle ne peut pas exercer ſes facultés ſans appercevoir qu'elle les poſſede, ſans avoir un ſentiment intime de ſa perfection (car je crois pouvoir ſuppoſer ſans preuve, que ces facultés ſont des perfections, & qu'elles ſont reconnus pour telles par l'ame) je ne trouve aucun plaiſir, où l'ame n'ait un ſentiment de ſa perfection, & je ne vois d'autre origine du plaiſir, que ce ſentiment.

En vérité, peut-on expliquer comment des choſes dont l'exiſtence ne nous rend d'ailleurs ni plus ni moins heureux, nous intéreſſent par leur beauté ſeule? Qu'un voyageur parcoure une ville pour y regarder des palais magnifiques quand il loge peut-être dans une cabane des plus miſérables, qu'il grimpe ſur le ſommet d'une montagne pour profiter d'une belle vue, peut-on, dis-je, expliquer ce phénomene ſans ſuppoſer qu'il y ait là quelque choſe qui ſe rapporte à nous-mêmes? Prétendroit-on que nous nous ſoumettions à des fatigues, que nous

nous engagions même dans des dangers, ſeulement pour ſentir une perfection étrangere ?

On dit communément que la même choſe nous donne plus de plaiſir, à meſure que nous ſommes plus en état d'en connoître toute l'excellence. On diroit avec autant de raiſon que le plaiſir augmente à meſure que nous ſentons en nous plus de perfection, plus de lumieres pour connoître plus exactement celle de l'objet qui nous affecte. Qu'un connoiſſeur reſſente plus de plaiſir en voyant un tableau, en entendant un concert, c'eſt préciſément parce qu'il ſent qu'il faut être connoiſſeur pour s'appercevoir de toutes les beautés qu'il ſent. Pour preuve de cela, il ſuffit d'alléguer l'exemple de deux hommes qui regardent la même choſe, & dont celui qui la regarde avec plus de plaiſir, n'y voit aſſurément pas plus de perfection que l'autre.

Croira-t-on que le ciel plein d'étoiles nous paroiſſe plus parfait, parce que nous en connoiſſons tous les aſtériſmes; parce que nous ſavons que Pégaſe va ſe coucher, que cet aſtériſme le plus brillant de tous qui paſſe par le méridien c'eſt Orion, que la Vierge monte au deſſus de l'horiſon ? Je ne comprends pas que nous trouvions plus d'ordre, plus de perfection dans les étoiles parce que nous les conſidérons ſous ces arrangemens tout-à-fait arbitraires où il n'y a rien de propre aux étoiles elles-mêmes, où toutes les diviſions, toutes les images dépendent de nous, & ſeroient tout-à-fait différentes, s'il avoit plu aux anciens. Pourra-t-on nier pourtant que celui qui connoît les aſtériſmes, ne regarde le ciel avec infiniment plus de plaiſir que l'autre ? Ce n'eſt pas ſans-doute

parce qu'il voit plus d'ordre dans le ciel-même, mais parce qu'il se plaît à posséder une méthode de compter toute cette armée céleste, que l'autre ne regarde que comme un amas confus de flambeaux innombrables.

Pour les plaisirs de l'esprit seul, il me semble qu'il n'y en a point qui ne naissent entiérement du sentiment de notre perfection. Ces transports délicieux que le philosophe éprouve, après avoir percé les voiles qui cachoient la vérité à ses yeux, que sont-ils, sinon des sentimens intimes & ravissans de la force de son génie?

Ajoutons un mot sur le plaisir qu'on sent à travailler à des choses difficiles. Ce qui engage le plus efficacement le philosophe à l'examen des questions épineuses, le géometre à des recherches profondes, le poëte à des recherches sublimes, le méchaniste même à des chefs-d'ouvres de son art, ce n'est assurément que le plaisir qu'ils sentent à pouvoir produire quelque chose qui marque l'excellence de leur génie & de leur industrie. La gloire elle-même, ce ressort puissant des grandes actions, est-ce autre chose que l'espoir flatteur ou l'assurance précieuse de faire connoître ses perfections?

Je viens aux exemples que *Wolf* produit pour justifier la notion qu'il donne du plaisir: * le premier, c'est le plaisir que nous donne la ressemblance d'un portrait avec l'original. Ce plaisir, selon lui, est le sentiment de la perfection du portrait. Ne pourroit-il pas être aussi, selon *Descartes*, un sentiment de la perfection de

* Psychologiæ Empiricæ § 511. & seqq.

nous-mêmes, qui connoissons l'original, qui nous plaisons à nous souvenir de tous ses traits, & à les comparer avec l'imitation du peintre?

Wolf donne pour un autre exemple, le plaisir que nous cause une montre réglée & juste. Je ne vois-là que deux sortes de ce plaisir qui toutes les deux naissent du sentiment & de l'amour des perfections qui nous appartiennent à nous-mêmes : premiérement, l'usage que nous ferons de cette montre : secondement, le sentiment des connoissances que nous possédons, supposé que nous soyons capables d'en comprendre le méchanisme admirable. *Wolf* ajoute le plaisir avec lequel nous regardons un bel édifice ; j'en ai déja parlé, & j'en dirai encore quelque chose dans la suite.

Il donne pour exemple d'un plaisir qui n'est qu'apparent, ce bonheur que quelques gens croient se procurer en se livrant aux débauches. On ne sauroit nier que ces gens ne rapportent à eux-mêmes la fausse apparence de perfection qu'ils trouvent dans leurs égaremens.

Le même philosophe parle dans d'autres endroits * du plaisir que nous donne la connoissance de la vérité, tant de celle que la raison nous découvre, que des vérités révélées, comme aussi du plaisir que nous procure une vie vertueuse. Ce plaisir est vif, vu que tous les sentimens en sont liés avec des perfections qui nous appartiennent.

En considérant que la même chose peut occuper plus d'une de nos facultés, c'est-à-dire

* Horæ subsecivæ Marburgenses. Trim. æst. 1729. Trim. brum. 1730.

qu'elle nous fait ſentir plus d'une eſpece de perfection, on comprendra ce que c'eſt que le plaiſir composé & comment il differe du plaiſir ſimple.

Après avoir donné tant d'exemples, où il me paroît clair que le plaiſir ne naît que du ſentiment de notre perfection, on me diſpenſera de montrer que cela a lieu encore dans toute ſorte de plaiſirs, même dans ceux où nous ne ſentons que confuſément ce qui ſe paſſe en nous. C'eſt juſtement parce que dans ces cas-là, nos idées ne ſont capables d'aucune analyſe, que nous ne ſaurions expliquer d'où naiſſent ces plaiſirs. Tout ce que nous pouvons faire alors ſe réduit à ſuppoſer que ce que nous voyons arriver en plein jour, ſe fait auſſi dans l'obſcurité; que la roſe qui préſente à nos yeux tant d'ordre & tant de ſymmétrie dans l'arrangement de ſes feuilles, tant de vivacité dans ſes couleurs, porte auſſi notre ame, à appercevoir, quoique confuſément, des ſuites réglées dans ſes exhalaiſons. N'en déplaiſe à Meſſieurs les philoſophes, nous ne ſavons de notre ame, qu'autant que l'expérience, & les concluſions tirées de l'expérience & de l'analogie, nous en apprennent. Mais ces concluſions, toutes incroyables qu'elles paroiſſent quelquefois, n'en ſont pas moins certaines. Qu'une fille qui ne ſait peut-être pas que ſept fois neuf ſont 63, ſache la muſiqne, c'eſt un phénomene où le commun des hommes ne trouve rien de merveilleux. Que ce fait nous frappe pourtant, dès que nous ſavons combien de calculs, plus difficiles & plus compliqués, l'ame de cette fille fait à ſon inſçu!

Pour prouver mieux ce que j'ai dit de l'origine du plaisir, je tâcherai d'en expliquer un phénomene, dont l'autre hypothese n'offre pas une solution si satisfaisante. Ce qui plaît ne plaît pas également à tous les hommes. La musique des barbares nous ennuie par sa monotonie; la nôtre fatigue ces peuples en demandant une attention dont ils ne sont pas capables; c'est une remarque que M. Euler a faite dans sa *Théorie de la musique* (*). Il est donc visible que le plaisir que la musique nous cause, ne dépend pas de l'ordre absolu des tons, mais de notre maniere de sentir cet ordre. S'il est trop simple pour nous, c'est alors que nous le trouvons ennuyeux; parce qu'il ne nous donne pas l'occasion d'employer nos facultés, & de sentir notre perfection. Il nous déplaira s'il est trop composé, parce qu'en nous fatiguant, il nous fera sentir la foiblesse de notre esprit. On sait que cette remarque n'est pas bornée à la musique; mais qu'en général il ne faut pour nous plaire, ni des objets trop simples, ni des objets trop composés. Ce qui se présente trop facilement, n'a rien qui nous attire; ce qu'il faut rechercher trop nous rebute.

> *Nec bis cincta Diana placet, nec nuda Cythere.* MARTIAL.

Il faut donc dans tous nos plaisirs que nous puissions exercer nos facultés, & que cet exercice ne soit pas vain, c'est-à-dire, qu'il nous fasse sentir nos perfections, & nous cache leurs bornes.

* Theoria Musices.

Qu'on ne m'objecte pas ce plaisir dont les philosophes & les philosophes seuls sont capables, je veux dire le plaisir de voir combien nos connoissances sont bornées. Ce qui cause du plaisir au philosophe, ce n'est pas précisément de voir que ses connoissances sont bornées, c'est de voir qu'il est arrivé à ces bornes; qu'il a autant de connoissances qu'un homme en peut avoir.

La perfection des objets ne nous cause donc du plaisir, qu'autant qu'elle nous fait sentir la perfection que nous possédons nous-mêmes. Cela est si vrai, que même des objets imparfaits nous font plaisir, dès qu'il se rapportent à ce but : c'est ainsi que le malheur d'un autre a de quoi nous réjouir.

Suave mari in magno turbantibus æquora ventis,
E terra alterius magnum spectare laborem :
Non quia vexari quemquam est jucunda woluptas;
Sed quibus ipse malis careas, quia suave carere est. LUCRET..

Il me semble pourtant assez raisonnable que nous nous paroissions plus parfaits à nous-mêmes, en nous voyant en état de connoître tout ce qu'il y a de plus beau dans un objet excellent, qu'en nous trouvant quelque légere prééminence sur un objet méprisable : c'est à cause de cela que la vue d'un objet parfait nous donne plus de plaisir que la comparaison que nous faisons entre nous & un objet imparfait. Assurément, il faut, ou que les biens de la vie à venir soient fort médiocres, ou que les esprits bienheureux soient fort stupides, si pour leur exalter le

goût du bonheur dont ils jouissent, il faut leur présenter éternellement des malheureux, tourmentés sans fin, pour leur faire comprendre combien ils sont heureux de ne pas souffrir de pareils tourmens ; comme se l'est imaginé un auteur Allemand qui a eu la témérité de vouloir enchérir sur la *Théodicée de Leibnitz*.

Il est constant, je crois, que nous rions, parce que nous découvrons quelqu'absurdité, quelqu'imperfection très-sensible dans un objet. Il est également certain que le rire est accompagné de plaisir. Comment concilier ces deux faits ? Comment déduire un plaisir du sentiment d'une imperfection, dans la supposition que c'est une perfection étrangere qui nous cause du plaisir ? C'est au contraire une conséquence assez naturelle de l'idée de Descartes, qu'on ressent un plaisir en se comparant à cette chose imparfaite, ou en se trouvant en état de voir combien elle est défectueuse. J'ai remarqué déja dans un cas semblable que pour un homme qui réfléchit, ce plaisir doit être assez médiocre. Aussi ceux qui aiment à réfléchir ne sont pas les plus grands rieurs.

Ceux qui considerent certain plaisir comme le sentiment d'une perfection étrangere, trouveront souvent, à ce qu'il me semble, des difficultés à expliquer ce que c'est que cette perfection. Qu'est-ce qu'il y a de plus parfait dans une maison, où la symmétrie est bien observée, que dans une autre où on l'a négligée ? Une espece d'ordre qui pourroit manquer, sans que la commodité ou la solidité en souffrissent. Un édifice sans symmétrie n'aura donc d'autre imperfection, au moins il pourra n'en avoir d'autre

que celle de ne pas donner à ceux qui le regardent, une occasion d'exercer l'arithmétique & la géométrie naturelle de leur ame. Est-ce donc une perfection qui lui manque ? Ou n'est-ce pas plutôt un certain rapport avec ceux qui le regardent, qui leur donneroit occasion de déployer leurs propres perfections.

Qu'on nomme perfection l'harmonie de plusieurs choses qui tendent toujours au même but, ou de quelque autre maniere qu'on définisse ce mot, il est certain que ce qui s'appelle perfection dans une chose quelconque, doit être une qualité interne & indépendante du rapport de cette chose à des objets extérieurs ; au moins autant que la destination de cette chose n'est pas d'être en liaison avec des objets extérieurs. Or, l'ordre & la symmétrie ne sont très-souvent que des qualités relatives à celui qui les regarde. Qu'une chose montre ces qualités, ou qu'elle ne les montre pas, cela paroît être assez indifférent à la chose même. Un Auteur Anglois, qui a écrit fort ingénieusement sur l'origine de nos idées du beau, remarque que parmi les figures géométriques, celles qui ont plus de côtés nous plaisent davantage, mais que cela ne continue que jusqu'à un certain nombre de côtés. C'est sans doute parce que la confusion commence pour nous au-delà d'un certain nombre de côtés & d'angles : nous sentons notre foiblesse lorsqu'ils sont si multipliés que nous ne pouvons plus les distinguer ni conséquemment les comparer. Il nous est plus aisé de voir l'égalité des côtés de l'hexagone avec le rayon du cercle qui le contiendroit, que nous ne voyons la raison du côté de l'hepta-

gone, à ce rayon. Quelle autre raiſon auroit-on d'appeller moins parfait l'heptagone qui ſans doute nous plaît moins? C'eſt pourtant cette imperfection de l'heptagone, & de toutes les figures qui ne ſe trouvent pas géométriquement, *quarum latera ſciri non poſſunt*, comme s'explique Kepler, qui a porté Dieu, ſi on en veut croire ce précepteur de Newton, à donner l'excluſion à toutes ces figures dans l'ordonnance des corps céleſtes.

Cette pierre informe nous déplaît; nous en faiſons une colomne. La voilà bien perfectionnée! Qu'eſt-ce qu'il y a de meilleur, de plus parfait dans la colomne que dans la pierre? Une figure, un ordre propre à occuper les facultés de natre ame. Peut-on nier que ſi la colomne eſt appellée plus parfaite que la pierre, ce n'eſt que parce qu'elle nous donne plus d'occaſions de compter, de meſurer, même à notre inſçu; c'eſt-à-dire, d'exercer nos facultés, de ſentir nos perfections.

Ce qu'on appelle dépravation du goût, me paroît un peu difficile à expliquer dans l'hypotheſe, que c'eſt la perfection interne, la beauté naturelle des choſes, qui produit le plaiſir. On dira que c'eſt parce qu'un homme, une nation, un ſiecle, peuvent prendre pour perfection ce qui ne l'eſt pas. Mais la maniere dont ſe fait cette mépriſe, ſe concevra-t-elle plus aiſément, qu'en ſuppoſant que ce qui plaît au gens d'un goût dépravé, leur fait ſentir qu'ils ont certaines qualités qui leur paroiſſent de vraies perfections?

C'eſt de cette maniere que ſe trompent les admirateurs des anagrammes, des jeux de mots,

& de toutes ces bagatelles qu'on traite encore avec trop peu de rigueur en ne les nommant que des bagatelles. Ils ſuppoſent qu'il faut avoir un eſprit tranſcendant pour comprendre qu'*Ariſtote* veut dire, *Iſte erat Sol;* ou pour voir la grande liaiſon qu'il y a entre un *Maréchal de France*, & un *Maréchal ferrant*. En réfléchiſſant ſur ces reſtes de la barbarie de nos ancêtres, j'ai cru voir ſe vérifier par-tout une obſervation qui me paroît s'accorder aſſez avec l'hypotheſe de Deſcartes ſur l'origine du plaiſir. Dans ces ſiecles d'ignorance, l'eſprit & la philoſophie des cloîtres, auſſi gothiques que leur architecture, me ſemblent montrer des gens fort laborieux, mais deſtitués de génie, ou dont le génie ſuccombe ſous le poids des fadaiſes dont ils le ſurchargent. Une choſe qui leur fournit à travailler ſans demander du génie, voilà ce qui leur paroît beau. Incapables de comprendre le plan d'une Iliade, même s'ils en avoient ſçu la langue, ils s'occupoient à admirer la conſtruction bizarre & puérile d'un vers Léonin. N'eſt-ce pas parce que ce vers leur donnoit occaſion d'exercer certaines facultés de leur ame, qu'ils prenoient pour de grandes perfections?

On dit qu'un géometre, & je crois que c'eſt Newton, en liſant l'Enéide, s'eſt amuſé à tracer ſur la carte la route que le héros a ſuivie. C'eſt ſans doute un plaiſir que peu de gens iront chercher dans une épopée. Qu'on juge pourtant ſi ce n'en peut pas être un pour un eſprit géometre, & ſi cette occupation marque moins de goût, que celle de pluſieurs ſavans ſoi-diſans critiques, qui ne liſent les anciens, que pour ap-

prendre des mots, ou tout au plus des faits, qui ne ſont rien moins qu'intéreſſans pour notre ſiecle? C'eſt pourtant un plaiſir pour eux, puiſque cela remplit leur mémoire, celle de leurs facultés, qui leur paroît la plus excellente.

Tout ce qu'on appelle divertiſſement, ſe réduit auſſi à une occupation qui ſert à nous faire ſentir nos forces, ſans nous accabler. Newton étudioit la chronologie ancienne pour ſe délaſſer. Il faut aſſurément être Newton, pour choiſir un tel délaſſement. Le jeu des échecs, ſeroit de l'algebre pour beaucoup d'eſprits médiocres.

Je l'ai dit au commencement de ce diſcours; il me ſeroit aſſez difficile de montrer dans beaucoup de cas, où nous ne ſentons du plaiſir que confuſément, ce que c'eſt alors que ce ſentiment de notre perfection qui le cauſe. Mais je défie ceux qui en voudroient tirer parti contre moi, de montrer dans ces mêmes cas, quelles ſont les perfections étrageres qui nous donnent ces plaiſirs? Il me ſemble donc que l'explication de l'origine du plaiſir donnée par Deſcartes, ne ſe trouve jamais en défaut, que là, où toute autre hypotheſe s'y trouveroit également, c'eſt-à-dire, dans les rencontres où nous ne ſaurions rien expliquer. Au contraire, j'ai produit des faits qui me ſemblent venir aſſez naturellement ſe lier à l'hypotheſe Cartéſienne, ſans qu'il paroiſſe également aiſé de les réduire à l'hypotheſe contraire.

MÉMOIRE

SUR

LA DURÉE ET L'INTENSITÉ

DU PLAISIR

ET

DE LA PEINE.

La durée de la peine eſt-elle plus longue ou moins longue que celle du plaiſir? L'intenſité de la peine eſt-elle plus grande ou moins grande que celle du plaiſir? Ce ſont les deux queſtions que je me propoſe d'examiner. Ecartons d'abord ce qu'elles ont de vague, & fixons le point de vue ſous lequel elles doivent être enviſagées.

Telle peine a plus de durée, ou une intenſité plus grande que tel plaiſir; tel plaiſir a plus d'intenſité, ou dure plus long-temps que telle peine. Cela eſt connu; mais tant qu'on en demeure là, on ne fait que déclamer & diſputer en pure perte; on n'eſt d'accord ſur aucun principe, & l'on ne ſaiſit point l'état de la queſtion.

Pour nous en faire une idée nette, repréſentons-nous tous les plaiſirs & toutes les peines comme raſſemblés en deux maſſes ſéparées. Ce que je puis affirmer de chacune de ces maſſes, je l'affirme du plaiſir & de la peine en général. Or, nous demandons dans laquelle des deux ſe

trouve 1. la plus grande ſomme de durée, 2. la plus grande ſomme d'intenſité.

Il faudroit donc connoître chacune de ces ſommes en particulier. Pour les connoître, il faudroit pouvoir évaluer la durée & l'intenſité individuelles des plaiſirs & des peines que nous conſidérons ici comme les ingrédiens des deux maſſes. Pour les évaluer, il faudroit pouvoir les exprimer en nombres. Tout nombre ſuppoſe une unité qui le forme en ſe repliant ſur elle-même. Il faudroit donc trouver ces unités. Or, c'eſt ce qui juſqu'ici nous eſt impoſſible, comme je le ferai voir en ſon lieu; je dis impoſſible par rapport à la durée auſſi bien que par rapport à l'intenſité, quoiqu'en y regardant ſuperficiellement, on pût s'imaginer le contraire.

Ni l'intenſité, ni la durée de nos ſenſations n'admettent une évaluation rigoureuſe & arithmétique, ni par conſéquent la grandeur de nos peines & de nos plaiſirs, laquelle s'eſtime par le produit de la durée & de l'intenſité, multipliée l'une par l'autre; car ſi les facteurs ne ſont pas des nombres, le produit ne ſauroit l'être.

Cependant il eſt inconteſtable qu'une ſenſation dure plus, ou qu'elle a plus d'intenſité qu'une autre ſenſation. Ainſi notre queſtion ſe réduit à ſavoir en général lequel des deux, du plaiſir ou de la peine, l'emporte ou pour l'intenſité ou pour la durée, ſans prétendre aſſigner la quantité préciſe de l'excédent.

Le moyen qui nous reſte pour parvenir à cette eſtimation, ce ſeroit de faire des comparaiſons entre nos divers plaiſirs & nos diverſes peines; mais pour cela il ne ſuffiroit point de les comparer enſemble au haſard, & ſans choix; cela

embrouilleroit le ſujet, au lieu de l'éclaircir. Ces comparaiſons ſeroient ſoumiſes à des regles & à des principes.

Le plaiſir & la peine conſtituent deux genres oppoſés de ſenſations ou de ſentimens, dont chacun comprend ſous ſoi des eſpeces qui s'ébranchent à leur tour en de nouvelles eſpeces, ſubordonnées les unes aux autres, auſſi loin que la diviſion peut aller. Une diviſion complette n'embraſſeroit pas ſeulement les différences ſpécifiques, mais encore toutes les circonſtances individuelles & accidentelles par quoi chaque plaiſir & chaque peine peuvent être modifiés.

Or, comme le plaiſir en général eſt oppoſé à la peine en général, il y a la même oppoſition entre les différentes claſſes de plaiſirs & de peines. Ainſi, par exemple, le plaiſir phyſique eſt oppoſé à la douleur phyſique, les plaiſirs de l'eſprit aux peines de l'eſprit, la joie à la triſteſſe, l'eſpérance à la crainte &c. Ce rapport de contrariété, s'il ne regne pas par-tout, ou ſi nous ne le découvrons pas par-tout, ſe fait au moins ſentir dans les cas les plus importans, & deſcend fort loin à travers les diviſions & les ſubdiviſions de nos deux genres; il eſt même très-marqué dans un grand nombre de cas individuels. Telle, par exemple, la correlation entre la joie que cauſe un gain conſidérable, & le chagrin occaſionné par une perte de même valeur.

Si l'on vouloit donc comparer les plaiſirs avec les peines, ſoit pour la durée ſoit pour l'intenſité, chaque eſpece de plaiſir devroit être comparée avec l'eſpece de peine qui y eſt correlative, & chaque point de diviſion ou de ſub-

diviſion dans l'une de ces eſpeces, avec le point correſpondant dans l'autre. Le réſultat de la comparaiſon ſeroit d'autant plus juſte qu'elle auroit été pouſſée plus loin, & que l'énumération ſeroit plus complette. Ce réſultat décideroit entre le plaiſir & la peine; en attribuant la plus grande durée à celui des deux dont la durée maintiendroit ſa ſupériorité ſur celle de l'autre dans toutes les eſpeces correlatives, & dans toutes leurs ſubdiviſions, ou du moins dans les eſpeces principales; en attribuant la plus grande intenſité à celui dont l'intenſité remporteroit les mêmes avantages ſous les mêmes circonſtances. De cette maniere nos deux problêmes ſe réſoudroient par induction.

Mais comme une pareille induction nous égareroit dans des détails immenſes, & que l'eſprit-humain ne ſauroit épuiſer, cherchons une voie plus courte, qui ſoit comme le précis de cette méthode, & qui nous en offre, en ſubſtance, & les opérations, & leur réſultat. Nous atteindrons ce but, en nous attachant aux phénomenes les plus remarquables, à certaines expériences déciſives qui ſe rapportent, non-ſeulement à une infinité de cas particuliers, mais à des eſpeces entieres, ſouvent même à pluſieurs eſpeces, ſinon à toutes à la fois; enfin en ſondant la nature même de la peine & du plaiſir, autant qu'elle ſe fait connoître par ces phénomenes & par ces expériences. Voilà les ſources où nous allons puiſer nos concluſions générales.

I.

Quand je conſidere les deux genres de ſenſations que nous appellons plaiſir & peine, & que

que je me demande lequel des deux comporte le plus de durée en vertu de ſa nature ; une expérience irréfragable me répond que c'eſt la peine. Tout plaiſir que l'on s'obſtine à prolonger au-delà d'un certain point, ſe termine par la douleur corporelle, par l'accablement, par l'ennui, ou par quelque autre ſorte de peine, ſelon la claſſe où ce plaiſir appartient, ou ſelon les cauſes qui l'ont produit. Il n'en eſt pas ainſi de la peine : elle ſe prolonge bien plus aiſément, & ſa prolongation ne lui fait point changer de nature. La douleur ajoutée à la douleur ne devient pas du plaiſir. Continuez de faire agir les cauſes qui l'ont excitée, loin de la diminuer, elles l'accroîtront juſqu'aux dernieres limites de la ſenſibilité. Et par où finira-t-elle ? Encore une fois ce n'eſt pas par le plaiſir, mais par l'extinction du ſentiment, par la mort : ſa durée ſe meſurera à la durée de l'homme.

C'eſt ici une vérité générale & qui s'étend à tous les cas, ſoit ſimples ſoit compliqués. Ce qui eſt vrai de chaque plaiſir & de chaque peine en particulier, eſt vrai de tout aſſemblage ou mélange de plaiſirs ou de peines. Il eſt encore vrai de toute ſérie de peines ou de plaiſirs pris dans une ſucceſſion quelconque.

Où eſt l'homme qui durant deux fois vingt-quatre heures pût ſoutenir un ſuite continue de plaiſirs, avec quelque intelligence qu'ils fuſſent variés, les ſoutenir, dis-je, ſans ennui, ſans dégoût, ſans ſe ſentir accablé, & ſans tomber dans les bras du ſommeil ? Mais où eſt l'homme que l'on ne pût tourmenter durant un plus long eſpace de temps, de façon à lui interdire juſqu'au

plus léger repos ? & combien de fois la cruauté ingénieuſe des tyrans n'a-t-elle pas réuſſi dans cette barbare expérience ? On a vu des maladies produire un effet analogue ; que dis-je ? pour l'opérer il n'eſt beſoin ni de douleurs trop aiguës, ni de douleurs trop variées : ſouvent un remords, une crainte, une penſée chagrine y ſuffit.

Je conclus de là, que de ſa nature la peine eſt plus durable que le plaiſir. Or, ſi telle eſt la nature de ces deux genres de ſenſations, ſi telles ſont leurs propriétés reſpectives, elles doivent ſe manifeſter dans toutes les eſpeces paralleles, & dans toutes les diviſions correſpondantes de ces eſpeces : en un mot, dans les points de comparaiſon que nous avons établis plus haut, la durée de la peine doit dominer ſur celle du plaiſir. C'eſt auſſi ce qui arrive, & je ne penſe pas que l'on puiſſe nous montrer l'exemple du contraire ; au lieu qu'il me ſeroit aiſé d'accumuler, en faveur de ma theſe, preuve ſur preuve ; la vie humaine ne m'en offriroit qu'une moiſſon trop abondante. Mais je me borne à un fait général, connu, éprouvé de tout le monde, & dont le ſimple énoncé vaut une démonſtration : c'eſt que la peine allonge le temps, & que le plaiſir l'abrege.

Les métaphyſiciens ont beaucoup diſputé ſur la nature du temps & de la durée : heureuſement leurs diſputes ne nous regardent point. Les uns veulent une durée abſolue, indépendante des choſes qui durent ; les autres n'admettent qu'une durée relative. Nous nous prêterons, tour à tour, à ces deux hypotheſes, & nous ferons voir que dans l'une & dans l'autre, notre phénomene

prouve également que la durée de la peine surpasse celle du plaisir.

Supposons la durée absolue, commune à tous les êtres qui durent. Nous existons tous dans cette durée; mais comme elle est divisible à l'infini, chacun la divise à sa maniere, & la divise plus ou moins suivant les différentes situations par où il passe ; je veux dire suivant les perceptions, les idées, les sentimens dont il est affecté. Ces divisions font le temps. Si donc le plaisir fait couler le temps plus vîte, si la peine le fait couler plus lentement; il faut de nécessité que la peine subdivise la durée beaucoup plus que ne fait le plaisir ; il faut que ses secousses se fassent sentir dans des parties de la durée où les impressions du plaisir ne pénetrent pas; il faut qu'elle occupe plus de temps, ou ce qui est la même chose, qu'elle dure plus long-temps.

Par là il paroît déja, quand même il existeroit une durée absolue, que la durée de nos plaisirs & de nos peines ne laisseroit pas d'être relative, je dis relative aux divisions que ces sentimens de mon ame font dans la durée absolue. Car, quoique le durable de mon être soit tout entier dans toutes les parties de la durée qui s'écoule pendant mon existence, mes sensations, qui ne sont que des modes transitoires, n'existent que dans les portions de cette durée où je sens quelque chose, & n'existent ni ne durent dans aucune des portions où je ne sens rien.

Ainsi, à l'égard du sujet de nos recherches, la premiere hypothese sur la durée rentre dans la seconde : & nous pouvons faire abstraction de la durée absolue, sujette d'ailleurs à des difficul-

tés qui la font réprouver par un grand nombre de philoſophes.

Si la durée n'eſt qu'une relation ; ſi le temps eſt l'ordre des choſes ſucceſſives, ou l'ordre dans lequel ſe ſuivent nos perceptions ; dans cette hypotheſe, dis-je, nous avons chacun notre temps à nous : le temps d'un homme n'eſt pas celui d'un autre homme, & ne demeure pas toujours le même pour le même homme. Comme ce temps n'a aucune réalité conſtante, & qu'il n'eſt qu'un phénomene, qu'une apparence, fondée dans les changemens qui arrivent autour de nous & en nous, ou plutôt dans les repréſentations de ces changemens offertes à notre eſprit, il n'eſt jamais que ce qu'il paroît être, & ne dure que ce qu'il paroît durer.

Les meſures du temps, naturelles ou artificielles, aſtronomiques ou civiles, ne forment ici aucun obſtacle. Le mouvement des corps céleſtes, les oſcillations du pendule, les tours de l'aiguille ſur le cadran ne ſont pas ce qui détermine la durée de mes ſenſations. Quoique ces mouvemens, à cauſe de leur uniformité apparente, aient été heureuſement appliqués aux beſoins des ſciences & de la vie ; ils ne ſont pourtant ni un temps abſolu, ni une meſure abſolue du temps. Diſons mieux ; ces mouvemens uniformes ne meſurent ni ne diviſent à proprement parler, le temps, mais l'eſpace, où ils décrivent ſucceſſivement des portions égales. Une ſenſation, ou une ſuite de ſenſations, coëxiſte avec un certain nombre de ces portions, tandis qu'elles ſont décrites ; mais ces portions coëxiſtent de-même avec ma ſenſation, ou avec ma ſuite de ſenſations. Elles peuvent donc

ſe meſurer les unes les autres, & marquer le temps les unes des autres; le droit eſt égal des deux côtés : tout eſt relatif; l'on peut demander combien dure une heure avec autant de raiſon que l'on demande la durée de toute autre choſe : car en effet, une heure m'aura duré telles ou telles ſenſations, perceptions, ou idées; de-même que ces dernieres m'auront duré l'eſpace décrit par un mouvement uniforme que j'appelle une heure. Et au fond ces mouvemens ne ſauroient me marquer le temps qu'en qualité de perceptions comparables ou commenſurables avec d'autres perceptions qui y coëxiſtent : & il eſt aiſé de voir que les unes ou les autres ſont la meſure ou la choſe meſurée, ſelon le but que je me propoſe.

Que conclure de ceci? C'eſt que, ſi la peine nous fait paroître le temps plus long que le plaiſir, ce temps eſt effectivement plus long; puiſqu'être & paroître ſont ici la même choſe.

Cette concluſion ne ſemblera étrange à aucun philoſophe, & ne peut le ſembler qu'à ceux qui s'imagineroient que ſans ſoleil & ſans horloges, il n'y a point de temps. Je ſuppoſe que depuis ma naiſſance, enfermé en un lieu ſombre, je n'aie jamais rien appris des diviſions du temps : je ne laiſſerai pas d'avoir un temps à moi, & je m'apercevrai fort bien que certains états me durent plus les uns que les autres. Or, j'éprouve des ſenſations agréables, & les ſenſations deſagréables qui leur ſont oppoſées : me ferez-vous croire que celles-là aient duré autant que celles-ci? Vous aurez beau me dire qu'un certain aſtre a fait le même chemin dans les cieux, ou qu'un pendule a fait le même nombre de vibrations,

Cela ſe peut, répliquerai-je ; mais lorſque je ſouffrois, votre aſtre & votre pendule ont mis plus de temps à faire leur chemin & leurs vibrations. Et il eſt inconteſtable qu'ils y ont mis plus de ce temps qui m'appartient, le ſeul qui m'intéreſſe, & le ſeul qui faſſe l'eſtimation de la durée de mes plaiſirs & de mes peines.

Vous vous divertiſſez, je m'ennuie ; le temps vous paroît court ; il me paroît d'une longueur mortelle. Que font à vous & à moi tous les mouvemens de l'univers ? Allongent-ils votre temps, raccourciſſent-ils le mien ? Cette aiguille qui vous ſemble avoir volé ſur le cadran, me paroît s'y traîner avec une lenteur extrême : c'eſt-à-dire que pour vous, elle emploie moins de temps que pour moi à achever ſon tour. Vous voyez donc que cela fait deux temps, dont la meſure n'eſt point ſur le cadran, mais en nous, dans les ſituations différentes où nous nous trouvons, & qui nous préſentent le phénomene de la durée ſous différens aſpects. Et c'eſt d'après ces deux temps que chacun de nous évalue ce temps même qui ſemble s'écouler ſur le cadran. Eteignez tous les feux céleſtes, briſez toutes les horloges, troublez tous les mouvemens uniformes ; nous dirons alors, vous que votre plaiſir a duré peu de temps, moi que mon ennui a duré très-long-temps ; & nous aurons raiſon l'un & l'autre.

S'il m'étoit permis d'égayer des matieres auſſi ſérieuſes, je produirois ici ſur la ſcene, le berger de Fontenelle :

Quel ſiecle juſqu'au ſoir ! Il meſure des yeux,
Le tour que le Soleil doit faire dans les cieux.
Il faut que ſur ces monts, ce grand aſtre renaiſſe,

S'éleve lentement, & lentement s'abaisse,
Et se perde à la fin derriere ces grands bois.
Il mesure ce tour, & frémit mille fois.
Le jour si souhaité, le jour enfin arrive;
Mais son impatience en est encor plus vive.
Ses desirs, ses transports, ses divers mouvemens
Lui font de tout ce jour, sentir tous les momens.

Je cite ces vers parce que l'idée en est très-philosophique, & confirme ce que nous venons d'observer. Car qu'est-ce qui fait ici le temps? Ce n'est pas le tour du soleil, mais la passion du berger. Ce ne sont pas les heures qui mesurent l'amour; c'est l'amour qui mesure les heures: & pour ne point sortir du ton de la poësie, ce n'est pas le vieillard ailé, c'est l'enfant ailé qui tient la clepsydre.

Un ennui, une inquiétude, un desir, il n'en faut pas davantage pour changer les heures en jours, les jours en mois, les mois en années: ce calcul se fait en rapportant les mesures usuelles de la durée à la mesure qui est en nous, qui varie selon les situations, mais qui marque la vraie durée de chacune de ces situations. Ce temps-là seul nous tient au cœur, tout autre est pour nous de peu d'importance. Quel fardeau pour un grand nombre d'hommes que ce temps! C'est lui qu'ils ont vue, lorsqu'ils parlent de tuer le temps: expression singuliérement énergique; ne diroit-on pas pas qu'ils le regardent comme un ennemi à combattre, comme un monstre à détruire? Mais comment font-ils pour le tuer? Ils ne s'en prennent ni aux montres ni aux pendules; ils laissent rouler les astres en paix: c'est à leur propre temps qu'ils en veulent, & pour le tuer,

ils cherchent à se défaire de l'ennui dont il tient son existence. En effet, le temps le plus heureux est celui que nous comptons le moins, c'est-à-dire celui qui est le moins temps pour nous.

Ainsi durer, & faire durer le temps, est au fond la même chose. Ici nous voyons que la durée de nos sentimens agréables n'admet point de mesure précise, comme nous l'avions annoncé dès l'entrée de ce mémoire. Car dans la durée même qui se mesure par nos instrumens ou par le cours des astres, chacune de nos sensations se crée, pour ainsi dire, une nouvelle durée, qui est son temps véritable, mais qui ne souffre point d'appréciation rigoureuse. Tout ce que nous savons, c'est que ce temps est tantôt plus long & tantôt plus court.

La peine est plus de sa nature que le plaisir, elle dure plus, elle fait plus durer le temps. Nous avons démontré ces propositions dans tous les sens que l'on peut leur donner, & dans toutes les hypotheses que l'on peut imaginer sur la durée.

II.

J'appelle intensité le degré de force avec lequel une sensation nous affecte.

Je l'ai dit, nous n'avons point de mesure pour l'intensité de nos sensations. On a trouvé le moyen de mesurer les degrés de chaleur, & les degrés de pression de l'atmosphere, en les déterminant d'après l'effet que cette chaleur & cette pression produisent sur des liquides qu'elles font monter ou descendre dans des tuyaux. Mais ce ne sont pas là des degrés de sensation. La chaleur indiquée sur l'échelle du thermometre

n'eſt point la chaleur ſenſible ; cette derniere dépend encore pour chacun de nous de ſon organiſation particuliere, de la conſtitution actuelle de ſon corps, & peut-être de la ſenſibilité originaire de ſon ame.

Il en eſt de-même des ſentimens de plaiſir & de peine. Nous ſavons qu'ils ſont plus forts les uns que les autres, mais nous ignorons de combien ; nous ne pouvons jamais dire, ce plaiſir eſt le double, le triple, la moitié ou le tiers d'un autre plaiſir ; & nous connoiſſons encore moins la proportion exacte qui eſt entre les plaiſirs & les peines. Ces connoiſſances tiennent à une ſcience qui nous manque, mais qui ſera le chef-d'œuvre de l'eſprit humain, ſi jamais il peut y atteindre, & que nous appellerons Pſychométrie lorſqu'elle ſera découverte.

Quand nous comparons l'intenſité de la peine avec celle du plaiſir, il faut que la comparaiſon tombe ſur quelque choſe qui eſt commun au plaiſir & à la peine. Or, ils n'ont de commun entr'eux, que d'être des ſenſations ou des ſentimens de l'ame, & nous demandons par lequel des deux l'ame eſt le plus fortement ébranlée. Il faut ſe ſouvenir que l'intenſité en général, ſur quoi roule la queſtion, eſt la ſomme de toutes les intenſités particulieres, priſes ſur toutes les eſpeces correlatives, & ſur toutes les diviſions correſpondantes de ces eſpeces. Il y aura donc une ſomme d'intenſités pour la peine & une pour le plaiſir : ces deux ſommes étant déduites l'une de l'autre, nous montreroient de quel côté ſe trouve l'excédent de l'intenſité.

Pour rendre ceci auſſi clair qu'il eſt poſſible, figurons-nous une échelle graduée où ſeroient

rangés tous nos ſentimens agréables & déſagréables dans l'ordre de leurs intenſités. Que verroit-on ſur cette échelle ?

On y verroit dans quelle dégradation ſe ſuivent nos plaiſirs & nos peines ; & quel eſt pour chaque eſpece le plus haut période d'intenſité. Nous pourrions comparer à cet égard les eſpeces correlatives. En connoiſſant les limites de l'intenſité de chaque plaiſir & de chaque peine, il nous ſeroit facile de meſurer la diſtance qui eſt entre ces limites. Nous ſaurions ſi c'eſt un plaiſir ou une peine qui occupe le plus haut degré dans l'échelle. Enfin, en ſommant les intenſités de part & d'autre, nous réſoudrions la queſtion générale, ſi l'intenſité du plaiſir ou celle de la peine eſt la plus grande ; & la ſouſtraction nous indiqueroit de combien elle eſt plus grande.

Quoique juſqu'ici cette échelle n'ait pas été dreſſée, & ne le ſoit peut-être jamais, il ne faut pas la regarder abſolument comme une fiction. Elle exiſte confuſément dans tous les eſprits ; c'eſt ſur elle que nous réglons tous les jours nos jugemens & notre conduite. C'eſt donc ces jugemens & cette conduite qu'il nous faut conſulter au défaut d'une meſure plus exacte : & en attendant que quelque génie heureux vienne défricher ce terroir inculte de la philoſophie, ce ſont les ſeules données pour la ſolution de notre problême.

Pour commencer par une vue philoſophique, jettons d'abord un coup-d'œil ſur la nature du plaiſir & ſur le mécaniſme de l'homme. Le plaiſir corporel réſulte d'un ébranlement modéré du ſyſtême nerveux, le plaiſir de l'eſprit d'un

exercice, ni trop fort ni trop foible de ses facultés. C'est par ces bornes que l'intensité de chaque espece de plaisir est circonscrite; ce qui est au-delà n'est plus du plaisir, mais de la peine ou de la douleur. Il est donc évident que la peine occupe un plus haut échelon dans l'échelle des intensités; elle n'a d'autres bornes que celles de la sensibilité même. Le sentiment du bien a son terme, qu'il ne sauroit passer; mais tant que l'ame est capable de sentir, elle est capable de sentir le mal.

Il n'est pas besoin, pour prouver notre these, de remonter fort haut dans les régions intellectuelles. Descendons plutôt dans la vie commune: les preuves s'offriront en foule à nos regards.

Voulez-vous comparer l'intensité de la peine avec celle du plaisir? Il y a pour cela un moyen bien court. Mettez-les aux prises l'un avec l'autre, & voyez de quel côté demeurera la victoire.

Une douleur violente s'est emparée de votre corps: une affliction profonde regne dans votre ame. Quels sont les plaisirs qui puissent vous distraire des ces maux? Il n'en est plus pour vous: les objets que vous recherchiez avec le plus d'empressement, & qui captivoient tous vos desirs, ont perdu leurs charmes, sont devenus insipides, ou même vous sont odieux. Loin de pouvoir goûter aucune sorte de plaisirs, vous seriez trop heureux si un sommeil bienfaisant vous accordoit l'oubli de vos peines.

Districtus ensis cui super impiâ
Cervice pendet, non Siculæ dapes

Dulcem elaborabunt saporem,
Non avium citharæque cantus
Somnum reducent.
HORAT. Lib. III. ode I.

Mais d'un autre côté, quel est le plaisir assez vif, la situation assez délicieuse pour résister un instant aux atteintes de la douleur? Il n'est point de moment si fortuné qui nous en mette à l'abri; & elle n'a presque qu'à se montrer pour tarir le plaisir jusques dans sa source. Connoissez-vous un plaisir qui puisse me délivrer de la douleur physique? Mais je connois des douleurs qui à coup sur vous délivreront du plaisir physique. Trouvez-moi un plaisir qui me guérisse du mal de dents; mais de quelque espece, & de quelque grandeur que soit le plaisir dont vous vous enivrez, je m'engage à trouver des peines qui le feront évanouir comme une vapeur légere, & qui en effaceront jusqu'au moindre vestige. Enfin il n'est point de plaisir qui puisse nous garantir de la douleur pour le reste de nos jours; tandis qu'il y a des exemples de maux qui ont presque totalement émoussé le goût du plaisir, & ont frappé des coups si terribles sur l'esprit que la vie entiere de l'homme en est demeurée en proie à la langueur & à la tristesse. Telle est l'impuissance du plaisir, tel est le pouvoir de la douleur.

Ce pouvoir se manifeste dans tout le cours de la vie. Nos plus beaux jours sont mêlés d'ombres; la tristesse est à côté de la joie; il y a peu même de plaisirs où ses traces ne soient imprimées. Nos affections les plus douces, nos sentimens les plus généreux, les plus nobles,

les plus humains, ſources des voluptés les plus pures, l'amour, l'amitié, cette aimable ſympathie qui nous intéreſſe au ſort d'autrui, ne laiſſent pas d'avoir quelque choſe d'attendriſſant & de triſte. La douleur ne fait pas rire; mais la joie fait pleurer.

La mémoire, en réveillant le ſouvenir de nos ſenſations paſſées, y attache l'idée de plus ou moins de force ou de foibleſſe, en raiſon de ce que nous en avons éprouvé. L'expérience ſe forme en nous pas le ſouvenir des biens & des maux qui nous ont affectés: elle ſe groſſit de l'expérience des hommes avec qui nous vivons, de ceux même qui vivent loin de nous, & de ceux qui ont vécu avant nous. De cette maſſe d'expériences ſe compoſe l'échelle des intenſités, que nous avons dit exiſter confuſément dans notre eſprit. Et de là partent les jugemens naturels & habituels, que nous portons ſans preſque nous en appercevoir, & qui ſemblent être de nouvelles ſenſations, nées de la réunion de nos ſenſations précédentes; mais qui ſe reglent couſtamment ſur la profondeur des traces que les biens & les maux de la vie ont laiſſées dans la mémoire. Dans ces jugemens la vérité paroît ſans nuage: c'eſt la nature elle-même qui parle; écoutons ſa voix.

Toute la conduite des hommes ne prouve-t-elle pas que la peine fait ſur eux de bien plus fortes impreſſions que le plaiſir? Les menaces n'ont-elles pas plus de pouvoir que les promeſſes, ſoit pour les contenir dans l'ordre, ſoit pour les y ramener? Si elles entrent dans la ſanction des loix divines, ſi elles font toute la ſanction des loix humaines, n'eſt-ce pas pour

obtenir, par la crainte du mal, ce que l'eſpérance du bien ne ſuffit point pour opérer? Quelle que ſoit notre avidité pour le plaiſir, nous nous montrons bien autrement actifs, nous faiſons bien d'autres efforts, lorſqu'il s'agit de nous ſouſtraire à la douleur.

Il s'enſuit de là que nous ſommes beaucoup plus fortement affectés par la crainte que par l'eſpérance. Or l'eſpérance & la crainte que ſont-elles? Nos biens & nos maux paſſés, que nous revoyons comme projettés dans l'avenir. Nous nous ſouvenons donc que les maux que nous avons ſoufferts ont eu plus d'intenſité que les biens dont nous avons joui.

Je voudrois que chacun ſe demandât de quelle douleur il achéteroit ce qui lui paroît le plus grand des plaiſirs. A intenſités égales de part & d'autre, ce plaiſir devroit valoir la plus cruelle de toutes les douleurs; j'ai cependant lieu de douter que perſonne voulût l'acquérir à ce prix. L'homme le plus éperdument amoureux ſe ſentiroit bientôt refroidir, ſi on lui promettoit toutes les faveurs de l'amour, à condition ſeulement de ſubir la queſtion extraordinaire, ou de ſe laiſſer, pendant une minute ou deux, appliquer des tenailles ardentes.

Je n'ignore pas que les hommes font tous les jours un bien plus mauvais marché : ils immolent leurs biens, leur ſanté, leur repos à de courts & de frivoles plaiſirs, qui ſouvent leur préparent de longs regrets. Mais c'eſt qu'alors ils ne voient point le péril qu'ils courent: la paſſion les aveugle ſur les ſuites de leurs démarches, en les préſentant dans le lointain, en les enveloppant dans l'ombre de l'incertitude,

ou en les cachant à leurs yeux. Le Pere Malebranche a dit que perſonne ne s'enivreroit ſi le mal de tête précédoit l'ivreſſe au lieu de la ſuivre : pour nous détourner des plaiſirs nuiſibles, il ſuffiroit que les maux qu'ils traînent après eux, fuſſent auſſi préſens à notre eſprit, & ſe peigniſſent en couleurs auſſi vives que le bien que nous nous y promettons. Mais la paſſion groſſit ce bien, diminue les maux, ou les fait diſparoître.

Voyez ces mêmes hommes lorſqu'ils ſe rappellent de ſang froid ces plaiſirs funeſtes, & en même temps les peines dont ils les ont payés ; ils ſont bien éloignés de vouloir les racheter au même prix. C'eſt ainſi qu'ils jugent toutes les fois que la raiſon leur luit, dans cette aſſiette tranquille de l'ame qui ſeule leur donne le droit de juger. Pour les ramener vers ces plaiſirs, il faut que leur eſprit perde de nouveau ſon équilibre, & que leur jugement ſoit de nouveau troublé par les paſſions. Il n'y a que les vrais ſages, & leur nombre eſt petit, qui ſachent, en tout temps, évaluer leur gain & leur perte. Et ceux-ci n'héſiteront jamais à ſacrifier ces faux biens, qui ſe réduiſent à zéro, ou deviennent même des quantités négatives dans le calcul du bonheur.

Pourquoi plaignons-nous les hommes d'un caractere trop ſenſible ? Si l'intenſité du plaiſir étoit plus grande que celle de la peine, il n'y auroit qu'à gagner à cette ſenſibilité exceſſive.

Pourquoi fait-on ſi fort l'éloge de la vie ſimple & réduite à peu de beſoins ? Quelque éloignés que nous ſoyons de cette vie, nous nous y ſentons attirés par un penchant ſecret. La poëſie paſtorale, qui retrace les beaux jours

de Saturne & de Rhée, les plaiſirs champêtres, l'innocence du premier âge, enchante tous les eſprits : nous aimons encore dans nos livres cette belle ſimplicité qui n'eſt plus dans nos mœurs. Mais les philoſophes mêmes ne nous exhortent-ils pas, d'une commune voix, à cacher notre vie, à fuir les plaiſirs bruyans, le tumulte du monde, le faſte de cours ; à borner nos deſirs, à nous rapprocher de la nature ? Et n'eſt-ce pas reconnoître qu'il n'y a point d'avantage pour nous à donner trop d'exercice à notre ſenſibilité, & qu'il eſt plus de notre intérêt de diminuer la force des peines que d'augmenter celle des plaiſirs ? Car encore une fois, ſi le plaiſir avoit plus d'intenſité que la peine, il faudroit ſuivre des maximes entiérement oppoſées : il faudroit élargir le cercle de la vie, au lieu de le reſſerrer, nous répandre ſur les grands théâtres, & rechercher les grandes ſenſations.

Le ſouvenir de nos plaiſirs augmente nos plaiſirs. Je ne crois pas qu'il y ait ici compenſation ; mais je laiſſe à des philoſophes plus profonds à voir en quelle proportion eſt l'accroiſſement du plaiſir contre celui de la peine dans ce double acte de réminiſcence. Je n'obſerve qu'une choſe : c'eſt que le ſouvenir agréable de nos peines paſſées eſt bien ſujet à être affoibli par un triſte retour ſur la fragilité de notre conſtitution, qui ſans ceſſe nous expoſe aux mêmes dangers. Nous avons échappé au naufrage ; mais nous ne ſommes pas dans le port : de nouvelles tempêtes, de nouveaux écueils nous attendent, & nous devons échouer contre un de ces écueils.

De

De tous les plaiſirs le plus pur eſt celui que donne la vertu ; & il paſſe avec toute ſa pureté dans la mémoire, où il prend le nom de bonne conſcience. Cependant ce plaiſir, dans ſon plus haut période, n'égale point le remords que cauſe le crime, ni dans un degré inférieur les regrets que nous font ſentir nos vices, notre inconduite, nos fauſſes démarches. Servons-nous ici de la même épreuve dont nous avons fait uſage plus haut. La bonne conſcience, malgré ſon prix infini, ne peut rien contre la douleur phyſique : elle nous conſole ; mais elle ne ſauroit faire ceſſer nos ſouffrances : au lieu que la mauvaiſe conſcience, toutes les fois qu'elle ſe réveille, eſt deſtructive, non-ſeulement du plaiſir ſenſuel, mais de tous les plaiſirs : elle flétrit les roſes de la volupté, empoiſonne nos momens les plus délicieux, fait ſuccéder l'inquiétude & la terreur à nos plus douces émotions.

Je ne parle pas des cauſes accidentelles qui peuvent modérer la ſatisfaction que procure une bonne conſcience. Il n'eſt point d'homme de bien qui n'ait des foibleſſes à ſe reprocher ; & c'eſt aux ames vertueuſes, aux conſciences délicates que ces reproches ſont le plus ſenſibles. L'image de leurs imperfections leur eſt toujours préſente ; & pour peu que les idées religieuſes s'y joignent, on ne croira pas avoir expié ſes imperfections par ſes vertus : les Saints du premier ordre n'ont pas cru trop faire en paſſant le reſte de leurs jours à laver dans les larmes de la pénitence quelques erreurs de leur jeuneſſe.

Mais, ſans aller ſi loin, l'honnête homme

fait le bien par habitude : on ne lui voit pas ces folles extases dont se parent les charlatans de vertu, ou les charlatans de dévotion ; son plaisir consiste dans un calme intérieur, dans une douce sérénité d'esprit. Mais comparera-t-on ce calme heureux aux orages qu'excite le remords, la confiance à la désolation, l'espérance au désespoir, en un mot, le contentement tranquille de l'homme vertueux aux supplices du scélérat flagellé par les Furies, & qui porte l'enfer dans son cœur ?

Parmi les jugemens naturels fondés dans le souvenir & dans l'expérience, il en est un qui porte sur l'ensemble de nos biens & de nos maux, & qui embrasse la vie entiere ; mais comme il pourroit être formé d'après le nombre & la durée de nos peines & de nos plaisirs, aussi-bien que d'après leur intensité, je ne sais si c'est ici le lieu le plus propre pour en faire mention. Ce qui cependant m'y engage, c'est que l'influence de l'intensité m' y paroît être la plus forte.

Or c'est une vérité constatée par d'habiles observateurs, qu'il n'y a presque personne qui après de sérieuses réflexions souhaitât de repasser par la même chaîne d'événemens dont sa vie a été composée,

Nul de nous ne voudroit recommencer son cours.

Cela feroit voir que dans le tableau de notre vie la peine est marquée en traits bien plus saillans que le plaisir ; & niera-t-on que la prépondérance de la peine, qui détermine ici le jugement, ne soit due, sinon en tout, au

moins pour la plus grande partie, à son intensité ?

Mais ce jugement n'est-il pas en contradiction avec l'amour de la vie qui semble être si naturel à l'homme. Essayons de les concilier.

Il n'est pas surprenant, sans doute, que le choix que nous faisons d'un esprit libre, & par un acte réfléchi de l'entendement, soit contraire à celui que nous faisons lorsque notre esprit est mis hors de son assiette par le desir, par l'aversion, ou par quelque autre agitation plus ou moins violente. Le choix de la raison est constant & immuable : celui de la passion se borne au moment présent ; & de là toutes nos inconséquences.

Ce qu'on nomme amour de la vie, n'est certainement pas un choix réfléchi, une préférence raisonnée. Nous venons de voir que la réflexion nous fait juger & choisir tout autrement. Quelle seroit d'ailleurs la vie que nous aimerions par un choix réfléchi ? Ce n'est pas au moins la nôtre ; nous ne la connoissons pas. Pour savoir si aux yeux de la raison elle est digne d'amour ou de haine, il faudroit pouvoir en rapprocher les deux bouts, & la contempler dans sa totalité. Déja nous ne sommes pas satisfaits de notre vie passée, puisque nous n'en voulons pas une seconde fois. Ainsi nous n'aimons point ce que nous connoissons de notre vie ; & à mesure que nous y avançons, nous refusons également de reprendre les portions qui s'en sont écoulées.

Si l'on y prend garde, on observera en effet que les symptomes qui semblent déceler l'amour de la vie, ne se déclarent que par in-

tervalles, dans des temps de crise, & lorsqu'une émotion extraordinaire, en nous ôtant le pouvoir de réfléchir, nous entraîne à un choix que le jugement libre eût condamné. Et lorsqu'on a érigé en maxime que les hommes aiment à vivre, ou qu'ils aiment leur vie, on a abstrait cette maxime d'un grand nombre de ces circonstances critiques où l'esprit vivement agité, n'est pas à lui-même, & où de grands biens ou de grands maux donnent de fortes secousses à l'imagination. Encore cette maxime n'est-elle pas universellement vraie : les agitations qui produisent ces symptomes de l'amour de la vie, ont ceci de commun avec les autres, qu'elles sont souvent surmontées par des passions plus impérieuses, comme par le désespoir, par l'enthousiasme de la vertu, par l'amour de la patrie, par l'amour de la gloire & de l'immortalité.

A bien analyser les cas où l'amour de la vie paroît se manifester, on verra qu'ils se réduisent presque tous à l'espérance & à la crainte; l'une nous fait aimer le bien qui n'existe pas encore, & qui peut-être n'existera jamais; l'autre nous fait fuir le mal qui nous menace de près, ou ce qui peut-être n'est pas un mal; mais pour exciter notre aversion, il suffit que nous nous le figurions comme tel.

Quoique l'espérance ne soit, la plupart du temps, qu'une illusion, elle est, ou peu s'en faut, le bien le plus solide de l'homme. Toute espérance éteinte, à quoi tient l'amour de la vie ? Lorsqu'on en est là, il n'est pas même fort rare qu'on souhaite sincérement la mort ou qu'on se la donne. Quelle est donc ici la vie

que nous aimons? Une vie imaginaire que nous nous peignons, à notre gré, sur la sombre toile de l'avenir. Nous ne voulons pas recommencer notre vie passée, parce que par rapport à elle tout est dit, & qu'il n'y a rien à attendre au-delà de ce que nous savons; mais nous voulons continuer de vivre, parce que nous continuons d'espérer. Les hommes les plus indifférens pour la vie sont ceux qui apprécient l'avenir par le passé.

Mais plus souvent encore l'amour de la vie n'est que la peur de mourir. L'ignorance de ce que c'est que la mort, l'appareil lugubre qui l'environne, l'incertitude de notre destinée future, voilà l'épouvantail qui nous fait frissonner & nous attache à notre existence présente, à peu après comme un enfant, à la vue d'un objet qui lui cause de l'effroi, se rejette en arriere, & se serre contre le sein de sa nourrice. C'est de cet amour négatif, si je puis m'exprimer ainsi, que des vieillards infirmes, des malades dont la guérison est désespérée, aiment encore leur vie misérable; ou plutôt c'est avec cette crainte positive qu'ils redoutent la mort.

Si donc, au bout de notre carriere, on nous proposoit de la fournir de nouveau, je ne doute point que la frayeur du moment ne fit accepter cette proposition à la plupart d'entre nous, à ceux-mêmes qui de sens rassis l'auroient constamment refusée. C'est que la frayeur ne raisonne point; car enfin si leur refus étoit fondé, ce n'est rien gagner ici que de gagner du temps: si vous êtes mécontent de votre vie passée, vous ne faites que doubler la somme de vos mécontentemens; & après tout, il en fau-

dra venir au même terme, & vous expofer une feconde fois aux mêmes terreurs.

Je ne doute pas non plus que dans cet inftant critique bien des gens ce confentiffent à revivre au hafard, & à courir les rifques d'un fort quelconque, fans fonger fi les bons lots font rares ou communs dans cette grande lotterie, & s'il eft fort apparent qu'ils leur tomberont en partage. On prendroit ce parti par une impulfion mécanique de la crainte; mais feroit-ce le choix d'un homme fage? Les anciens ne le penfoient point: leurs philofophes & leurs poëtes, qui après le trépas font remonter nos ames fur la terre pour animer de nouveaux corps, ont foin de les évoquer auparavant fur les rives du léthé, & de leur faire boire, à longs traits, l'oubli de leur vie paffée. *Veniet iterum qui nos in lucem reponat dies, quem multi recufarent, nifi oblitos reduceret*, dit Séneque: & le héros de virgile s'écrie,

Quæ lucis miferis tam dira cupido?

DU BONHEUR.

» Tous les hommes desirent d'être heureux
» cela est sans exception. Quelques différens
» moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous
» à ce but ; ce qui fait que l'un va à la guerre
» & que l'autre n'y va pas ; c'est ce même de-
» sir qui est dans tous les deux, accompagné
» de différentes vues ; la volonté ne fait jamais
» la moindre démarche que vers cet objet ; c'est
» le motif de toutes les actions de tous les hom-
» mes, jusqu'à ceux qui se tuent & qui se pen-
» dent. » S'il est ainsi, pourquoi donc y a-t-il
si peu d'heureux sur la terre ?

Ce n'est pas peu de chose que de ramener l'homme du labyrinthe où il s'égare, dans la route du bonheur qu'il cherche, où il n'est pas. Il faudroit (comme dit un écrivain qui s'exprime toujours bien, & pense souvetn juste) *substituer une existence morale à son existence physique*, il faudroit sur-tout le dégoûter de ces conducteurs dangereux qu'il a l'orgueil de suivre, & lui donner un guide simple qui le menât par la main, & lui expliquât en termes intelligibles, comment il le conduira plus sûrement par un sentier abandonné depuis longtems.

Je serois volontiers ce guide simple, je connois ce sentier secret ; mais ce qu'il y a de décourageant, c'est qu'on a beau conseiller les hommes, il arrive parmi nous ce qu'un ancien remarquoit de ses citoyens ; ce sont les sages qui proposent, & les fous qui décident.

Heureux ces premiers légiſlateurs qui, dès l'enfance du monde, raſſemblant des hommes encore innocens, n'avoient qu'un paſſage à faire de l'état de nature à l'état civil ! Il eſt aiſé de créer il eſt preſqu'impoſſible de réformer ; cependant il faut prendre les hommes tels qu'ils ſont, & partir du point de dépravation où nous ſommes parvenus il y a bien longtems.

Prétendre à la perfection, ſeroit une folie ajoutée à mille autres ; elle n'eſt point de notre eſſence, mais je voudrois (comme le dit Caton en parlant du mal moral) que ce qui eſt grand, devint petit, & que ce qui eſt petit ſe réduiſit à rien. C'eſt ce que je vais tenter pour la gloire ſeule de l'entrepriſe : je ne me flatte pas que des gens ſubjugués par la philoſophie (1) puiſſent me ſuivre étant chargés de chaînes ; heureux ! ſi je puis au moins être utile à mes propres enfans, il me ſemble qu'il n'y a rien de ſi ſatisfaiſant que de pouvoir ſe dire : ſi j'ai recherché la ſageſſe, je ne l'ai pas recherchée pour moi ſeul ; j'ai ramaſſé des richeſſes éparſes ; j'en ai fait part à tout le monde : ſi le ciel m'a refuſé les dons de la fortune, il ne m'a pas pour cela ôté la faculté d'être généreux, & je partage les richeſſes qu'il a miſes en ma puiſſance.

Venez donc, mes enfans, ſuivons enſemble ce ſentier que je connois ; je ferai de vous des hommes : ceux qui ſuivent la foule reſſemblent à des moutons entraînés par le troupeau.

» Que les jeunes gens ſe faſſent inſtruire, (2)

(1) On verra dans la ſuite ce que j'entens par cette philoſophie.

(2) Ces paroles ſont de Pythagore ; mais qu'importe la ſource, ſi l'eau eſt ſalutaire.

» que les hommes faits s'exercent dans la pra-
» tique du bien, que les vieillards se reposent; »
tel est mon texte.

Comme je n'écris point par vanité, je n'aspire point à l'éloquence; je desire moins d'étaler du génie, que je ne craindrois les écarts, si je croyois en avoir: bon sens! ame de tout ce qui est vrai, principe de tout ce qui est bien; soyez la base de cet essai, assemblez en le tout de parties bien liées, & sur-tout que les choses que je proposerai soientpraticables à tout le monde. (3)

Mon fils vient de naître; je laisse à sa digne mere les soins qui ont rapport à ce premier instant, sa tendresse en éclairant ses devoirs, sera plus éloquente que Locke & que Rousseau; j'observerai seulement au reste des femmes que ces deux écrivains ont donné à cet égard, des avis puisés dans la nature & dans la raison; je n'y changerai rien ou peu de chose; il est certain que l'usage des maillots est nuisible & cruel; qu'il est dans l'ordre naturel & divin que les meres allaitent leurs enfans; que de l'usage contraire il résulte des inconvéniens, dont un seul fait frémir; c'est que l'enfant, au moment où il sort des bras de sa nourrice, perdant l'objet de son affection, perd en même tems l'habitude d'aimer; qu'avant qu'il soit familiarisé avec sa mere, le naturel est presqu'éteint en lui, & ne se renouvelle jamais dans sa pureté primitive. Quant aux exercices proportionnés à la foiblesse de l'âge, j'aimerois aussi que mes enfans, aux dépens de quelques contusions, apprissent à supporter la douleur. En un mot ils exhortent les

(3) Un traité de morale qui n'est pas appuyé sur le commerce des hommes, est un ouvrage manqué. Bacon.

meres & les nourrices à la douceur, à la complaiſance ; ils veulent que ces petites créatures ſoient heureuſes aujourd'hui, parce que demain n'eſt pas en notre pouvoir : je ſuis de leur avis ſur tous ces articles, & je conſeille à toute mere ſenſible de lire Locke tout entier, & la premiere partie de l'Emile. On peut ſuppoſer même que je tranſcris ce premier ouvrage à la tête du mien, & que ce qui eſt de moi, eſt fait pour indiquer les choſes ſur leſquelles je penſe différemment que M. Rouſſeau.

O combien étoit pénétrée des ſentimens qui m'animent, cette excellente mere qui parageoit ſon lait entre ſon fils & d'autres enfans, pour verſer dans leur ſein des ſentimens de freres, & les diſpoſer à s'aimer un jour ! tel eſt le premier exemple que je propoſe aux meres ; telle eſt la premiere leçon qu'elles doivent à leurs éleves. Que l'enfant aime celle qui l'allaite, il aimera bientôt les enfans qui l'environnent, ſon pere & ſes parens, ſa patrie & puis le genre-humain. Tout le monde connoît & admire la ſageſſe des Chinois ; le ſecret du légiſlateur ne fut autre choſe que cette inſtitution qui porte les enfans à rendre une eſpece de culte à leurs parens ; le même reſſort qui régit les familles, agit ſur le gouvernement.

Les premieres careſſes de la mere ſont à l'enfant, ce qu'eſt aux jeunes plantes la roſée du matin: elles le rendent careſſant lui-même; joyeux d'embraſſer ſa nourrice, il tend ſes petits bras à tout le monde ; il ſourit déja à ceux qu'il reſpectera un jour ; c'eſt ainſi que la bienveillance s'introduit dans ſon cœur. La fille de Plutarque invitoit ſa nourrice à préſenter la mamelle aux

enfans qui l'environnoient; ſpectacle délicieux, & qui faiſoit augurer à ce grand homme, que ſa fille auroit un naturel généreux & bienfaiſant: & comment auroit-il pu ſe tromper? La bienvieillance eſt une vertu ſi douce, ſa pratique eſt ſi ſatisfaiſante, que lorſqu'une fois elle s'eſt introduite dans le cœur, le crime même ne peut l'en bannir; les ames généreuſes le ſont encore ſur l'échaffaud. Mais ce n'eſt pas une vertu que l'on puiſſe acquérir comme la tempérance; elle doit naître ſinon avec nous au moins quelques temps après. C'eſt donc aux parens à en former le germe; de ce premier inſtant dépend le bonheur de toute la vie.

J'ignore combien de temps il faut pour apprendre le grec & le latin; mais je ſais bien qu'il faut employer nos premieres années à nous apprendre à aimer les hommes: c'eſt à ce but unique qu'il faut diriger toutes les actions de l'enfance. Je ne puis ſouffrir ces monſtres naiſſans qui s'amuſent à plumer des oiſeaux & à enfiler des mouches; récréations ordinaires de ce fruit monſtrueux des amours de Caligula, de cette Druſile, qui crevait les yeux aux enfans qui jouaient avec elle; cela n'arriverait pas deux fois à mon éleve; car à la premiere, je lui enfoncerais ſi vivement l'épingle dans quelque partie de ſon corps, que je lui ferais ſentir qu'un être vivant n'eſt pas impaſſible. (4)

(4) Locke fait à ce ſujet une remarque qui prouve combien influent ſur les hommes, les habitudes ſanguinaires, quoiqu'innocentes en elles-mêmes; c'eſt ſur cela, dit-il, qu'eſt fondé l'uſage établi en Angleterre, d'exclure les bouchers du nombre des Jurés choiſis pour les affaires criminelles, où la condamna-

Je l'accoutumerais au contraire, à nourrir, à careſſer les animaux ; *ne fût-ce* (dit l'excellent homme que j'ai déja cité) *que pour apprendre à aimer les hommes, il faudroit en faire une eſpece d'apprentiſſage, & nous accoutumer par ces petites choſes à être doux & humains.*

Le Sceptique Montagne (5) en s'égayant, & écrivant comme il le dit lui-même à bâtons rompus, a ſemé ſes eſſais de préceptes plus ſenſés, peut-être, que tous les traités en forme que nous avons de l'éducation : cette eſprit droit a ſenti que le bonheur de l'homme, conſiſtant dans l'égalité d'ame, dans la juſtice & la bienveillance ; ſes actions, dans les bras même de ſa nourrice, n'étoient pas indifférentes. Il ſe borne à proſcrire l'entêtement & les fantaiſies qu'il appelle les racines de la cruauté & de la tyrannie. En adoptant ce principe, que je ferois cas d'un enfant qui s'accoutumeroit de bonne heure à ſe refuſer ſes petites fantaiſies, & que cette partie de l'éducation doit influer ſur ſes

tion emporte ſentence de mort. On nous parle d'une nation qui refuſa une charge de judicature à un citoyen, uniquement parce que, dans ſon enfance, il avoit pris plaiſir à déchirer des oiſeaux ; & d'un peuple plus auſtere encore, qui chaſſa du ſénat un de ſes membres, parce qu'il avoit rejetté durement un oiſeau qui s'étoit réfugié dans ſon ſein : il y a dans l'hiſtoire pluſieurs traits de cette nature qui font honneur à l'humanité, & qui prouvent l'importance de cet article dans l'éducation.

(5) Le Traducteur de locke a compilé preſque tous les paſſages de Montagne qui ont rapport à l'éducation ; ainſi en liſant cet ouvrage (dont le ſujet n'eſt pas reſté ſi neuf, que le prétend M. Rouſſeau) on recueillera à la fois les préceptes de deux grands maîtres.

jours! Si mon éleve, sans aucun sentiment de crainte, se contentoit de pain sec, quand j'éprouverois sa gourmandise, s'il n'avoit pas la larme à l'œil, lorsqu'au moment de la promenade, je le reconduirois dans sa chambre; je garantirois d'en faire un être raisonnable. La vie de l'homme est une échelle, dont les différens desirs marquent les échelons; il desire une poire & puis des jouets; des camarades bruyans, & puis des chevaux; des chiens, des maîtresses; & puis des biens & des honneurs. C'est à la poire qu'il falloit l'arrêter, & cela n'est possible qu'au premier échelon. Meres, faites-y attention, jamais vos enfans ne seront heureux, si vous ne tournez vos soins à cet unique objet; tous les traités d'éducation ne feront que vous remplir la tête de spéculations impossibles dans la pratique : pendant douze ans au moins, ne vous attachez qu'à affoiblir les passions irascibles & concupiscibles; une fois amorties, elles n'auront jamais assez de force pour causer des ravages; les animaux qu'on apprivoise nous en donnent des exemples frappans; mais vous n'avez peut-être qu'un instant pour étouffer un vice dont le levain fermente; s'il s'empare aujourd'hui du cœur, demain il y sera fortifié.

Déja la mere a rempli sa tâche que je n'ai fait qu'indiquer; des soins plus sérieux regardent désormais le pere, non-seulement instituteur né du fils, mais sans lequel il n'y a point de systême d'éducation praticable : (6) je ne rejetterai

(6) Locke a trouvé cet article si important, que c'est le seul endroit de son traité qu'il ait étayé de l'auto-

point ces fonctions glorieuses, je ne priverai point l'Être Suprême du spectacle qu'il aime ; je sais qu'il sourit au pere de famille, qui, environné de ses enfans, dicte en les caressant, les leçons de la sagesse. Je ne marcherai point à l'aventure, car mon plan d'éducation fut écrit dans mon cœur au moment où je devins pere, & voulant élever un édifice solide, j'en vais jetter d'abord les fondemens inébranlables ; ces fondemens sont sa Religion ; il me sera, dans la suite, moins difficile de le prouver, que douloureux d'être obligé d'en venir à des preuves.

Je crois que les préceptes de cette religion, que l'on croit si austere, si compliquée, se réduisent à celui-ci : *aime Dieu & les hommes :* J'enseignerai donc à mon fils à aimer Dieu ; & ne lui supposant encore que l'instinct des animaux, j'espere qu'il ne sera pas plus ingrat qu'eux, qu'il baisera la main qui le nourrit ; c'est ce que nous examinerons bientôt. Quant à l'amour des hommes, quoi qu'en dise l'Auteur d'un systême inoui, je le crois *inné* dans tous les cœurs ; & si l'on n'a pas altéré son naturel, je pense avoir prouvé que de l'amour qu'il porte à sa nourrice, il parvient par une gradation conséquente à aimer le genre-humain : il ne s'agit donc que de cultiver cette vertu qui

rité d'une note historique. Il renvoie le lecteur à Suétone, dans la vie d'Auguste, & à Plutarque, dans la vie de Caton le censeur ; pour y apprendre, dit-il, combien chez les Romains les parens se croioyent obligés de prendre soin eux-mêmes de l'éducation de leurs enfans. Comme les extraits de ces historiens seroient trop longs pour une note, je ne puis trop recommander qu'on les consulte eux-mêmes.

n'eſt plus un précepte ; de faire naître des occaſions où elle puiſſe éclater & s'accroître en agiſſant ; mais ſur-tout, lorſqu'il fera quelqu'acte d'humanité, je remarquerai s'il ne le fait pas pour me plaire ; tout ſerait perdu ſi l'hypocriſie s'en mêlait : je l'aimerois mieux ſans vertu qu'imposteur. Le ſeul remede à cet inconvénient eſt de ne rien précipiter ; de laiſſer agir le naturel en l'aidant, ſans paroître le faire. En général, nous nous preſſons trop de jouir de tout ce qui nous flatte, la vanité inſéparable de nos moindres actions, cette manie innée de croire mieux faire que les autres, en matiere d'éducation, ne produit que des fruits précoces, nous donnons à nos enfans de petites manieres ; nous admirons leur gentilleſſes, en récitant des choſes ſérieuſes ; c'eſt le vrai ſecret d'en faire des ſinges. Juſqu'à ce que leur entendement ſoit formé, traitons les comme des muets, inſtruiſons-les par des ſignes, c'eſt-à-dire, par des actions qui gravent ſur leur foible cerveau la lente impreſſion des bons exemples. Les enfans n'ont que des yeux, c'eſt par les yeux ſeuls qu'ils conçoivent ; careſſez devant eux les hommes, les animaux, feignez quelquefois d'avoir faim, d'être malade, que vos amis vous ſecourent avec inquiétude ; parlez ſouvent des pauvres, des malheureux, & ſur le champ introduiſez-en dans votre appartement ; voilà les premieres leçons. Je ſais bien que s'ils vouloient vous imiter alors, ce feroit encore une action de ſinge ; mais du moins, tandis que la petite machine s'exerceroit à cela, ne s'occuperoit (comme il arrive toujours) que de ce qu'elle verroit faire, elle ne

briseroit pas des meubles, elle ne se mettroit pas en colere, & ne s'accoutumeroit pas à être obstinée ou battue ; voilà l'essentiel. Fermez d'abord le cœur au vice, vous l'ouvrirez un jour à la vertu. Toute espece de culture demande des préparations ; empêchez que des vents contraires n'apportent dans votre champ qui repose, la graine de l'yvraie ; disposez-le lentement à la fécondité : quand il en sera temps, projettez votre semence, & laissez la germer : si votre impatience veut accélérer l'opération de la nature, si vous allez découvrir la plante en écartant la terre qui la couvre, vous la verrez, vous en jouirez un instant, mais l'instant d'après elle sera flétrie, elle ne sera plus.

Quand je n'en avertirois pas, on s'appercevroit aisément que je n'écris pas pour les grands : la sagesse éternelle veille sans doute sur eux de plus près que sur les autres hommes, & ce n'est point à nous à leur prescrire des regles ; les conseils que l'on pourroit leur donner, se réduisent à bien peu de chose ; le peuple se contente de si peu d'égards, qu'il seroit odieux de les lui refuser ; il suppose si volontiers des qualités éminentes aux hommes éminens en dignités, que la férocité seule pourroit vaincre l'opinion, ainsi votre bonheur est dans vos mains encore plus que le nôtre. C'est même de cet amour prodigieux des peuples pour leurs maîtres que naît un argument invincible contre les défenseurs de l'égalité & de la liberté; quand on aime en obéissant, il faut qu'on soit bien pénétré de la nécessité de cette obéissance, & des nations entiéres ne sont point insensées : quiconque s'étonne de ces sentimens si naturels aux peuples, doit

doit s'étonner auſſi de la docilité, de la célérité avec laquelle tous les membres du corps obéiſſent à la moindre volonté de l'ame ; cet effet ſurprenant ſuppoſe une cauſe divine, & cette même cauſe influe ſur tout ce qui concerne les grands ; ils deviennent d'eux-mêmes tout ce qu'ils veulent être ; leur enfance, d'ailleurs, eſt environnée de perſonnes, dont le moindre exemple vaut un volume de préceptes ; il y auroit donc de la témérité à les enviſager dans cet eſſai ; j'écris encore moins pour les héros conquérans ; car j'inſtruirois mal leurs enfans ; ſi j'avois à le faire, je commencerois par un mot d'Annibal qui, à l'iſſue d'une bataille, voyant une vaſte foſſe qui regorgeoit de ſang humain, s'écria : *O que cela eſt beau !* j'introduirois enſuite des députés Mexiquains qui, amenant au vainqueur des vaincus enchaînés, lui diroient : *voilà tes eſclaves ; ſi tu es un Dieu qui te nourriſſes de chair & de ſang, manges les.* Mais j'ecris *du bonheur*, & ces traits frappans de l'hiſtoire ſemblent exclus de mon ſujet ; j'écris pour cette claſſe humble qui doit briller ſur la terre par l'amour de Dieu & des hommes, vertus qui les ayant conſolés pendant leur vie, ſe partagent à leur mort ; l'une les conduit au ſéjour qu'elle leur a promis, l'autre reſtant ſur la terre, les fait vivre dans la mémoire des hommes, & conſerve à la poſtérité leurs images ineffaçables.

Je reviens ſur mes pas, dans le deſſein de parcourir moins rapidement la vaſte & riante carriere que je viens de m'ouvrir. Plus j'enviſage les différentes cauſes qui doivent concourir au bonheur de l'homme, plus je me ſens obligé de remonter à la ſource qui, dans toutes les ſup-

positions possibles, se trouve toujours être la religion.

Comment l'impie qui méconnoît les bienfaits du Créateur, sera-t-il sensible à ceux des hommes? S'il est ingrat, comment se fera-t-il aimer? S'il est haï, comment ne se fera-t-il pas horreur? S'il se déteste lui-même, à quelle espece de bonheur peut-il prétendre? L'esprit d'irréligion empoisonne tout, appesantit le joug des devoirs, excite à la rébellion, & nous rend tout insupportable? Si je nie l'influence divine sur les choses humaines, tout le sistême de la société est détruit pour moi; tout me paroît absurde, révoltant, & l'instinct se releve sur les débris de la mortalité. Si je crois que Dieu, dans un certain temps, n'a pas donné à certains hommes un pouvoir légitime sur les autres hommes, je ne vois dans les maîtres de la terre que d'injustes usurpateurs, & l'espece humaine divisée en troupeaux de bétail. Assurément ce tableau est affligeant, contraire à mon bonheur; de là germent dans mon ame les semences de la sédition; dès que je me suis persuadé que le ciel ne m'a point imposé de joug, mon orgueil souffre avec peine qu'un mortel égal à moi, ose m'en imposer; je n'envisage plus que la force, alors je cede en frémissant, j'obéis & je hais; alors agissant en esclave, toutes mes actions se ressentent de la bassesse de l'état que je me suis choisi. La religion seule peut adoucir en moi ce sentiment amer; je me soumets sans peine à la volonté d'un Dieu; je le respecte dans la personne de mes maîtres; je n'ai pas l'audace de les interroger, de les insulter sur le trône, d'encourir leurs justes indignations; si ce sont là des

préjugés; juſte Dieu, retirez de deſſus la terre l'affreuſe vérité & livrez nous aux préjugés ; ils ſont nos conſolateurs, & il eſt de votre bonté de nous rendre hueureux ! Si la vengeance pouvoit entrer dans mon cœur, j'ajouterois un mot à ma priere, je vous ſupplierois de reléguer dans quelqu'iſle déſerte les hommes farouches qui nous ſuggerent ces dangereuſes idées, de les y abandonner à eux-mêmes, de leur refuſer un chef, (*) lorſque la néceſſité les forceroit à vous en demander un : ces hommes de bronſe ne méritent pas qu'on leur aſſure la tranquillité civile ; il faut les laiſſer en proie à l'impulſion phyſique, & au brigandage, fils de l'indépendance.

Ne vous découragez pas, jeunes lecteurs, accoutumés à froncer le ſorcil au ſeul mot de morale ; je puis donner à mes idées un tour philoſophique, & je le ferai par complaiſance pour vous.

Quand je n'enviſagerois la religion que dans les effets qu'elle produit ici-bas, quand je la dépouillerois des biens qu'elle promet dans l'avenir, je la regarderois encore comme l'appui, la conſolatrice de l'humanité ; quand je ne l'examinerois qu'en politique, je la regarderois comme l'ame du corps ſocial, le frein du crime, & l'aiguillon de la vertu ; quand je ne la regarderois qu'avec l'indifférence d'un homme diſſipé, même voluptueux, j'appercevrois encore que la débauche baiſſe le front devant elle, qu'elle met le ſceau à la probité, & qu'elle fait reſpecter, par l'impiété même, ceux qu'elle couvre de

(*) Je prie le lecteur de voir dans les lettres perſannes, l'hiſtoire des Troglodites.

ſes aîles. Quand je jetterois un œil critique ſur l'obſcurité de ſes myſteres, je ſerois encore flatté du milieu raiſonnable qu'elle me fait tenir entre l'impiété du païen, & la baſſe crédulité du Muſulman ſtupide, je me dirois : heureux aveugle, laiſſe-toi conduire. Me prouvât-on alors qu'elle n'eſt qu'une chimere, & qu'une vaine idole, parée par l'imagination ; je ne ſouffrirois pas qu'on abattît une idole ſi propice à mon bonheur ; & je ſerois ſuperſtitieux, plutôt que ſacrilege.

C'eſt faire bien de l'honneur à la politique, que de la ſuppoſer mere de la religion. Si l'on entend par politique les différens reſſorts que fait mouvoir la puiſſance légiſlative, pour contenir les hommes dans les bornes du devoir ; je la regarderai, non comme la mere, mais comme la fille de la religion ; & priſe dans ce ſens, elle l'eſt effectivement. La religion étoit avant toute convention humaine, parce que les hommes avoient vu le ſoleil avant de dire, aſſemblons-nous. En vain nous dira-t-on que les premiers légiſlateurs firent honneur au ciel de leur propre ſageſſe ; cette ſageſſe étoit en eux le fruit de la religion, qui ne ſe borne point à preſcrire une forme de culte ; mais qui étend ſes vues ſur tout ce qui eſt bon & utile ; qui d'une main tient l'encenſoir, & de l'autre la balance : ils ont étayé le coloſſe du corps politique du pouvoir de la religion ; mais ils ne l'ont pas créée, elle étoit avant eux ; s'ils l'ont appellée à leur ſecours, c'eſt une preuve de ſa néceſſité, non de ſa dépendance relative à la politique : en un mot, aucun peuple n'a exiſté ſans elle : elle eſt également néceſſaire au monde, aux nations,

à l'homme iſolé, quelles que ſoient les forme étranges ſous leſquelles on la révere ; elle fus toujours & par-tout le ſanctuaire des vertus, &t la regle des mœurs ; les hommes la conſulterent dans leurs doutes, l'implorerent dans leurs beſoins : ſeule elle diſſipa les terreurs des nations entieres, les raſſura contre les revers, les encouragea aux grandes entrepriſes : l'homme de tous les temps, de tous les lieux, ne trouva le bonheur qu'en elle. Je ne l'enviſagerai pour le moment que ſous ce point de vue, & ſi j'ai prouvé qu'elle eſt abſolument la baſe de tout bonheur raiſonnable, je ſuis diſpenſé de recommander aux peres cette partie de l'éducation. M. Rouſſeau differe cette inſtruction d'une vingtaine d'années, & fabrique à ſon éleve une religion à ſa guiſe ; l'Europe a prononcé avant moi ſur ce ſyſtême nouveau. Locke ſe contente de dire à ſon éleve que Dieu a fait & gouverne toutes choſes, qu'il entend tout, qu'il voit tout, qu'il comble de toutes ſortes de biens ceux qui l'aiment, & obéiſſent à ſa volonté ; tout cela eſt très-ſenſible pour Locke & pour moi ; mais un enfant n'y comprendra rien, & dira pour toujours, oui. Il faut lui faire deviner tout cela ; après quelques années d'inſtructions priſes par les yeux, lorſqu'il marche, qu'il parle, qu'il commence à queſtionner, le moment eſt arrivé ; employez toute votre adreſſe à tirer lentement ce rideau qui lui dérobe les objets.

La religion contemplée dans tout ſon éclat, offre un ſpectacle que ne ſoutiendroient pas les foibles yeux de l'enfance ; elle s'eſt, pour ainſi dire, enveloppée elle-même d'un voile miſtérieux, pour ménager, par une gradation

majeſtueuſe, la vue des ſpectateurs; tirez inſenſiblement le voile, ne montrez d'abord à l'enfant que ce qui eſt proportionné à ſon intelligence.

La contemplation de la chaîne, qui lie le ſyſtême univerſel, ſemble réſervée au philoſophe, qu'elle ne perſuade guere; je la croirois plus utile à l'enfant; je ſais que de lui-même il ne feroit aucun raiſonnement ſur le ſpectacle de la nature: ſes yeux errants au haſard, regarderoient & ne verroient rien; mais il eſt un moyen de les fixer; les queſtions les plus ſimples étonneroient ſon eſprit naturellement curieux; quelques promenades réitérées au lever de l'aurore, quelques paroles jettées comme par haſard ſur la magnificence de ce ſpectacle, attireroient néceſſairement une premiere queſtion; la réponſe feroit naître une autre idée; nouvelle idée, nouvelle queſtion... Je puis me tromper comme tout le monde; je ne me flatte pas d'être *le confident de la nature;* mais il me ſemble qu'un enfant, pour peu qu'il fût aidé, trouveroit de lui-même le nœud *du grand ſyſtême;* ce nœud que l'ignorance développe, & que coupe la philoſophie, je le mets dans les mains de mon fils; je lui demande s'il feroit un ſoleil auſſi beau que celui qu'il voit? *Non.* Si ces hommes adroits qui ont bâti des palais, ne feroient pas bien un ſoleil? *Non.* Si ce ſoleil s'eſt fait de lui même? *Je ne crois pas...* & cent queſtions accidentelles qui ſe préſentent naturellement. L'imagination ſe laſſe plutôt de concevoir les merveilles de la nature, que celle-ci de lui en offrir de nouvelles; dès que j'aurai mis mon éleve dans l'impoſſibilité de

comprendre qu'aucun pouvoir humain ait conſtruit ce ſoleil; je le force à imaginer du ſurnaturel; il s'échauffe, il ne lui manque qu'un mot pour exprimer ſon idée... Je lui dis: Dieu! il le ſaiſit avidement. L'exiſtence d'un Dieu une fois établie & conçue, le reſte va de ſoi-même; frappé par la pompe de l'ouvrage, il reſpecte l'artiſan; il me demande pourquoi faire ce ſoleil? pour vous éclairer, pour mûrir les fruits qui vous nourriſſent... C'eſt donc Dieu qui me nourrit? Oui. Il reſpectoit * l'Être Créateur, il aime l'Être bienfaiſant, quand je l'ai excité à la reconnoiſſance; je lui indique les moyens de la prouver à ſon bienfaiteur; j'entre alors dans les détails du culte: un extrait bien fait dans le premier cathéchiſme, fournit le reſte de l'inſtruction; je dis extrait, non que tout ce que renferment ces ſortes de livres, ne ſoit également précieux; mais je ne voudrois pas encore développer les myſteres! ce n'eſt qu'avec le don de la raiſon, que nous recevons le don de la foi; avant l'âge de raiſon, il y a donc du danger à révéler aux jeunes gens des choſes qui n'ont d'autorité que la foi. J'y ai non-ſeulement réfléchi, mais j'ai interrogé des enfans; ils ont déja l'orgueil de re-

* On ſent bien que tout cela ne ſe fait pas en un jour, ni ſi rapidement que je l'écris; mon deſſein eſt ſeulement d'indiquer la maniere de faire concevoir aux enfans ce qu'ils ne ſauroient jamais, ſi on ſe contentoit de leur faire apprendre par cœur quelques pages des meilleurs livres. C'eſt à la prudence des parens, aux temps, aux lieux, aux circonſtances, à preſcrire une forme à ces utiles entretiens. La République de Platon peut donner une idée très-juſte de la maniere dont on doit faire les queſtions.

jetter tout ce qu'ils ne comprennent pas ; ils ne peuvent être frappés que par des objets sensibles, & si on a eu l'imprudence de faire naître en eux la méfiance ou le doute, (9) ils n'en reviennent jamais : tout le monde connoît la force des premieres impressions ; elles sont dans ce cas là la source du scepticisme. Enfin je vais avancer un paradoxe bien étrange sans doute aux esprits forts. Ils pensent que cette foi est proposable aux enfans, au peuple, aux imbéciles ; moi, je soutiens qu'elle ne peut être que l'effet d'un jugement sain, réfléchi & consommé ; rien de plus facile que de rejetter indistinctement tout ce qu'on ne conçoit pas ; le peuple le feroit tout aussi bien, & plus vîte que le philosophe ; mais, humilier son orgueil aux pieds de la sagesse éternelle ; dire : Je ne conçois pas, cependant, je ne puis douter ; c'est l'effort de l'esprit humain, le seul digne peut-être de la philosophie ; si la philosophie étoit en effet l'étude de la sagesse. Les mysteres, dit le chancelier Bacon, loin d'humilier l'esprit humain, le rendent supérieur à lui-même, en lui apprenant ce qu'il ne peut savoir. Mais un enfant n'est pas susceptible de cette supériorité ; au surplus, je n'abonderai pas dans mes idées, je hasarde mon opinion, parce que réellement je n'en ai point d'autre à cet égard. Ce même chancelier philosophe que je viens de citer, dit ailleurs qu'en matiere de religion, il ne faut jamais rien décider, sans consulter un théologien sage, rempli de lumieres & d'érudition,

(9) Dès qu'une fois le doute s'empare d'une nation, il s'y attache à ne plus la quitter. Bacon.

modéré dans ſon zele, & de mœurs exemplaires ; c'eſt à de pareils perſonnages que je renvoie les parens : l'Egliſe a ſes oracles, & je n'ai que mes ſonges. Je reviens à mon éleve : j'ai promis de le rendre heureux ; mais avant, je me ſuis propoſé de le rendre bon. Examinons d'abord ſi cette entrepriſe eſt difficile ; il n'a point été corrompu : voyons ce qu'il étoit ſortant des mains de la nature, & ſervons-nous pour ne pas nous tromper, de tout ce qui peut nous donner des lumieres. Voici ce que dit M. Rouſſeau, engagé avant moi dans les mêmes recherches : " Poſons pour maxime inconteſtable, que les premiers mouvemens de la nature ſont toujours droits ; il n'y a point de perverſité originelle dans le cœur humain, (10) il ne s'y trouve pas un ſeul vice, dont on ne puiſſe dire comment & par où il y eſt entré ". Voilà ce que j'ai toujours ſi fermement penſé, que dans toutes les actions de ma vie, j'ai conſulté mon cœur, plutôt que mon eſprit ; l'un vaut incomparablement mieux que l'autre. S'il eſt ainſi, ſi l'on peut voir comment & par où les vices ſe gliſſent dans l'ame ; j'obſerverai ſi bien, je ferai une garde ſi exacte, que je ſaurai bien lui fermer toute entrée dans celle de mon fils.

Il eſt méchant de penſer que l'on n'eſt entouré que de méchans ; il eſt ſatisfaiſant au contraire de croire que les hommes ſont

(10) On ne confondra pas perverſité originelle avec péché originel. Celui-ci n'entend que la faculté de pécher ; l'autre ſignifie une propenſion innée à faire le mal, nous pouvons avoir encouru la peine impoſée à nos peres, ſans naître pour cela pervers.

bons ; l'intérêt perſonnel les rend en général un peu indifférens pour les autres ; mais l'indifférence n'eſt point méchanceté ; ce qui contribue beaucoup à nous rendre familieres les plaintes que nous exhalons ſans ceſſe contre nos ſemblables, c'eſt que, lorſque nous avons beſoin d'eux, nous ſommes ſi exigeans, & à la fois ſi injuſtes, que nous nous emportons à des reproches amers, s'ils ne ſont pas auſſi occupés de nos intérêts, que nous le ſommes nous mêmes. On ne peut trop être circonſpect dans les jugemens que l'on porte de ceux avec qui l'on doit vivre, parce qu'il importe eſſentiellement de les aimer pour être heureux : de cette ſage circonſpection naiſſent mille vertus ſociales, qui contribuent également à la ſatisfaction intérieure ; les égards, la diſcrétion, la confiance, l'horreur pour l'ingratitude, l'averſion pour la raillerie, le plus offenſant des défauts, & celui qui aliene le plus les hommes : enfin, indépendamment de ce que la mauvaiſe opinion que nous avons du genre-humain doit quelquefois ramener ſur nous-mêmes des regards humiliés, il y a une conſolation touchante, un plaiſir inexprimable à les croire bons : ce ſentiment eſt le caractere d'un cœur droit ; c'eſt ainſi que tous les bons eſprits en ont parlé : on eſt révolté à la lecture de certains livres qui ne ſont pas tant la critique de l'humanité, que des libelles odieux, outrageans à la fois le créateur & la créature. Je ſais que la Rochefoucault m'a dit que j'étois méchant ; je ne ſache aucun endroit de ſon livre où il m'apprenne à devenir meilleur. Heureuſement des philoſophes plus humains m'ont donné quel-

que confiance ; je ſuis deſcendu en tremblant dans moi-même, & je n'y ai pas trouvé tant de noirceur qu'on vouloit me le faire entendre ; j'ai jetté les yeux ſur mes ſemblables, j'en ai trouvé beaucoup de meilleurs que moi.

Je ne veux pour témoin de la bonté qui nous eſt naturelle, que ce qui ſe paſſe en nous au récit d'une action atroce ou vraiment grande ; le cœur s'ouvre à celle-ci, & ſe rétrécit à la premiere ; cette ſenſation eſt univerſellement éprouvée, le cœur eſt donc univerſellement bon ; quelqu'un a dit que l'aſſaſſin le plus farouche, ſoutient encore dans ſes bras le malheureux qui tombe en défaillance. On allegue entr'autres reproches l'ingratitude de l'homme, mais on ne s'apperçoit pas que l'ingratitude d'une part ſuppoſe le bienfait de l'autre part ; le bienfait exiſte toujours, & ſouvent ce qui paroît ingratitude, eſt excuſable. Je ne ſais où j'ai lu les paroles ſuivantes, que je crois d'une grande autorité. « Aucun homme ne s'écarte aſſez de ſa nature pour être méchant, dans la » vue ſeule de l'être ; les frippons ceſſeroient » leurs brigandages, ſi on leur ouvroit quel- » que porte honnête à la fortune, & le mé- » chant voudroit jouir du prix de ſa méchan- » ceté, ſans en commettre les actes. » Je finirai ces recherches par un exemple que nous a conſervé Lucien ; exemple qui, dans tous les temps, fera honneur au cœur humain. Il parle d'un certain homme de Corinthe qui, au lit de la mort, ne laiſſant pour tous biens que ſa mere & ſa fille, légua par teſtament, à ſes deux meilleurs amis, à l'un le privilege de nourrir ſa mère, à l'autre celui de marier ſa fille.

Les amis partagerent avec joie cette ſucceſſion, la mere fut nourrie, la fille fut dotée; & l'on met en queſtion lequel fut le plus grand du teſtateur ou des légataires. Je prononce pour le premier, quand ce ne ſeroit que parce qu'il penſoit comme moi. Il falloit qu'il eût le cœur bien bon pour juger comme il fit de celui de ſes amis.

Je crois en avoir aſſez dit ſur cet article, pour me déterminer à penſer que mon éleve eſt naturellement bon; ce n'eſt donc pas à le rendre tel que je dois travailler; c'eſt à l'empêcher de devenir méchant : ceci n'eſt pas facile, car je ne puis pas l'élever non plus dans *le globe de la Lune :* peut-être le deſtinerai-je un jour à remplir, s'il en eſt digne, les devoirs de citoyen. Je ne l'éleverai donc pas dans un village... Mais *dans la corruption des villes*, comment pourrai-je garantir ſes mœurs?.. En le plongeant dans cette corruption même. Voilà le ſtix qui rend invulnérable! Je ne prétens point ici relever les contradictions de M. Rouſſeau, dont je tire les objections que je viens de me faire à moi-même; mais comme il écrit mieux que moi, je vais copier un de ſes paragraphes, qui m'évite la peine d'arranger une phraſe.

„ La jeuneſſe du ſage eſt le temps de ſes
„ expériences; ſes paſſions en ſont les inſtru-
„ mens; mais après avoir appliqué ſon ame
„ aux objets extérieurs pour les ſentir, il la
„ retire au-dedans de lui pour les conſidérer,
„ les comparer, les connoître; & bientôt il
„ ne lui reſte plus d'objet à regarder que lui-
„ même, ni de jouiſſance à goûter que la ſa-

„ gesse „. Je rends graces à M. Rousseau d'avoir si bien développé mes idées, & de la peine qu'il a prise de me tracer un plan qu'il a dédaigné pour lui-même ; je vais donc me hâter de faire faire à mon fils *ses expériences ;* je vais me jetter avec lui tête baissée dans le tourbillon ; car enfin, à quoi bon lui cacher ce qu'il doit connoître un jour ? Attendrai-je que la fougue d'un âge dangereux l'emporte loin de moi ? Non. Puisqu'il faut tôt ou tard qu'il soit abandonné à sa propre conduite, j'aime mieux l'exposer au danger, tandis que je puis encore combattre à ses côtés ; j'aime mieux qu'il entre enfant dans le monde, que s'il y entroit en cheval échappé ; c'est à marcher tête levée au milieu des dangers, que consiste le vrai courage ; & quiconque craint la corruption, doit s'en sentir bien susceptible. Nous la braverons. Je veux instruire mon fils d'exemple ; certain, que les préceptes ne produisent que de fausses vertus, prêtes à dégénérer en vices, le monde lui offrira le tableau vivant du bien & du mal ; là il prendra de bonne-heure l'esprit adapté à l'espece de gouvernement sous lequel il doit vivre ; l'auteur de l'esprit des loix affecte *l'honneur* aux monarchies ; eh bien, c'est toujours beaucoup que l'honneur ; & puisqu'il n'exclut pas la solide vertu, nous pouvons l'étudier ailleurs. Là nous apprendrons à mettre *de la franchise dans nos mœurs, & de la politesse dans nos manieres.* N'est-ce rien que la politesse & la franchise ? Voilà déja des vertus acquises, & que nous n'aurions certainement pas, si nous étions restés dans notre cabinet... Mais les vices... Oh !

les vices; je ſais qu'il y en a plus que de vertus. Il faut cependant commencer le cours de nos *expériences*.

Nous allons aujourd'hui dans une maiſon grave, où quatre femmes deſœuvrées ſont réduites à jouer & à médire; nous ne trouvons pas ni dans la choſe même, ni ſur le viſage ſombre des joueuſes, qu'il ſoit plaiſant de mettre le roi de cœur aux priſes avec le roi de pique; nous trouvons qu'il y a auſſi de la baſſeſſe à déchirer ainſi les abſens; & nous faiſons ſur tout cela nos petites obſervations enſemble.

Le lendemain la ſcene change; la femme que nous allons voir eſt une petite maîtreſſe; ſa maiſon eſt ouverte au bel eſprit, à l'élégance: là pétillent les propos légers; là ſe fait l'analyſe de la brochure du jour: mon fils qui a de la religion, ſe retient avec peine, lorſqu'il entend blaſphêmer; il me regarde en rougiſſant de colere, & d'un coup d'œil, je lui impoſe ſilence; nous ſortons, & nous nous ſoulageons enſemble de ce qui nous reſte ſur le cœur; j'approuve tout ce qu'il me dit; mais comme je ne veux pas qu'il s'accoutume à l'intolérance, je lui fais obſerver avec douceur que dans le monde, il n'eſt chargé que de ſa propre conduite; que ſimple particulier, il ne doit prêcher que par ſes bons exemples, & fermer les yeux ſur ceux qui ſont mauvais. J'inſiſterai beaucoup dans la ſuite ſur cette maxime, parce qu'indépendamment des déſordres que cauſent dans la ſociété ces diffamations ſi familieres à certaines perſonnes, il eſt inconcevable combien ces cenſeurs éternels de l'humanité contractent d'aigreur dans le caractere. Reſpectons la

cenſure dans les miniſtres à qui elle appartient; rien n'eſt amer, ou ne doit paroître tel, dans la bouche de la religion; demandons aux rois de la bonté, & à nos égaux de la tolérance; c'eſt une maxime barbare que celle qui dit que le juſte ne doit point pardonner au méchant!

Enfin arrive le jour que je crains & que je deſire, que je n'oſe retarder, & que j'enviſage en tremblant: jour dont un ſeul inſtant peut détruire l'ouvrage de quinze années. Par un enchaînement inſéparable de mon projet, je me laiſſe entraîner avec mon fils dans une de ces maiſons, où l'eſprit de galanterie domine; là on ne connut jamais l'ennui du cercle, ni des cartes; mais à travers le voile de la décence la plus exacte, perce la paſſion que rien ne peut déguiſer; le nombre des femmes, leurs agrémens extérieurs, l'élégance des hommes, dont l'empreſſement paſſe les bornes de la politeſſe ordinaire, quelques mots échappés, quelques regards d'intelligence... Que ſignifie tout cela? Notre imagination vive s'échauffe, la nature ne nous aide que trop... Nous ſortons, & contre ſon ordinaire, mon fils ne dit mot; il réfléchit profondément: ce n'eſt point à moi à commencer: la journée ſe paſſe ainſi, par des raiſons différentes; nous nous obſtinons à nous taire... Le lendemain je ſens qu'il faut aider à la jeuneſſe; je propoſe de retourner dans cette même maiſon... on rougit, & de cette rougeur, je conclus que le myſtere eſt à moitié pénétré. Nous entrons en converſation, & lorſqu'il en eſt temps, je définis l'amour, à-peu-près comme Théotime l'enſeignoit à Socrate, dans toute ſa pureté; je me

garde bien d'en faire un monſtre odieux, car je prévois que le temps approche où il me démentiroit lui-même; je le peins au contraire des plus riantes couleurs; la ſeule ſupercherie que je fais à mon fils, c'eſt que je ſuppoſe cet amour inſéparable de l'hymen; il me ſuffit pour le moment de lui inſinuer que, lorſque la ſageſſe fixe dans un jeune homme l'époque de la raiſon, lorſqu'il commence à ſe montrer utile à ſa patrie, une femme eſt le prix que lui décerne la république; que cet ordre eſt établi par Dieu même, pour la félicité de l'homme. J'aurai donc auſſi une femme?.. Oh! très-certainement; car vous la mériterez mieux qu'un autre. Ainſi du reſte. Par-tout où je le conduis, je lui fais tout voir, tout entendre; ſon jugement ſe forme inſenſiblement, & ſon ame eſt déja forte & capable de réſiſtance, lorſque les paſſions viennent pour s'en emparer; non que nous les refuſions toutes, mais nous ne les recevrons qu'avec des forces proportionnées aux nôtres: enſorte, que s'il ſurvenoit quelque diſſention inteſtine, nous aurions toujours le deſſus.

Après avoir franchi ce pas gliſſant que j'ai tant redouté, je crois que nous pouvons braver le reſte. Que verra mon fils dans le monde? Il verra traiter les choſes ſérieuſes en badinant, & agiter ſérieuſement les bagatelles; il verra qu'on s'ennuie dans le plaiſir, & qu'on feint de s'amuſer dans le ſein de l'ennui, que l'on raiſonne bien, & que l'on agit mal; alors ſi le ciel ne lui a pas donné des organes de plomb, il ſentira de lui-même que les contradictions dont la vie de l'homme eſt remplie, eſt la preuve évidente de la fauſſeté de ſes principes, tandis que

ſans le paroître, je lui fais faire une étude réfléchie des vices dont je veux le préſerver; je me ſers encore de ce même monde pour lui faire acquérir des vertus; car enfin, on ne peut nier qu'il n'y ait des exemples à ſuivre; il s'en préſente tous les jours de touchans; jamais les hommes ne furent plus humains; il ſemble qu'ils aient fait avec la vertu un traité de compenſation, & qu'ils croyent en effet réparer le mal par le bien. Il n'y a pas juſqu'à la politeſſe, ce maſque de la fourberie, qui ne devienne pour nous une ſource de qualités réelles. Je ne lui dis pas vaguement qu'il faut prévenir tout le monde; mais je lui fais ſentir que la politeſſe eſt la marque extérieure du reſpect que l'on doit à chaque membre de l'état. Ces obſervations nous jettent dans des diſcuſſions, car notre petit orgueil ſe bleſſe de fléchir ainſi indiſtinctement; il faut donner des raiſons de tout, & les voici. On me paſſe les grands, on me paſſe les prêtres; mais un ſimple magiſtrat, mais mon égal! Nous feuilletons alors l'hiſtoire, nous y trouvons que les rois de Sparte ſe levoient devant leurs Ephores; nous liſons ailleurs que ce prince de Galles, célebre depuis ſous le nom d'Henri V, ayant donné un ſoufflet à un juge, & le juge ayant ordonné ſur le champ qu'on le conduiſît en priſon, le prince ſe laiſſa conduire ſans répliquer: nous aprenons que Piſiſtrate, accuſé d'un meurtre, ſe préſenta modeſtement pour ſe juſtifier devant l'aréopage. Ces exemples frappans nous pénétrent de reſpect pour un état dont nous n'avions pas encore apprécié la dignité; nous faiſons les mêmes recherches ſur le militaire, dont nous enviſageons les hon-

neurs depuis la couronne civique, jusqu'à la pompe des triomphes. Jettant ensuite un coup d'œil plus vague sur les derniers emplois des derniers citoyens, nous nous pénétrons de leur utilité, nous sentons qu'ils font tous partie de l'harmonie universelle, & nous nous déterminons sans répugnance, à respecter l'état dans chacun de ses membres. Ce sentiment juste & noble à la fois, jette de la douceur dans ses mœurs, & loin d'avilir son ame, l'éleve, en lui faisant envisager de plus près la majesté des fonctions de l'homme. Rien peut-être ne prête plus de force à la constitution fondamentale d'un état, que ce sentiment de vénération réciproque entre ses membres : les Chinois nous en fournissent un exemple digne d'être imité par des peuples qui se disent policés; leurs mœurs, leurs loix, leur religion, tout porte sur ce fondement inébranlable.

Mes pas commencent à s'affermir dans ma nouvelle carriere; mes craintes se dissipent à mesure que je m'approche du terme. Mon fils à quinze ans connoît le vice, & n'en connoît pas l'atteinte; quoiqu'il respire la candeur & l'innocence, il n'a point du tout l'air de ces éleves des pédans, dont l'extérieur triste & livide ressemble à ces plantes étrangeres qui, attristant nos jardins de rameaux languissans, déposent de la violence faite à la nature : il a toute la gaieté, tout le feu de son âge; nous folâtrons ensemble, il est sage sans le savoir, & il goûte la douceur de son état, sans en avoir l'orgueil; ce n'est point la crainte qui l'amene au pied des autels, c'est la reconnoissance; ce n'est point l'obéissance qui le plie à ma volonté, c'est la droi-

ture de ſon cœur, toujours d'intelligence avec le mien : libre dans tous ſes mouvemens, il concilie ſans effort l'inſtinct à la morale, la nature à la religion ; prévenant, careſſant tout ce qui l'environne, il reçoit careſſe pour careſſe, il aime, il eſt aimé, il eſt heureux.

Mais nous contenterons-nous d'avoir des mœurs, & dans ce ſiecle ſavant croupirons-nous toujours dans une ignorance profonde ? Non, il ne paroît pas même que ce ſoit là notre deſſein ; nous avons donné quinze ans à l'étude, nous avons déja appris à aimer Dieu & les hommes, maintenant nous pouvons apprendre ſans danger tout ce qu'il nous plaira. Oui, que les richeſſes de l'antiquité, que tous les tréſors des ſciences & des arts ſoient prodigués à celui qui, cherchant à s'inſtruire ſous les yeux d'un ami, dit avec Socrate : *Nous croyons avoir beaucoup profité, quand nous commençons à nous aimer.* C'eſt à cette claſſe d'eſprits que les ſciences ſeront toujours utiles ; c'eſt aux yeux de l'innocence éclairée, que les myſteres de la nature ne détruiront point ceux de la foi ; j'inſtruirai donc mon fils, & je l'inſtruirai chez moi, parce que je ſuis en etat de le faire moi-même : ſi je ne le pouvois pas, il n'auroit certainement pas un gouverneur ; & quoi que l'on puiſſe dire, on ne me perſuadera jamais qu'un précepteur, tel que de ſimples particuliers peuvent en avoir, ait les mœurs, la politeſſe, la capacité d'un profeſſeur public : il iroit au college que je n'ai jamais regardé comme un établiſſement riſible. Si j'y trouvois quelque inconvénient, c'eſt qu'il eſt ouvert à tout le monde, & en vérité, il ſeroit à ſouhaiter que cela ne fût que ridicule ; un cordon-

nier bel esprit fait rire bien des gens, il me fait frémir, moi! Je serai donc le précepteur de mon fils; quant à vous peres tranquilles qui avez confié l'éducation des vôtres à des pédans mercenaires, vous en ferez aisément des Martin Scriber, (*) jamais des hommes. Sortez au moins un instant de votre assoupissement; suspendez les grandes affaires qui vous tiennent dans une inaction éternelle; interrogez une seule fois vos enfans abandonnés, examinez s'ils ont appris à aimer Dieu & les hommes; si (comme je n'en doute pas) ils ignorent jusqu'au nom de cette science unique, brûlez les grecs & les latins, brisez les spheres, mettez Euclide en morceaux, & recommencez par préparer leur ame à de nouvelles études, sur-tout par leur former un sens droit; (**) sans ce bon sens, il n'y a ni esprit, ni talens, ni sciences; on n'en a jamais que l'insupportable orgueil. Ecoutez bien, mes chers compatriotes; (je parle aux trois quarts & demi) vous n'êtes point propres aux lettres ni aux arts, vous ne les cultivez que par air, parce que c'est la manie du siecle; c'est parce que vous avez l'esprit foible, que vous êtes des esprits forts, & vous n'entendez pas en cela vos intérêts; car s'il falloit choisir entre ce que vous êtes, & ce que vous voulez paroître, on donneroit la préférence à celui qui se soumet de bonne grace à l'empire de la stupidité, puisque celui qui veut en secouer le

(*) Les prétendus mémoires de ce Martin Scriber, sont une satyre ingénieuse, composée par Pope, le docteur Arbuthnot, & le docteur Swift, contre les abus, dans la maniere d'enseigner les sciences.

(**) Celui qui n'a pas l'esprit droit, ne trouvera jamais le véritable chemin du bonheur, dit Locke.

joug, n'eſt pas moins obligé de le porter; vous n'avez point de diſcernement, point de caractere, vous ne ſavez pas même votre langue, vous nous déshonorez aux yeux de nos voiſins, aux yeux de tous ces peuples que vous traitez de barbares, parce que vous êtes François. O aimables Sybarites ! apprenez ce qu'un ſage a penſé avant moi ; ce ne ſont ni les bords de la Loire, ni ceux de la Seine qui produiſent les grands hommes ; mais on en trouve partout où les jeunes gens ſavent rougir de ce qui eſt mal, s'énorgueillir décemment de ce qui eſt bien, & craindre le moindre reproche plus que tous les périls enſemble. Si votre inſtitution vous a rendus tels, venez-vous inſtruire avec mon fils.

Les ſciences ſont du nombre de ces choſes dont l'unité ne compenſe jamais l'abus qu'on en peut faire ; elles ſont le chef-d'œuvre du génie & de la raiſon ; elles rendent l'homme poli, doux, ſociable ; elles occupent & délaſſent ; elles influent ſur les commodités de la vie : voilà le pour ; mais que le contre eſt d'un poids inégal ! Et combien faudra-il ſuppoſer de perfections dans l'homme, pour que ces mêmes ſciences ne lui deviennent pas nuiſibles ? les paſſions les empoiſonnent, elles fourniſſent aux méchans des reſſources qu'ils ne trouveroient pas dans leur naturel groſſier : on a remarqué que Séneque, avec toutes ſes inſtructions, a moins enrichi l'eſprit de Néron, qu'il n'a prêté des armes à ſa ferocité naturelle ; les ſciences, en un mot, ſubſtituent dans la plupart des hommes le ſophiſme à la vérité, le raiſonnement aux mœurs, les manieres à la vertu, l'extérieur à l'intérieur. Si elles apprennent plus à raiſonner qu'à bien vivre,

cette considération seule les devroit interdire aux trois quarts & demi des hommes ; cet esprit raisonneur est le fléau de l'humanité. Il n'y a pas de gloire à écrire ce qu'un autre a écrit déja ; si malheureusement cet autre a pensé juste, il faut prendre la pensée dans un sens contraire, un peu de clinquant & une dose de ton dogmatique sont la recette usitée en pareils cas ; de-là ces monstruosités qui scandalisent l'Europe & allarment les loix impuissantes contre la frénésie des auteurs : combien d'esprits sains & tranquilles ont été frappés de l'épidémie ; j'en prends à témoin la moitié de la France ; je me prends à témoin (*) car j'ai payé le tribut de la jeunesse & de l'expérience. Lorsque dans les élans d'un esprit échauffé, aliéné par la lecture, j'osois m'élever au dessus de ma sphere, cherchant à pénétrer dans les secrets de l'éternel, je ne sais quel prestige, s'emparant de mes sens, me faisoit voir des choses que le sage n'a jamais vues ; un monde intellectuel s'élevoit sur les débris des mondes... Je devenois fou... Heureusement le bon Socrate étoit aussi ignominieusement confondu parmi mes brochures, & me disoit d'un ton caustique : « Il faut que tu aies acquis une » connoissance bien parfaite des choses humai- » nes, pour t'élever ainsi à la recherche des

(*) Paschal a reproché à Montagne le sot projet qu'il a eu de se peindre soi-même ; je crois même que c'est ce sot projet qui a fait tout le succès de son livre ; on a beau dire, un homme sensé se connoît mieux qu'il ne connoît les autres, & lorsqu'il s'agit du cœur ou de l'esprit humain, on ne peut guere l'étudier que dans soi-même. Le tort de Montagne n'est pas de s'être peint soi-même, mais de s'être peint Sceptique. St. Augustin s'est peint aussi, & on ne s'est pas avisé de le lui reprocher.

» choses divines ? Lorsque tu seras bien savant,
» as-tu formé le dessein de créer un monde mieux
» ordonné » ? Je me faisois alors pitié à moi-même, je regardois pour la derniere fois ce livre sacré, je n'y voyois que ces mots écrits en caracteres connus : *aime Dieu & les hommes.*

Je quitte alors les régions éthérées, & je reviens sur la terre ; là, je contemple mon semblable dans le tablean que m'en offre l'histoire ; j'y trouve de nouvelles leçons sur l'inutilité de mes premieres recherches ; je sens que je ne porterai jamais l'esprit d'observation plus loin que ce fameux Canius, proscrit par Caligula, qui, tandis qu'on lui portoit le coup mortel, épioit son ame au passage ; je ne pense pas qu'il soit mort plus savant pour cela.

Si nos connoissances sont si bornées, contentons-nous du moins de celles qui nous sont utiles. Mais non ; au terme où les choses en sont, on seroit tenté de croire qu'une loi rigoureuse impose au dernier citoyen la nécessité d'être métaphysicien... Eh ! non, mes chers compatriotes : on vous permet d'ignorer ce que vous ne savez pas ; mais on ne vous permet pas de savoir ce que vous ignorez. A quoi bon vous brûler le cerveau pour apprendre au bout de cinquante ans que vous ne savez rien ; tenez-vous cela pour dit, & employez ces années précieuses à être utiles à moi & à vous-mêmes. Il y a du danger même dans la lecture, & en voici deux raisons entre mille ; la premiere, c'est qu'on apprend tout dans les livres, excepté la maniere de s'en servir ; la seconde, c'est qu'on naît avec un esprit capable de discernement, mais non pas avec du discernement ; cette per-

fection de l'esprit est donc un art, une science que vous n'avez sûrement pas cru être obligés d'apprendre ; or, lisez sans discernement, & consultez des livres pour regle de votre conduite ; il arrivera que vous affectionnant pour tout ce qui flattera vos sens, vos goûts particuliers, vous ressemblerez à ces femmes dont les mœurs dépendent des vices de leurs amans. Mais nous examinerons ailleurs les ravages que cause parmi nous ce mal épidémique, décoré du nom fastueux de philosophie ; je veux développer à mon fils les erreurs de son siecle, & je le conduirai hardiment à l'arbre de la science du bien & du mal ; il ne cueillera pas le fruit défendu, car je le garantirai des ruses de nos serpens ; mais nous sommes trop jeunes encore pour nous livrer à cet examen sérieux ; nous avons à remplir des devoirs plus pressans : nés membres de l'état, nous devons peut-être nous exercer aux fonctions qu'il daignera nous confier, & profiter avec reconnoissance de la liberté qu'il nous laisse dans le choix de ces fonctions. Ne nous laissons point cependant conduire par l'usage, ni gouverner par l'opinion ; examinons si nous devons réellement nos services à l'état, & comme il ne s'agit ici que du bonheur de l'homme, voyons si nous ne serions pas plus heureux en ne vivant que pour nous ; car enfin on ne nous force point à vivre pour les autres. La morale semble nous le conseiller, peut-être n'est-ce que la politique qui parle ; examinons.

On me démontre aisément que si je vivois comme font les sauvages, je serois plus robuste, plus adroit, que je me porterois mieux, que je vivrois plus longtemps ; je conviens de tout

cela ; mais ne connoissant pas les inconvéniens attachés à la vie civile, & ne pouvant juger par comparaison, j'ignorerois les avantages de la mienne, & faute de quelque philosophe qui m'apprit que je suis heureux, je mourrois sans m'en être douté, sans qu'aucun bien moral ait pu me dédommager de tous les maux physiques. Ce n'est pas là le bonheur, ce n'est pas là le genre de vie qui convient à mon fils ; peut-être seroit-ce celui de l'homme solitaire renfermé dans son cabinet, & occupé de lui seul ? Examinons encore, ce n'est que dans le compte que l'on se rend de ses propres actions, qu'il est permis de ne s'occuper que de soi. Et quel compte peut-on se rendre de ses actions, si l'on n'agit jamais ? A quoi peut-on employer son temps ? A l'étude ? quel en sera le fruit ? A la priere ? Dieu rejette la priere de l'homme inutile, parce qu'il ne l'a pas fait naître en vain. Quoi, aucune affection naturelle, aucune relation civile, point d'amis, point d'objets d'attendrissement ! Voilà une vie tout au moins ennuyeuse, une vie purement végétative. N'est-elle que cela ? & ne seroit-elle pas coupable ? je le crois [abstraction de toute morale] la loi naturelle a bien pu permettre à l'homme de vivre isolé, à condition qu'il pourvoiroit lui-même à ses besoins ; mais elle ne lui a jamais permis d'être injuste, en vivant du travail des autres, tandis qu'il leur est inutile. Voulez-vous consulter à cet égard la loi naturelle, & ne pas vous tromper ; regardez le traitement que fait l'Abeille au Bourdon : ces sages républicaines nous donnent plus d'une leçon.

Cet état d'inertie qui passe pour sagesse chez certains peuples lâches, peut être apprécié par

ces paroles d'un philosophe Chinois : » Nous » avons des yeux & des oreilles ; mais la per- » fection est de ne voir ni entendre ; une bou- » che, des mains, la perfection est que ces mem- » brés restent dans l'inaction ». Ce tableau est dégoûtant, je préférerois à un homme, si fortement parfait, le chien de Tobie (*) ou celui d'Ulisse. Je sens que je suis né pour agir, je veux agir; j'existe, je dois répondre aux fins de mon existence. Mais, dira-t-on, la liberté, n'est-ce pas la vie d'un homme libre ? Et quel est l'homme plus libre que celui qui répond volontairement au vœu de sa patrie, qui fait un échange utile d'offices réciproques, qui secourt & qui est secouru ? Il n'y a d'esclaves parmi nous que ceux qui le sont d'eux-mêmes ; ils l'eussent été sur la chaise curule. Quel est l'homme plus libre que moi, dont la volonté n'a jamais été contrariée par l'autorité ? Je ne connois les loix que par le respect que je leur porte ; je les aime pour l'utilité ; je ne les crains pas en faisant bien ; la condition de mon souverain n'est pas plus libre que la mienne ; nous obéissons l'un & l'autre à Dieu & aux loix ; je me prête aux besoins que la société peut avoir de moi, mais je le fais sans contrainte, & par un esprit d'équité ; je lui rends, autant qu'il est en mon pouvoir, les services que j'en retire. Vous, vous tirez tout, & vous ne ren-

(*) Tout le monde connoît l'histoire du chien de Tobie ; quant à celui d'Ulisse, voici à peu près ce que Homere en dit : Ulisse, après vingt ans d'absence, de retour à Itaque, fut méconnu de ses domestiques, de ses amis, de sa femme même ; son chien seul le reconnoît, le caresse, saisi d'une joie muette ; puis tombant de côté, leve les yeux, regarde son maître & meurt.

dez rien; vous vous contentez de me dire vaguement que vous êtes tranquille chez vous, que vous ne me faites point de mal; si je vous en dois quelque compte, je dois donc aussi remercier les passans de ce qu'ils ne me coupent pas la bourse ? Vous ne me tuez pas; mais vous voyez tranquillement que l'on m'assassine sous vos fenêtres, & vous ne daignez pas concourir à l'ordre qui réprime ces excès! L'évêque de Beauvais, à Bouvine, ne tuoit pas non plus, il assommoit. Eh! que sais-je ce que vous méditez contre moi dans votre solitude! peut-être écrivez-vous des livres dangereux .... Oh! ce seroit là le dernier des attentats.

De quelque maniere qu'on l'envisage, il n'appartient qu'à l'auteur de la béatitude d'être heureux par soi-même! Il est lâche d'appeller joug le lien de la félicité publique; la définition même de l'homme de bien, le suppose nécessairement attaché à la société, l'homme de bien est celui qui n'a jamais ridé son front à l'approche du malheureux, qui en tous lieux, en tous temps, & devant tout le monde, parle & agit comme il pense. En un mot, le bon sens, la raison, la religion, la nécessité, tout atteste que chaque membre doit concourir aux fonctions, à l'entretien du corps! Mon fils apportera donc tous ses soins à se rendre digne d'être utile; j'ai prévu que cela seroit un jour nécessaire, & je l'ai jetté de bonne heure dans le monde, afin de le rendre sociable. Je ne m'embarrasse pas si l'amour-propre entrera ou non dans ses vues; je ne me suis point promis d'en faire un ange; & il me vient une réflexion à ce sujet : c'est un bel éloge à faire d'un homme, que dire de

lui qu'il ne veut pas paroître homme de bien, mais l'être en effet ! Cependant, je préférerois celui qui feroit homme de bien, & jaloux de le paroître. Cette fenfation ne détruit point le fentiment intérieur, ce font deux forces réunies, qui fe relayant l'une l'autre, tiennent continuellement l'ame en haleine. Il y a plus que cela dans le premier fyftême; j'y remarque une forte de hauteur dédaigneufe, qui eft un mal en foi; dans le fecond, la vertu, fans rien perdre de fa folidité, eft plus douce, plus communicative, elle enchaine l'amour & l'eftime, & cette eftime que nous obtenons de nos concitoyens, eft le lien qui nous attache à eux; fans ce lien d'amour réciproque, on peut être honnête homme, mais bien triftement. On a bien de la peine à être content de foi, quand on ne l'eft pas des autres. Je verrai donc avec plaifir un peu de vanité dans mon fils; mais de cette vanité fi reprochée à l'orateur Romain, qui fit d'un Plébéïen obfcur, l'ornement & le rempart de fa république. Attaché à la fociété publique, ne le fera-t-il point à la fociété particuliere? C'eft ce qui nous refte à examiner, & à quel point on peut fe livrer à cette fociété : il y a vraifemblablement, à cet égard, un milieu à garder comme dans toutes les chofes morales.

Par quelques liens que l'on tienne à la chofe publique, on a heureufement des devoirs à remplir, & voilà une partie de la vie noblement employée ; mais il y a des vuides, ils font même néceffaires: comment les remplira-t-on? Se jettera-t-on au hafard dans les cercles tumultueux, ou bien, fe livrant à la folitude, pâlira-t-on fur les livres? Je crois qu'il y auroit à l'un ou l'autre un inconvénient égal; la vie du premier eft celle

d'un ours. Il faut du mêlange, un peu de société, un peu de solitude, celle-ci rend l'autre supportable ; l'autre rend celle-ci délicieuse. D'ailleurs, à examiner la chose de plus près, on se plaint de cette société plus qu'elle ne le mérite; l'avantage ou l'agrément qu'on en peut retirer, dépendent moins de la société même, que de l'esprit que l'on y porte : un caractere doux, un homme honnête, occupé, ne s'apperçoit pas dans le tourbillon du monde, d'un million d'inepties qui n'échappent pas au desœuvré qui s'en nourrit ; & le ridicule même, quand il le remarque, est pour lui un préservatif contre le ridicule : s'il se trouve absolument déplacé & entraîné par hasard dans une société bruyante & frivole, il joue le personnage d'un homme sobre qui contemple de sang froid des ivrognes; l'ivresse de la raison ne se communique pas plus que celle du vin. Cependant si la société est utile pour polir & délasser l'esprit, je la crois dangereuse à celui qui se fait une affaire de la cultiver, qui épouse les tracasseries publiques ou particulieres; ne voir les hommes que pour les censurer, que pour entrer dans leurs cabales, & participer à leurs injustices, ce n'est pas se dissiper; c'est pour son plaisir, remonter à la nage un fleuve rapide, tandis que l'on pourroit sans peine s'abandonner à sa pente naturelle : mon fils tiendra donc à la société particuliere, comme l'abeille à la plante venimeuse sur laquelle elle cueille en passant un peu de miel; mais il tiendra au corps social, comme cette même abeille tient à sa ruche; il sentira que c'est dans la recherche de notre propre bonheur, que nous nous trouvons pressés de

contribuer à celui des autres. Quant à la nature des fonctions auxquelles il doit s'exercer, comme je renonce en son nom à la liberté du choix, je le rendrai propre à tout, parce qu'il sera vertueux ; il sera bon soldat, bon magistrat, économe des biens de l'état ; il sera tout ce que sa patrie voudra : si son mérite ne l'éleve pas au dessus de lui-même, il restera dans l'humble poste que lui a marqué sa naissance, & il n'en rougira pas, parce que la moyenne classe des hommes n'est pas la moins vertueuse ; là, il goûtera cette tranquillité si rare que Cowley appelle *la compagne de l'obscurité*. Si sa patrie semble le négliger encore quelque temps, il fera en silence des vœux pour sa prospérité, il laissera la direction de tout à la providence & à ceux qui sont ses représentans : enfin, si on l'oublie absolument, sa vertu lui restera toujours, & l'on n'est point malheureux avec elle.

Une des choses les plus mal-entendues peut-être dans l'ordre civil, une des causes qui nous privent d'une infinité d'hommes nés pour être grands dans leur genre, c'est l'usage où l'on est de destiner ses enfans à telle ou telle place dont la splendeur ait toujours en proportion quelque chose au dessus de leur naissance ou de leur fortune ; c'est arriver au haut de l'échelle, sans s'être exercé sur les premiers échellons aux loix de l'équilibre ; il n'est pas étonnant alors que la tête tourne, & que l'on tombe dans le choix d'un état : ce n'est pas le coffre fort, c'est l'ame qu'il faut consulter ; un homme sans talens & sans mérite, qui ose se mêler des affaires publiques, ne ressemble pas mal à ce perroquet (dont parle le Chevalier Temple) qui se vantoit de sa-

voir auſſi garder des poules. « Ce ſont des gens (dit Caton le cenſeur) qui, ne ſachant pas ſe conduire eux-mêmes, prennent des huiſſiers & des maſſiers pour marcher devant eux».

Mon fils n'eſſuiera jamais ce reproche ; il ne ſera que ce qu'il méritera d'être ; il paſſera par les derniers degrés, avant que d'arriver à celui que ſes mœurs lui aſſigneront ; je lui rappellerai qu'Epaminondas fut commiſſaire des boues ; que l'Archonte de Chéronée préſida à la livraiſon des pierres & du mortier ; que Dugay-Trouin fut mouſſe, & Giſors ſoldat : il deſcendra même, s'il le faut, dans un poſte inférieur à celui qu'il aura occupé, & il ne croira pas être dégradé, parce que le pilote quitte ſans rougir le gouvernail, pour porter au vaiſſeau des ſecours plus preſſans ; il obéira ſous celui qu'il aura commandé, parce que dans tout le monde, il ne verra pas la perſonne, mais le membre de l'état ; parce qu'il ſait que ce qui conſtitue le grand homme, n'eſt pas de faire toujours de grandes choſes, mais de bien faire les petites.

Si on le deſtine au commerce, à la navigation, il ſait que le travail ne le déshonorera jamais, qu'il n'y a de honteux que l'oiſiveté ; il ſe rappellera, avec un plaiſir mêlé d'émulation, que le fondateur de Marſeille fût un marchand ; rien ne ſera indigné de lui, parce qu'il ennoblira tout ; il ne ſera pas écraſé par les grands, parce qu'un rejetton vigoureux perce à travers les plus hautes futaies ; en lui, enfin, le naturel, l'éducation & l'habitude ne feront qu'un ſeul & même homme.

C'eſt par la force de cette inſtitution que ces républicains, ſi vantés dans l'antiquité, en-

tretenoient des pépinieres de héros ; à peine un légiſlateur, un grand capitaine diſparoiſſoit, que dix concurrens s'offroient pour le remplacer ; on ne voyoit point chez eux, comme parmi nos peuples modernes, de ces vuides flétriſſans qui, à la mort d'un ſeul homme, plongent des nations floriſſantes dans l'obſcurité & le mépris.

Pour vous, hommes ſublimes, qui craindriez d'avilir vos enfans, en les exerçant à cette eſpece de gymnaſtique, vous n'en ferez rien de grand ; mais rendez-les moins petits, s'il eſt poſſible ; ſi l'éducation que vous leur donnez ne peut s'étendre à toutes les parties qui conſtituent le citoyen, adaptez-là du moins au genre d'état que vous leur choiſirez.

Il y a une certaine férocité qui n'eſt point naturelle à l'homme, mais dont un préjugé (peut-être néceſſaire) fait en nous une ſeconde nature : ce préjugé aſſurera dans tous les temps à l'état de braves défenſeurs. Mais les fonctions de prêtre & de juge demandent une inſtitution plus ſainte. C'eſt ſur ces deux eſpeces d'hommes que le peuple a les yeux ; ils ſont les exemples vivans de leurs concitoyens. Dans ces temps malheureux, où la France déchiroit elle-même ſes entrailles, lequel étoit le plus coupable, ou du peuple inſenſé qui égorgeoit au haſard tout ce qui ſe préſentoit au glaive du fanatiſme, ou du prêtre frénétique qui portoit le flambeau, & dirigeoit les coups ? Lequel étoit le plus ſcélérat, ou de Clodius ſouillant le lit de Céſar, ou du juge qui oſe l'abſoudre, moyennant un certain nombre de femmes mariées que le coupable lui proſtitue ? Ces exemples ſont trembler,

bler, & doivent faire ſentir aux peres de famille l'étendue de leurs devoirs, lorſqu'ils deſtinent leurs enfans à l'un de ces états. Je ne vois pas ce qui peut engager de certaines gens, dont les mœurs ſont ſouvent plus viles que la naiſſance, à donner à leurs enfans des charges de judicature ; à moins, dit Seneque, qu'ayant acheté la juſtice en gros, ils ne trouvent du profit à la revendre.

Je le déclare donc, je n'acheterai point de charge à mon fils, & je penſe aſſez bien de l'humanité, pour croire qu'il n'y en aura pas longtemps à vendre ; (*) l'amour qu'il portera à ſa patrie, l'éclairera ſur la nature des ſervices qu'il peut lui rendre, & la bienveillance dont cette patrie l'honorera peut-être, ſera la meſure de ſon élévation ; il lui ſacrifiera ſon temps, ſa vie ; il fera tout pour elle, excepté le crime, car c'eſt une grande vertu que l'amour de la patrie ; mais Brutus livrant ſes enfans au ſupplice, Horace, meurtrier de ſa ſœur, Timoléon, aſſaſſin de ſon frere, une certaine femme faiſant mourir de faim ſon fils Pauſanias, &c. tous ces perſonnages ſi vantés ne ſont que des monſtres illuſtres. L'homme eſt antérieur au citoyen; la nature à la patrie.

Mais pendant que je donne ici mon avis ſur des faits mille fois diſcutés, & peut-être étrangers à mon ſujet, le lecteur ſe dit en lui-même :

(*) Je ne dis pas pour cela que les fonctions de la Magiſtrature ne ſoient pas auguſtes ; mais, encore une fois, il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui les exercent, n'euſſent point acheté le droit de les exercer, & que la république les eût élus parmi les plus grands Juriſconſultes, pour les interpretes de ſes loix.

voilà un homme qui a bien de la confiance dans son fils ; il y a long-temps qu'il lui a fait voir des femmes : le jeune homme a rougi, quand on lui a parlé de lui en montrer encore ; en matiere d'amour, il est docteur passé comme Socrate ; on lui a promis de le marier, & on ne lui en parle plus ! Ou le pere est dupe, ou le fils est un imbécille.

Écoutez, lecteur, je n'ai ni le temps, ni le goût de filer une belle intrigue ; si j'ai bien élevé mon fils, il a de la confiance en moi ; je passe sous silence quelques petits chagrins que nous avons eu, ils sont évanouis ; mon adresse a triomphé, il aime éperdument celle que je lui destine, & je vais vous satisfaire en le mariant à l'instant ; mais comme j'écris du bonheur en général, & que le mariage est un des actes de la vie qui semble y influer le plus, arrêtons-nous un instant à le considérer.

La premiere question qui se présente est de savoir quel est le mieux de se marier ou non ? Je ne suis pas étonné que les avis soient partagés ; si je disois à cet égard, tout ce que mon sujet exigeroit, peut-être je ne manquerois pas de raisons pour prouver qu'entre se marier ou non, il n'y a pas deux partis à prendre ; mais la prédilection que l'église porte aux célibataires, m'impose un respectueux silence.

La seconde question est de savoir comment on peut faire un heureux mariage ? Oh ! sur ce point, je ne suis de l'avis de personne. Tout le monde regarde cette affaire comme la plus importante de la vie ; je la regarde comme un coup de dez. Encore, je rends cette justice aux femmes, c'est qu'entre les mains d'un homme

ſage, il n'y a qu'une chance contre vingt. En général, le vice dominant des femmes eſt la diſſimulation; quiconque croit étudier le caractere de ſa maîtreſſe, ſous les yeux d'une mere, ſe trompe abſolument. Enſorte qu'abſtraction faite ou d'un déshonneur connu, ou d'une laideur dégoûtante, on ne peut que choiſir au haſard.

Quelqu'un qui n'a pas flatté les femmes, convient qu'elles ſont extrêmes, qu'elles ſont meilleures ou pires que les hommes. Il y a donc (à ne pas prendre le mot à la lettre) des femmes auſſi bonnes que nous? Laiſſons-là la claſſe pire, (la nature à ſes rebuts dans l'un & l'autre ſexe) & choiſiſſons dans la meilleure.

N'y a-t-il pas des femmes qui puiſſent réunir le mérite des deux ſexes, & allier aux graces qui ſont leur appanage, les qualités que nous nous arrogeons? Je ne crois pas que l'on ait jamais conteſté à cette claſſe choiſie, les droits que l'humanité même leur donne à notre eſtime; quelques vertus, quelques vices, le reſte ni bon, ni mauvais; voilà ce qu'elles ſont & ce que nous ſommes. Je ne chercherai point à faire valoir leurs agrémens extérieurs; l'aſcendant éternel qu'elles auront ſur nous, parle plus haut que moi; je prétends ſeulement établir qu'il y a des femmes aimables & honnêtes; que parmi celles-là, on ne peut, avant le mariage, juger du plus ou du moins; que, par conſéquent, il ne faut pas ſe faire une grande affaire de choiſir.

Le plus mauvais conſeil que l'on puiſſe vous donner, c'eſt de vous dire : prenez celle que vous aimez : c'eſt dire à un fou : faites tout ce

qu'il vous plaira. En général, ce n'eſt pas du choix d'une femme que dépend le bonheur du mari; c'eſt de la maniere dont il ſe conduit avec elle dès le premier inſtant; à peine il quitte l'autel, qu'il doit commencer ſur la mere future, l'eſſai d'éducation qu'il donnera un jour à ſes enfans; une fermeté noble, une ſage complaiſance, ſont la baſe de ce grand ouvrage. Une femme, quelqu'impérieuſe qu'elle puiſſe être, reconnoîtra toujours l'aſcendant de l'homme ſur elle; c'eſt de cet aſcendant qu'il faut profiter, ſans le faire appercevoir. Le premier ſoin d'un homme prudent eſt de n'admettre chez lui qu'une ſociété agréable, mais honnête; il faut que tout ce qui l'environne reſpire la décence & les mœurs, qu'il en donne lui-même l'exemple; que ſagement économe de ſon temps, il invite ſa femme aux occupations de ſon ſexe; qu'il la prévienne dans ſes deſirs honnêtes, & lui procure les plaiſirs de ſon état; qu'il devienne ſon meilleur ami, qu'il ne l'obſede point; mais, dans les commencemens, qu'il l'obſerve; que ſur-tout il lui rende ſa maiſon ſi agréable, qu'elle ne ſe trouve nulle part auſſi bien que chez elle: quand ils en ſeront venus là, le reſte va de ſoi-même: les enfans naiſſent & ſe ſuccedent, les ſoins intérieurs ſe multiplient; les liens de l'union ſe reſſerrent; la confiance regne dans le cœur des époux; l'âge dangereux s'évanouit; la raiſon arrive à pas lents; mais enfin elle arrive; le devoir ſe transforme en habitude; l'éducation des enfans ſe ſubſtitue agréablement aux plaiſirs, dont le goût ſe paſſe, le ſoin de leur établiſſement intéreſſe & occupe; cependant les années s'accumulent, l'eſtime &

une ſorte de vénération réciproque, remplacent des ſentiment plus vifs ; on coule ſes derniers jours dans le ſein de la paix. Labruyere a demandé ſi on ne pourroit pas découvrir le ſecret de ſe faire aimer de ſa femme ? Je viens de lui répondre ſans y penſer.

Pénétré de la vérité de mes ſentimens à cet égard, quelque bizarres qu'ils puiſſent paroître, je ne voyagerai point pour chercher à mon fils un prodige qui n'exiſte nulle part ; je ſais que c'eſt à lui à former la femme que je lui deſtine ; & je l'ai mis en état de le faire ; enſorte qu'il me ſemble qu'en en élevant un, je les ai élevés tous deux.

Il y a trente ans que je ſuis lié d'amitié avec un honnête homme, qui a eu le bonheur dans ſon temps de former une femme honnête ; il a une fille unique, j'ai lieu d'eſpérer qu'elle ſera honnête auſſi : je ſais que ſon éducation a été ſoignée, qu'elle n'a jamais reçu que d'excellens exemples d'une mere aimable & pieuſe ; je ſais que ſon pere penſant comme moi, l'a jettée à quinze ans, dans le monde, dont elle fait l'ornement ſous les yeux de ſa mere : j'ai la bizarrerie de préférer cette fille élevée dans le ſein de *la corruption*, à tous ces anges femelles qu'on éleve dans la retraite pour en faire des diables un jour. J'ai pour cela des raiſons de toutes eſpeces : le pere eſt non-ſeulement mon ami ; mais abſolument mon égal ; nous avons exercé dans la même obſcurité les mêmes fonctions ; nous ne nous ſommes point enrichis au dépens de l'état ; mais nous avons conſervé, avec la même économie, l'héritage de nos peres : ces rapports mutuels de naiſſance & de fortune en-

tretiendront l'union entre nos enfans, banniront les reproches, les hauteurs, & toutes les tracasseries qu'enfante l'inégalité.

On a la manie de rechercher des alliances au dessus de son état, & l'on exhorte sans cesse les jeunes gens à fréquenter les personnes d'un rang supérieur ; je ne conçois pas sur quel principe : ce ne peut être par vanité ; car rapprochez deux objets, dont l'un soit petit, l'autre grand ; celui-ci rendra l'autre plus petit encore à la vue : c'est le secret infaillible de rendre les jeunes gens à la fois orgueilleux & bas ; caractere le plus insipide, le plus opposé aux mœurs que l'on puisse former, qui fait que n'aimant ni les grands qui nous mortifient, ni nos égaux que nous mortifions, nous parvenons à nous haïr nous-mêmes. En général, il est plus généreux de se lier à ceux qui peuvent avoir besoin de nous, qu'à ceux dont nous croyons avoir besoin, & dont nous nous pouvons passer ; ajoutez à cela que ces liaisons & ces alliances disproportionnées jettent la confusion dans tous les ordres de l'état ; & sous l'apparence du lien primitif qui rapproche tous les hommes, ne font que les désunir davantage, en compromettant leur amour-propre. La fille de mon vieil ami, sera donc la mienne, par toutes sortes de raisons.

Cette jeune personne a des qualités singulieres pour me plaire ; elle n'a de beauté que ce qu'il en faut pour n'être point laide ; de richesse, que ce qu'il en faut pour n'être point pauvre ; d'esprit, que ce qu'il en faut pour se bien conduire ; elle est un peu fiere, je n'en suis pas fâché ; les ames de cette trempe sont ordinairement chastes : elle aime l'élégance

d'une parure ſimple, (*) tant mieux, elle ne ſe préſentera jamais aux yeux de ſon mari dans le déſordre de ces femmes négligentes, dont la vertu reſſemble à la mal-propreté; elle aime les plaiſirs permis à ſon ſexe & à ſon âge, tant mieux encore; il y aura bien moins d'humeur dans le ménage; elle a encore une qualité qu'on ne compte gueres dans le monde qu'à raiſon de la dot, c'eſt qu'elle eſt fille unique. Je ſçais que l'on appelle ces ſortes de perſonnes, des enfans gâtés: toujours biſarre dans mon choix, je préfére *les enfans gâtés* aux autres. Il eſt prodigieux combien les tracaſſeries éternelles qui s'élevent dès l'enfance, entre les freres & les ſœurs, rendent inſenſiblement leur caractere acariâtre. On fait d'un enfant ſeul tout ce qu'on veut, il eſt naturellement doux & docile; ſont-ils deux, *le tien* & *le mien* font déjà des ravages dans les jouets, dans les bonbons; c'eſt là qu'on trouveroit la ſource de l'injuſtice, de l'opiniâtreté, & de l'intérêt ſordide; je ne donne pas cette obſervation pour regle générale, mais que l'on compare ces vices avec ceux que ſuppoſent les enfans qu'on appelle *gâtés*; on verra que ceux-ci ſont en général plus mous, plus efféminés, plus accoutumés à l'aiſance & aux fantaiſies; cela poſé, on s'étonnera moins de la préférence que je leur donne.

Telle eſt donc l'épouſe que je donne à mon fils; on voit que je ne ſuis pas difficile; tout

(*) La propreté eſt à l'égard du corps, ce qu'eſt la décence dans les mœurs; elle ſert à témoigner le reſpect que l'on a pour la ſociété & pour ſoi-même, car l'homme doit ſe reſpecter. Bacon.

ce qui me plaît en elle reſſemble à des défauts ; mais ſon mari, en les modifiant, en fera des vertus ; on n'en pourra juger que quand elle ſera femme, & j'y aurai l'œil dans les commencemens.

Qu'il me ſoit permis de ſuppoſer d'avance que ce mariage répondra à mes vues, que nos jeunes époux, heureux l'un par l'autre, ne connoîtront jamais les peines de leur état, qu'ils n'en auront que les ſoins dont ils feront leurs délices ; je les regarderai déſormais comme ne faiſant qu'un ſeul & même individu ; parce que les vertus de l'un, deviendront celles de l'autre, parce qu'ils s'enrichiront mutuellement des tréſors de leur cœur & de leur eſprit : pénétrés de reſpect pour la religion, d'amour pour leurs parens, pour leur patrie, dont ils reçoivent des témoignages réciproques d'une juſte affection, partageant leur temps entre les occupations de leur état & des amuſemens honnêtes, levant par-tout un front ſerain, & ne voyant que des viſages ouverts ; je ne conçois pas ce qui pourroit troubler leur bonheur ; car il eſt en eux, il ne dépend de perſonne.

J'ai remarqué qu'il falloit beaucoup de travail, & une étude bien profonde, pour apprendre que l'on eſt malheureux ; ce n'eſt qu'après de combinaiſons multipliées & pénibles, que je me détermine à me regarder comme un point imperceptible ſur un petit tas de boue. Et quelqu'entêtement que j'aie apporté à me convaincre que tous les biens de la terre ſont mépriſables, je n'ai pu me le perſuader, eu égard à ma condition préſente ; il eſt bien plus

ſatisfaiſant pour moi de me regarder comme un être aſſez intéreſſant pour fixer ici bas l'attention de ſon auteur ; & lorſque j'enviſage les biens réels qui m'environnent, qui ſont en ma puiſſance, tout le temps que j'en aurai beſoin, je me croirois ingrat ſi je les aviliſſois ; je croirois offenſer celui de qui je les tiens, & qui, en me les donnant, a voulu ſans doute que j'y miſſe quelque prix. Ces derniers ſentimens, puiſés dans la nature, ne me coûtent aucun effort ; ils ſont plus conſolans pour moi, plus agréables à mon bienfaiteur, & ſi ſéduiſans pour l'humanité, que j'y reviens, même après avoir fait les frais d'étude & de travail qui pouvoient m'affermir dans la philoſophie contraire. Je laiſſerai à cet égard mes enfans dans une heureuſe ignorance ; je leur épargnerai la peine d'une étude ſi affligeante ; enſorte qu'encore une fois, je ne ſais ce qui pourroit altérer leur félicité ! Seroient-ce les paſſions qui détruiroient en un jour l'ouvrage de vingt années ? Je crois avoir pris des meſures contre elles ; je crois avoir bien cimenté l'enceinte qui doit me préſerver de leurs ravages, & je ne ſuis pas de ceux qui penſent que la ſanté de l'ame eſt auſſi chancelante que celle du corps, ni que la diſſention de ces êtres ſoit irréconciliable. Cependant, un excès de confiance pourroit nous abuſer ; examinons ce que nous avons à craindre de ces tyrans de l'humanité.

D'abord ils ſe préſentent en foule à mon imagination ; je ne les crains point en cet état où différens d'intérêts, ils ſe détruiroient l'un l'autre ; auſſi ce n'eſt pas là leur marche ordinaire ; ils ont la ruſe de ſe diviſer, & celui

qui attaque le premier eſt toujours l'amour-propre; ennemi d'autant plus dangereux, qu'il a toujours dans la place qu'il aſſiege des intelligences ſecretes, & que ſe déguiſant ſous mille formes différentes, il trouve à la fin quelque poſte ſans défiance qui, le prenant pour ami, lui ouvre la barriere. Je n'entreprendrai pas ſa définition, elle eſt écrite en autant de volumes, qu'il y a de livres au monde, qu'il y a d'hommes exiſtans. Je me bornerai ſeulement à en remarquer quelques effets, dont les uns ſont utiles, les autres pernicieux.

La philoſophie chrétienne admet que *l'homme a été créé avec deux amours; l'un pour Dieu, l'autre pour ſoi-même.* Voilà l'amour-propre (dans un ſens) tirant ſon origine de Dieu même. Sous ce point de vue, il ne peut être enviſagé comme un mal; il ne devient tel qu'à proportion que l'homme perdant de l'amour divin, l'amour-propre ſe déborde dans ſon ame, & en remplace le vuide. De cette réflexion s'établit plus que jamais l'importance de la religion à la félicité humaine. Tant que ces deux amours reſteront dans les bornes preſcrites par leur auteur, il n'en réſultera aucun mal; enſorte que celui qui aime ſon Dieu, de cette portion de facultés aſſignées à l'amour divin, peut employer à s'aimer ſoi-même, les autres facultés de ſon ame. Comme ces facultés ſont auſſi circonſcrites par la ſageſſe ſuprême, elles ne s'étendront certainement qu'à ce qui eſt bien en ſoi; & ſi jamais elles effleuroient l'ombre même du mal, ce ſeroit une preuve certaine que l'équilibre ſe dérange dans l'ame, & qu'elle a perdu quelque choſe de l'amour divin. La

religion eſt donc le ſeul frein que l'on puiſſe oppoſer à cet ennemi, qui ſapperoit ſans elle les fondemens du bonheur de l'homme. Je l'ai déja ſenti, lorſque je l'ai priſe pour regle de l'éducation de mon fils; dès-lors je prévenois des maux qui me font frémir à préſent, que je les enviſage de plus près.

Du même coup d'œil dont je vois éclore les vertus du ſein même de l'amour-propre, j'en vois naître tous les vices; le premier qui ſe préſente eſt ce ſentiment bas & barbare, connu ſous le nom d'intérêt perſonnel, qui rapporte tout à ſoi au préjudice d'autrui; quiconque en eſt infecté, pour devenir un monſtre, n'a qu'à paſſer de l'état privé à l'empire; la férocité eſt dans ſon cœur, il porte en lui le germe de tous les crimes. Conduiſez-le dans des déſerts arides, où ſon armée périſſe de faim, il imitera Cambiſe; pourvu que ſa table ſoit chargée de mêts exquis, il ne s'embarraſſera pas ſi ſes ſoldats, pour ſe nourrir, mettent leurs camarades à la broche.

N'être lié à la ſociété que par l'intérêt qu'on en retire, eſt le propre d'une ame cadavereuſe; c'eſt une uſure plus coupable cent fois que celle des Juifs. Ce vice qui ne paroît pas au premier coup d'œil auſſi difforme que beaucoup d'autres, examiné de plus près, eſt le pire des plus grands vices; il eſt, je crois, le ſeul qui ait trompé la nature dans les ſages précautions qu'elle avoit priſes, & qui ait ſupprimé un des beſoins de l'homme, celui d'aimer quelque choſe hors de lui. Ah! je ne crains pas qu'il ſouille jamais l'ame de mes enfans. Ils ont de l'amour-propre; mais ils ſavent qu'on

ne peut s'aimer que lorſqu'on eſt content de ſoi ; qu'on n'eſt content de ſoi, que lorſqu'on l'eſt des autres, & que nous ne ſommes contens des autres, que lorſqu'ils le ſont de nous ; enſorte que l'amour qu'ils ſe portent à eux-mêmes, embraſſe néceſſairement tous les hommes. Comme ils ne ſont point philoſophes, ils ne conclurront jamais que *l'intérêt perſonnel eſt l'unique appréciateur du mérite*, & leur probité ne ſera pas l'*habitude des actions perſonnellement utiles à eux.*

Ils ſeront auſſi exempts des atteintes de l'envie ; ils ne ſe plaindront pas ſans ceſſe de ce que les bons ſont opprimés, tandis que les méchans proſperent ; ils ſentiront la fauſſeté de cette plainte, parce qu'ils proſpéreront, quoiqu'ils ſoient bons, & qu'ils verront que les méchans ne proſperent qu'aux yeux de l'avarice ; s'ils remarquent quelques exemples contraires à leur propre expérience, voici comme ils raiſonneront : Le Créateur eſt-il reſponſable de l'injuſtice des hommes ? Il a voulu qu'ils fuſſent tous bons, & il les a créés tels ; par conſéquent tout ce qu'il a donné, il l'a donné aux bons ; ſi les uns devenus méchans ont dépouillé les autres, Dieu deſcendra-t-il ſur la terre pour faire de nouveaux partages ? ou bien, renverſant l'ordre immuable des choſes, ordonnera-t-il aux élémens d'être contraires à ceux-là, & favorables à ceux-ci ? Je m'étonne que certaines gens n'aient pas encore donné ce conſeil à la divinité.

Parcourons encore quelques effets de l'amour-propre ; mes enfans élevés comme ils ſont dans la modération & la ſimplicité, ſe

laisseroient-ils éblouir par l'ambition? Ils ont le sens trop droit, le discernement trop juste, l'ame trop haute. Ce seul mot d'ambition renferme une idée complexe de bassesse & d'orgueil. Je ne crois pas qu'il y ait rien de si contradictoire en soi que cette passion; il est certain qu'elle émane de l'orgueil, puisque son but est d'obtenir certaines distinctions, certaines prééminences sur quelques hommes; & comment y parvient-elle? En se rendant esclave d'autres hommes. Voilà un orgueil bien étrange, qui descend jusqu'à l'avilissement, pour prendre un vol plus élevé! Je me figure un insensé qui, ayant vu dans la moyenne région de l'air un nuage agréablement coloré, a formé le dessein de posséder ce nuage, a fabriqué une échelle de ronces entrelassées, a passé sa vie à lui donner un point d'appui dans le vague de l'air, à entasser échelles sur échelles, épines sur épines, & qui, parvenu au dernier échelon, s'est cassé la tête en tombant. S'il n'étoit pas mort, il auroit encore ajouté une échelle; telle est la vie de l'ambitieux. Je l'ai fait remarquer à mon fils qui en a déja recueilli plus de cent exemples; ainsi l'ambition n'altérera jamais son bonheur. Une crainte plus fondée peut-être, s'éleveroit dans mon ame, si je n'étois bien sûr de la sienne. La volupté a des attraits pour tous les êtres. Comme elle entre dans les vues de la nature, qui en a fait son plus puissant ressort, la raison a moins d'armes contre elle que contre ces vices étrangers, dont le principe n'est que dans l'imagination déréglée: le vice qu'elle produit est celui pour lequel on a le plus d'indulgence; l'honneur par

Grace aux ſecours que nous avons tiré de la religion & de la morale, nous voilà parvenus à un état de bonheur parfait, autant que la nature humaine en eſt ſuſceptible ; mais nous ſommes bien jeunes encore, & je me ſouviens qu'un ſage ne vouloit décider du bonheur d'un homme qu'après ſa mort.

Quand nous avons vaincu ou éludé les paſſions, nous avons beaucoup fait ſans doute ; mais ſerons-nous à l'abri des revers de la fortune, des maladies, de mille accidens imprévus ? Qui nous ſoutiendra contre tout cela ? Ce ne ſera pas la philoſophie, car nous ne vivons pas en philoſophes, & elle nous conſoleroit mal. Je ſuis perſuadé d'avance que ce ſera encore à la religion que nous aurons recours.

Entrons dans le détail de ces inconvéniens, qui ſont en effet d'une certaine conſéquence, & voyons ſi le bonheur du ſage depend de la viciſſitude. A juger de l'importance des choſes par le cas que les hommes en font, les richeſſes ſe préſentent d'abord à l'examen que je me propoſe.

Ou vous avez une grande fortune ou une médiocre, ou vous n'en avez pas du tout. Dans le premier cas, je vous félicite. De combien de défauts, de vices, de crimes peut-être, ces richeſſes vont vous préſerver ! Vous ne ſerez point expoſé à tromper celui-ci, à haïr celui-là, à cauſe de ſa dureté à combattre les calomnies de vos créanciers, & à mourir un jour avec le déſeſpoir affreux d'avoir fait des actes de malhonnête homme, vous ſentant intérieurement homme de bien. Je vous félicite encore, parce qu'une grande fortune donne du relief à la vertu :

la

la pauvreté ne comporte guere que celles du courage & de la patience, dont on ne lui tient aucun compte; mais la richesse met en plein jour l'humanité, la tempérance, la générosité, & mille qualités qui dérivent de celles-là. Ce seroit une loi bien étrange que celle qui condamneroit la sagesse à la pauvreté, tandis qu'elle seroit si bonne économe des richesses. Je dis plus, comme elles sont un don de la sagesse suprême, la sagesse humaine devroit naturellement en être la dépositaire; elle ne les cacheroit pas, elle les dévoreroit encore moins.

En vain la fausse philosophie semble se dédommager de la pauvreté attachée à son état d'indolence & d'inaction, en s'efforçant à prouver que les richesses ne sont pas un bien en elles-mêmes; on ne la cro ra pas. Ce qui peut produire du bien, est en soi-même un bien. Je sais ce qu'on pourroit opposer à cette maxime : mais enfin n'est-il pas vrai que le poison préparé produit uu bien? Je réponds d'ailleurs qu'en toutes choses, l'abus fait dégénérer le bien en mal, que le poison même est un bien en soi, puisqu'on le recueille précieusement, & que ce n'est certainement pas dans la vue d'empoisonner personne. Il en est de même des richesses, elles peuvent être dangereuses; mais en général elles sont utiles & bonnes en elles-mêmes; mais ces faux philosophes seroient bien fâchés de nous laisser aucune espece de consolation; quand ils n'ont plus rien eu à nous ôter, ils nous ont enlevé jusqu'à notre ame. Que quelques-uns de ces messieurs, nés pauvres, aient supporté leur pauvreté avec grandeur, je n'en suis point surpris; mais que Démocrite ait jetté ses richesses, c'est

ce que je ne croirai qu'en le ſuppoſant fou. Cet homme là étoit donc de bronze, & comptoit pour bien peu de choſe la miſere de ſes ſemblables. Pour moi, bon Dieu ! donnez-moi du ſuperflu, & ſi je le jette, vous vous plairez à voir ceux qui le ramaſſeront.

Je vous félicite donc, hommes riches, parce que le ciel vous a ménagé le plaiſir d'une double jouiſſance, celle de poſſéder & de donner. Je ne vous dirai point de vivre de racines; faites bonne chere, ſi votre ſanté vous le permet; mais n'oubliez pas que le pauvre vit de pain, & qu'il n'en a pas. Ayez une maiſon riante, des meubles frais; mais ſouvenez-vous que le pauvre ſe contente de paille & d'un mauvais toit, & qu'il ne l'a pas toujours. Changez ſouvent d'habits ſimples & ſains; mais jettez quelquefois les yeux ſur les haillons du pauvre. Songez que le plus grand fruit que vous puiſſiez tirer de vos richeſſes, eſt dans le bon uſage que vous en ferez, que ſi vous n'avez pas inſulté le malheureux par un faſte inſolent, ſi vous avez quelquefois eſſuyé ſes larmes; quoi qu'il vous arrive, quelque chûte que vous puiſſiez faire, vous ne ſerez pas obligé d'aller cacher dans un déſert, les débris de votre fortune; vous ſerez le même avant & après la diſgrace, & vos concitoyens ajouteront au tribut de leur reconnoiſſance, le ſentiment de reſpect qu'imprime l'idée de l'infortune illuſtre.

Je ne puis me refuſer à une réflexion qui ſe préſente à mon eſprit : c'eſt ſans doute un noble héritage que de laiſſer à ſes enfans, l'exemple d'une vie integre; mais, ſi par des moyens honnêtes on peut leur laiſſer un peu de fortune,

je crois que c'eſt s'épargner au moment de la mort, une cruelle ſollicitude. En un mot, je ſuis ſi peu philoſophe, que ſi vous êtes riche & bienfaiſant, je ne puis concevoir comment vous ſeriez malheureux.

Je ſais que vous n'êtes point à l'abri des revers ; mais écoutez : ſi vous ne perdez que la moitié de votre fortune, prenez vîte votre parti, deſcendez, & ſans répugnance, dans la claſſe aſſignée à la médiocrité ; je vais vous prouver à l'inſtant que cette claſſe a ſes douceurs ; car enfin, je ne me diſſimule pas que ces grandes richeſſes exigeoient de vous bien des ſoins dont vous allez être affranchi, ſans perdre la moindre prétention au bonheur que nous cherchons.

O vous ! que le ciel n'a affligé, ni par la pauvreté, ni par d'exceſſives richeſſes ; vous qui dans le ſein d'une heureuſe médiocrité, jouiſſez de deux ſortes de bien, le produit de vos champs & votre économie ; vous dont la reſſource la plus ſûre eſt d'emprunter tout de vous-même, qui, au défaut de l'or, appellez la raiſon ; dites-moi ce que vous dicte cette raiſon? Si tu ne peux pas avoir un palais, contente-toi de ta maiſon ; ſi tu ne peux pas manger des oiſeaux & des poiſſons, nés ſous des climats étrangers, mange ceux de ton vivier & de tes bois ; ſi tu ne peux pas charger tes habits de broderies, porte une étoffe ſimple proportionnée à ton climat, à la ſaiſon.... Ah ! cette raiſon eſt un tréſor caché : cherchons, fouillons, & quand nous l'aurons trouvée, nous ſerons riches. Il ſeroit inſenſé en effet, lorſque vous habitez une maiſon ſaine & propre, de vous déſeſpérer, parce que votre voiſin occupe le petit coin d'un vaſte palais. Je conçois bien

comment la vue d'un appartement ſomptueux peut affecter notre ame d'une courte mélancolie ; c'eſt le dernier ſoupir de l'ame concupiſcible. Mais je ne conçois pas comment cette vue peut exciter notre envie.

Lorſque nous ne manquons de rien, que pouvons-nous raiſonnablement deſirer ? Tout ce qui n'a pas rapport à nos beſoins, ne peut s'appeller richeſſe ; & dire, je ſuis riche en choſes inutiles, eſt une abſurdité ; l'eſſentiel eſt d'apprécier la valeur réelle des choſes, & de mettre dans le deſir de leur poſſeſſion, une chaleur proportionnée à leur prix, de ſe contenter de ce qu'on a ; car étendre la volonté au delà de la puiſſance, c'eſt s'étendre, s'appéſantir, pour ainſi dire, ſur des épines, pour multiplier ſes douleurs. Que gagneriez-vous à vous plaindre de votre fortune, quand vous avez le néceſſaire ? Voulez-vous en acheter rapidement une conſidérable aux dépens de votre honneur ? Elle eſt trop chere à ce prix, & ce n'eſt pas le chemin du bonheur. Voulez-vous employer quarante ans de peines & d'humiliations pour l'acquérir ? Au moment de jouir, vous toucherez au tombeau. Mais encore, de quoi jouirez-vous, que vous n'euſſiez pas avant ? Or, indépendamment que ce n'eſt jouir de rien, comme je crois l'avoir prouvé, le ſuperflu a un inconvénient qui me détermineroit à m'en défaire volontairement ; c'eſt qu'on eſt malheureux de le perdre, ſans être heureux de le poſſéder.

Je n'affecterai point pour les richeſſes un mépris que je ne ſens pas, & qui n'eſt chez tout écrivain, qu'une oſtentation équivoque : je me ſuis déja expliqué à cet égard : mais je propoſe

une réflexion qui pourroit du moins en tempérer le desir ; c'est que dans l'emploi qu'on en fait, si vous en exceptez nos besoins, & le plaisir de donner, tout ce qui est superflu, non-seulement ne contribue point au bonheur, mais enfante le dégoût : on ne jouit que pour les autres ; on n'est pas assez universellement instruit, pour réunir tous les goûts, & cette collection de tout ce qui est rare, n'est utile & agréable que pour les différens connoisseurs qui viennent en jouir pour nous. Le palais le plus somptueux ne flatte qu'une fois l'œil du propriétaire, & celui qui construit de magnifiques jardins, travaille pour le public ; il en est dégoûté à proportion de leur magnificence. Nous voyons tous les jours ces hommes, qui ne sont que grands ou que riches, qui ne savent pas tirer de leur état les avantages que la vertu seule y attache ; nous remarquons si bien l'ennui qui les dévore, qu'ils excitent jusqu'à notre pitié. Pourquoi donc envions-nous leur faste ? Ce n'est pas pour être heureux ; c'est pour le paroître. Pénétrez-vous de cette vérité, vous qui avez reçu de la fortune cette mesure précise qui seule suffit au bonheur ; vous qui n'avez ni trop, ni trop peu, ne soyez ni prodigues ni avares, & vous serez vraiment riches. Peut-être qu'étendant vos desirs au delà de vous-mêmes, voyant d'un côté la misere, de l'autre l'opulence, vous ambitionnez les trésors de celle-ci, pour les verser sur l'autre ; je crois même que tout honnête homme ne s'apperçoit guere de la médiocrité de sa fortune, qu'au moment où l'occasion de donner se présente .... Rassurez-vous, je vais vous prouver qu'il ne faut pas être riche pour faire beau-

coup de bien, qu'il ne s'agit pour cela que d'être économe & bienfaisant. C'est Pope, c'est ce génie heureux qui, effaçant la gloire des historiens de sa nation, seul a transmis à la postérité le nom négligé de Jean Kyrle. Seul il nous a appris que ce vertueux citoyen, avec cinq cens guinées de rente, a défriché des terres, pratiqué des chemins favorables au commerce, bâti un temple, nourri tous les pauvres de son canton, entretenu une maison de charité, doté des filles, mis des orphelins en apprentissage, soulagé & guéri des malades, appaisé tous les démêlés & rendu les tribunaux inutiles. Si ce n'est pas être riche que cela, je ne sais plus ce qu'on entend par richesses. Telle est la nature des nôtres; mon fils & sa jeune épouse sont les liens indissolubles qui serrent l'union de nos deux familles; nous vivons tous ensemble du produit de nos champs, tout est commun entre nous. Une ferme assez belle nous attire quelquefois hors de la ville; là nous nous souvenons de Jean Kyrle, & nous nous essayons à l'égaler un jour; nous avons commencé par marier des filles, car c'est notre mariage qui a cimenté notre félicité actuelle, & nous voudrions que tout le monde fût heureux de la même joie que nous goûtons; là, nous n'avons point de plaisirs bruyans, car nous craindrions de nous étourdir & d'affoiblir le sentiment intérieur d'une félicité pure : la seule peine qu'on pourroit nous causer, seroit de nous distraire. Aimés à la ville, & bénis à la campagne, je dirois encore que nous sommes heureux, si des réflexions cruelles ne venoient tout-à-coup empoisonner ce sentiment délicieux. Non, je n'aurai pas l'inhumanité de faire écla-

ter la prospérité de nos jours aux yeux des malheureux, dont j'entends le cris de toutes parts.

J'ai examiné l'homme dans le sein des richesses, je l'ai examiné dans la médiocrité ; que ne puis-je supprimer seul cette troisieme classe qui languit dans la pauvreté !

Quiconque a peu de chose, peut vivre de peu de chose ; mais n'avoir rien du tout : oh ! cela est affreux. Je n'envisage pas cette foule de mendians qui, tirant sans rougir sa subsistance de la charité publique, tire aussi son bonheur de son oisiveté : cette espece, si vous en exceptez les vieillards, n'est point à plaindre ; mais il est d'autres malheureux. Je sens qu'il est un enchaînement de circonstances qui, d'infortunes en infortunes conduisent au désespoir ; je suppose aisément un pere de famille qui n'a pas la vigueur nécessaire pour tirer du sein de la mere commune, le pain que demandent ses enfans ; je vois son épouse accablée du poids de ses chagrins, manquant de tout, lutter contre la mort, & s'attendrir encore sur sa triste famille. Je conviens que les secours publics, en prolongeant l'existence de ces infortunés, ne font que prolonger leurs peines... O vous ! qui possédez les richesses de ce monde : vous qui me lirez, si vous êtes sensibles aux charmes de la justice & de la bienfaisance, si je vous ramene au bonheur par le sentier de la vertu, multipliez mon foible ouvrage, faites que tous les humains le gravent dans leur cœur, qu'ils deviennent tous justes & bienfaisans ; alors cet affreux tableau disparoîtra de dessus la terre. Aux seuls noms d'humanité & de bienfaisance, il n'y a point de cœur qui ne se sente ému ; hé bien, homme riche, qui venez de

vous attendrir un instant avec moi, goûtez un bonheur inconnu ; vous avez de l'or dans vos coffres, vous ne l'employerez pas dans vos besoins ; un peu de cet or, passant de vos mains dans celles de ce malheureux, va changer de prix & de nom ; il s'appellera bienfait. Voilà le bien que les revers ne pourront vous ravir. Antoine, au moment de sa défaite, s'écria : *Je n'ai plus rien dans l'univers que ce que j'ai donné.*

Je ne prétends point ramener l'homme à de nouveaux partages, ni à la chimere de l'égalité ; je l'ai déja dit, que les riches fassent meilleure chere que les pauvres ; mais qu'ils donnent du pain à ceux-ci. Je ne vois point d'autre remede à ce malheur trop réel.

En vain je dirois à ce pere désespéré, qu'il manque de fermeté ; ce seroit une injure philosophique ; c'est un mince dîné qu'un chapitre de Séneque ; en vain, je lui crierai, avec saint Augustin : *Heureux malheurs, sources de ton salut* ! la nature gémiroit encore aux yeux de la religion ; je ne puis me dissimuler que cette famille est absolument malheureuse ici bas ; mais si je ne puis la soulager à l'instant, je vais lui ouvrir du moins un espoir consolant. L'homme qui est sorti des mains de la nature avec un cœur bon, n'est point condamné à une dépravation éternelle ; l'humanité semble faire entendre sa voix dans le tumulte de la licence ; quelques vrais philosophes oseront braver les clameurs de la fausse philosophie, & simplifier les principes de nos devoirs ; quelques-uns l'ont déja tenté utilement ; les riches, ébranlés par leurs écrits touchans, deviendront bienfaisans ; ils sentiront enfin qu'ils ont en dépôt la somme de la félicité publique.

Cet eſpoir me raſſure moi-même, & m'encourage dans ma foible entrepriſe.

Rien n'eſt plus fou, dans le genre ſublime, que ce qu'ont écrit, que ce qu'ont même fait d'anciens philoſophes. Suivant l'opinion de ces temps-là, il étoit permis d'ouvrir une porte à l'ame, lorſqu'elle étoit en ſouffrance : je ne jugerai pas cette étrange morale ſur l'eſprit du chriſtianiſme ; je n'enviſage que l'humanité Ces meſſieurs ne s'embarraſſoient guere de ce que deviendroient leurs femmes, leurs enfans, leurs amis ; ils ſe tiroient d'affaire, & diſoient aux autres : *Arrangez-vous. Briſez vos liens, la vie n'eſt pas un bien, la faim met fin à la faim.* Voilà des paroles bien conſolantes. Elles ſont cependant renouvellées de nos jours ; & voilà les ſecours que l'humanité tire de la fauſſe philoſophie. Ah! quelle fléchiſſe le genou, qu'elle humilie ſon front, & qu'elle écoute en ſilence une voix moins impérieuſe, mais plus touchante, une voix qui n'abuſe jamais par de fauſſes promeſſes ; c'eſt la religion qui parle ainſi à ce malheureux pere que j'ai pris pour exemple : » ne vous affligez pas, » parce que vous trouverez des ſecours en moi ; » je ſuis la ſource de toute charité ; je ne vous « ai pas promis des tréſors, mais de pourvoir à » vos beſoins, & perſonne ne meurt de faim : « Je vous donnerai la patience, qui vous fera » ſupporter vos maux ; je vous donnerai l'eſpé- » rance qui les adoucira ; je parlerai au cœur » du riche qui vous ſoulagera ; je vous enver- » rai mes miniſtres conſolateurs, qui ſe chargeront de votre veuve & de vos enfans, parce » que je ſuis l'époux de la veuve, & la mere » de l'orphelin ; & ſi vous ne murmurez pas,

« je vous promets une récompense éternelle. »
Que l'on compare ces deux especes de consolations. Je ne sais, depuis que j'ai entendu cette voix divine, je suis moins saisi de compassion, je vois mourir ce pere de famille, & je le crois heureux. Je reviens donc plus gaiement à ma ferme; j'y trouve de nouveaux sujets de joie; notre petite famille est augmentée, & l'enfant qui vient de naître resserre encore, s'il est possible, les liens qui nous unissent tous. Que de biens sont réservés aux ames vertueuses! L'amour conjugal, l'amour paternel; tous ces sentimens saints multiplient pour ainsi dire notre être; nous tenons plus à ces êtres adoptifs qu'au nôtre; ils en sont les délices, les conservateurs; ils nous le rendent cher. Il semble que des voix étrangeres crient au fond de nos cœurs: Conserve-toi pour nous, notre existence dépend de la tienne: ah! qu'elle nous devient précieuse alors, cette existence si pénible aux hommes de bronze. Par cette douce communication d'ames que nous goûtons de plaisirs, qui ne seroient pas en nous seuls! Voilà la volupté qui peut se concilier à la vertu; voilà la seule digne de l'homme.

Je retrouve mon fils enivré du présent que lui a fait le ciel; il caresse cet enfant insensible; il dit déja, dans son cœur: je l'éleverai comme j'ai été élevé par mon pere, j'en ferai un heureux, un homme de bien. C'est ainsi que puisant son bonheur dans lui-même, chéri de tout le monde, riche dans la médiocrité, utile à sa patrie, il se fortifie tous les jours dans *l'amour de Dieu & des hommes*, sources de sa félicité.

Que pourroit-il craindre encore? seroient-ce les maladies? Il sait qu'il est né mortel, il ne sera

point effrayé ; il aura une ame vivante, dans un corps mourant ; il ne souffrira pas le double supplice du mal & du remede ; il ne disputera pas à la mort les restes languissans d'un corps mutilé par la douleur ; mais se soumettant à la providence, & plein de confiance en elle, il s'acquittera sans regret de ce qu'il doit à la nature. S'il en réchappe, il sourira à la lumiere, à sa famille, & à sa patrie.

Seroit-ce la vieillesse qu'il regarderoit comme un mal ? C'est comme si un pilote craignoit le port après un voyage orageux. La vieillesse est l'asyle que la sagesse prépare à ceux qui ont osé combattre & dompter leurs tirans ; c'est le trône de la liberté.

Mon fils pensera dans la paix de son cœur que » la vieillesse respectable (*) n'est pas celle qui » se calcule par le nombre des années, que la » prudence seule est l'image de la vieillesse, & » que la vie sans tâche a la majesté d'un âge avan» cé » ; que, par conséquent, la vieillesse est un bien, non parce qu'elle est l'objet des desirs de l'âge viril, mais parce qu'elle présuppose la sagesse, fille de l'expérience. On dira de lui : (**) » il » fut enlevé, de peur que la malice des hommes » n'altérât son entendement, ou que la fraude ne » seduisît son ame ». Non, la vieillesse ne contristera pas son cœur ; l'idée de la mort même ne peut affliger un être raisonnable ; lorsqu'on réfléchit aux ménagemens que la nature emploie en nous conduisant au tombeau ; avec quels soins maternels elle nous ferme les yeux, lorsque nous

(*) Tout cela est tiré du Livre de la sagesse,

(**) C'est paroles sont comme les précédentes, tirées du livre de la sagesse.

ſommes au bord du tombeau; avec qu'elle tendreſſe elle verſe ſur nous l'eſpérance, juſqu'au dernier moment; avec quel art elle nous ôte le ſentiment de la douleur ; d'un autre côté, la religion, cette auguſte conſolatrice nous accueille dans ſes bras, & nous endort dans ſon ſein

Une épitaphe des Lacédémoniens, nous apprend que le bonheur ne conſiſte ni à vivre, ni à mourir ; mais à bien faire l'un & l'autre. S'inquiéter, s'allarmer ſans ceſſe ſur l'incertitude de notre derniere heure, c'eſt arriver au terme de la vie, comme un meurtrier marche à l'échafaud. En en mot, on nous dit que de penſer à la mort, c'eſt nous inviter à bien faire ; il vaudroit mieux faire bien, pour ne pas penſer à la mort.

Le ſeul malheur réel eſt la perte des perſonnes qui nous ſont cheres ; il eſt affreux de fermer les yeux à un pere chéri, de ſe ſéparer d'une épouſe qu'on idolâtre ; mais quelque fond de ſenſibilité que l'on puiſſe avoir, la prévoyante nature nous a formés de maniere que le temps appaiſe la douleur de cette premiere criſe, & la change en une eſpece de douceur, que l'on pourroit preſqu'appeller volupté. Rien n'eſt plus doux que les larmes que nous arrache un tendre ſouvenir ; ſi c'eſt une épouſe que nous regrettons, nous la voyons plus belle, plus douce, plus accomplie qu'elle ne l'étoit effectivement ; le temps pare l'idole de notre cœur ; & le tribut des larmes que nous lui offrons tous les jours, n'excite point en nous un ſentiment douloureux.

Si c'eſt un pere ; ſi mes enfans, par exemple, verſent un jour des pleurs ſur mon tombeau, ce ſeront des pleurs de conſolation ; j'aurai le ſort de Tobie : » Ils m'enterreront avec joie. Ils di-

» font : gardons-nous de nous attrister, de crainte « qu'on ne nous soupçonne de ne pleurer que sur » nous ; il a vécu pour nous, maintenant il vit » pour lui ; il n'étoit pas en notre puissance de le » récompenser sur la terre, le ciel s'en est chargé ». C'est ainsi que dans toutes les occasions de la vie, la religion seule a le pouvoir invincible de charmer nos douleurs, de changer nos larmes en joie.

Ajoutez à cela que les grandes pertes nous accablent par un coup imprévu, & reisserrant les facultés du cœur, en ferment pour toujours l'entrée aux plaisirs bruyans, & nous portent à la rétraite ; de-là, à la méditation, de la méditation à la sagesse ; de la sagesse, il n'y a qu'un pas au bonheur.

Si dans le silence des passions, on réfléchissoit mûrement sur la nature de l'homme, on seroit étonné de la fausseté des opinions les plus accréditées à son égard. Il semble que les hommes, qui ont eu le plus de génie, se soient efforcés de nous prouver notre misere ; c'est une étrange maniere de conduire l'homme au bonheur, que de le pénétrer de l'impossibilité où il est d'être heureux.

Le bel art, & la peine bien employée que celle qu'on prend à chercher dans nos vices, le principe de nos vertus ! Un homme sera bien encouragé à être bienfaisant, quand on lui dira sans cesse qu'il ne l'est que par vanité. J'ose soupçonner Caton d'avoir mis un orgueil excessif dans l'appareil de sa mort ; si quelqu'un lui eût dit à l'oreille que la postérité penseroit comme moi, il eût infailliblement changé d'avis, en se voyant pénétré & privé de la gloire à laquelle il s'im-

moloit. Il eſt fatigant, rebutant d'entendre ſans ceſſe décrier la nature humaine ; quand tout ce qu'on en dit ſeroit vrai, eſt-ce en l'abrutiſſant ; en l'accablant ſous le poids de ſa miſere, que l'on croit la rendre meilleure ? Non, une lueur d'eſpérance eſt un encouragement pour elle ; il faut étayer avec ménagement ſa foibleſſe ; de trop violentes ſecouſſes l'abattroient infailliblement. Les circonſtances ſont heureuſes, malgré tout ce qu'on pourroit dire : il y a deux mille ans qu'on ſe plaignoit de la dépravation du ſiecle ; tous les ſiecles ſe ſont reſſemblés en cela, nous ſommes tous des vieillards querelleurs qui ne voient rien de bien au prix de ce qu'ils ont vu dans leur jeuneſſe : je dis que le moment eſt venu, où nous avons beſoin d'encouragement. Si nos mœurs ſont encore éloignées de la pureté que l'on peut eſpérer, elles ſont moins atroces que celles de nos peres ; nos crimes même ſemblent ſe rapprocher au moins de la nature ; il y a des hommes durs & injuſtes, mais il n'y a plus de proſcriptions ; il y a des voluptueux, mais il n'y a plus de cyniques ; la décence qui voile nos excès fût-elle un artifice, cet artifice prouve du moins, que nous rougiſſons du mal, & quiconque rougit du mal, a fait quelques pas vers le bien. Voilà ce qu'il faut remarquer ; c'eſt de-là qu'il faut partir pour conduire des hommes qui d'eux-mêmes ont fait les premieres démarches ; il faut les affermir, & non les accabler.

Heureuſement je n'ai point vu comme les autres, & je m'en félicite. J'ai vu que les paſſions peuvent être utiles à l'humanité, que ce ſont elles qui, nous tirant de l'état d'inertie, donnent la force néceſſaire à quiconque deſire d'être ver-

reux : j'ai vu quelles étoient *les souffles de la vie* ; que sans elles l'homme ressembleroit à un vaisseau que l'on tiendroit éternellement à l'ancre ; qu'avec elles il vogue à pleines voiles, ce qui ne demande que de la prudence dans les manœuvres. J'ai vu que le bonheur marche sur les pas de la religion, & la religion sur ceux de la raison, la raison sur ceux de l'éducation : ensorte qu'il ne tient qu'à nous de faire des heureux, comme le jardinier est libre au moment où il greffe, de faire produire au sujet des fruits médiocres ou exquis. J'ai vu enfin, que la source des biens est en nous & que le mal vient d'une source étrangere.

RÉFLEXIONS
SUR
CETTE QUESTION.

Le bonheur eſt-il plus commun chez les grands que chez les petits ?

En poſant pour accordé, que le bonheur naît de la vertu, je veux prouver qu'il eſt plus aiſé aux grands qu'aux petits de la pratiquer, & qu'ils courent moins de riſque à l'abandonner.

Le grand qui veut être vertueux, peut très-aiſément le devenir. C'eſt pour lui que naiſſent les Platons & les Ariſtotes. Il n'a pas moins de ſecours pour pratiquer ſes devoirs, que pour s'en inſtruire ; il fait lui ſeul un parti, il peut braver le ridicule & la mode ; il eſt né pour donner l'exemple, & quand il en donne un bon, il fait toujours des proſélytes : les Catons forment les Brutus. Avec quelle joie la multitude ne ſe répand-elle pas en éloges ſur ſon bienfaiteur ? Et l'on ſait quelle force les applaudiſſemens prêtent à l'athlete : il peut donner à ſa vertu tout ſon eſſor ; quel plaiſir pour l'homme de bien !

Il y a même telle vertu, qu'il eſt ſeul à portée de pratiquer. C'eſt à lui qu'eſt réſervé le plaiſir de jouir du regard d'un heureux ſorti de ſes mains ; il s'éleve au mérite en le careſſant ; s'il eſt libéral, on l'honore, eût-il d'ailleurs mille vices ; on l'adore preſque, s'il l'eſt avec affabilité. Car, ce qui greve le petit, eſt moins d'être traité en petit, que la crainte trop bien fondée de n'être compté pour rien. Mais quand il voit que

les grands s'occupent de lui, qu'ils entrent dans ſes beſoins, qu'ils le ſuppoſent homme, il ſeroit prêt à les croire eux-mêmes des Dieux.

Il faut avouer qu'il eſt rare que les grands jouiſſent de ce bonheur, que leur donneroit la vertu; mais c'eſt préciſément pourquoi les petits ſont corrompus & malheureux. J'appliquerai aux premiers, ce qu'un grand homme dit avec raiſon du pouvoir du ſexe : les petits ſeront toujours ce qu'il plaira aux grands qu'ils ſoient; vicieux, quand leurs maîtres le ſeront; flatteurs, vils, complaiſans, amateurs de tous les petits mérites, quand ç'en ſera un pour plaire à ſon excellence; prêts à ſe tourner du côté de la probité, quand on ſe mettra par-là ſur le bon ton, quand elle ſera le chemin des graces & de la faveur. La vertu des Romains ſe ſoutint, tant que les Patriciens garderent la leur; mais quand, en introduiſant le luxe, ils eurent augmenté les beſoins du Plébeïen, & ſe furent ôté les moyens de le ſoulager; quand ils eurent verſé le ſang des Gracches, (*) cette multitude immenſe à qui l'on refuſoit le néceſſaire, ne voulut plus donner les emplois, elle les vendit; & ceux qui avoient vendu la gloire de Rome à l'étranger, ou pillé les provinces de ſon empire, en furent les acheteurs. Mais à quelque excès que la corruption fut montée, je doute que les mœurs n'euſſent

(*) Ce ſera une honte éternelle aux grands, que le premier ſang citoyen que les troubles civils firent couler à Rome, ait été celui de deux hommes qui vouloient bien que les grands fuſſent très-grands, c'eſt-à-dire, très-riches, mais qui ne vouloient pas que la patrie laiſſât deux cens mille de ſes enfans miſérables. Quoi, barbare noble, tu n'es pas content de 500 arpens de terre, & ton frere n'en a pas cinq pieds!

pu renaître, si Caton avoit pu obtenir des grands, comme Lycurgue & Cléomene l'avoient obtenu de Sparte, un nouveau partage des terres.

Supposons cependant un homme du peuple assez vertueux pour mériter d'être heureux ; le sera-t-il ? Le plus puissant encouragement, la plus délicieuse récompense de la vertu, est ce sentiment de sa propre excellence, qu'elle inspire à celui qui la pratique. Or, cet encouragement manque absolument au petit ; que dis-je ? De toutes les vertus qui sont à sa portée, il n'en est peut-être point dont on ne se fasse un titre pour le ridiculiser & le mépriser. Sa frugalité est la marque de sa misere ; son assiduité au travail, un tribut qu'il paie pour exister ; son obéissance aux loix, la nécessité ; la chasteté est dès long-temps une preuve de roture, & il s'en faut bien que sa piété lui donne autant de relief qu'au déiste l'incrédulité. En un mot, il admire de tout son pouvoir les vertus des grands, & ceux-ci ne lui tiennent compte d'aucune des siennes. Souvent même ses vertus l'empêchent d'en acquérir d'autres. C'est son travail opiniâtre & presque servile qui perpétue son ignorance, qui émousse toute la vigueur de son ame ; ce sont les déférences, les soumissions perpétuelles qu'on en exige, qui ensevelissent enfin chez lui toute idée de sa grandeur originelle ; il est exempt de vices, plutôt qu'orné de vertus, & tout son bonheur se réduit à n'être pas dans la misere.

Que si pourtant doué par la nature de talens supérieurs, & plein de magnanimité & de courage, il ose chercher les occasions de les développer, la multitude à la vérité le portera par ses vœux, mais la cabale des grands, toujours

mieux liée & mieux entendue, repouſſera bientôt l'homme nouveau : il lui eſt défendu d'être un héros, ou du moins d'oſer le paroître ; & ſuppoſé que le ſalut de l'état dépende de lui, ce ſera merveille, ſi la vanité des grands ne les fait s'expoſer à perdre la patrie, plutôt que de recourir à un ſauveur Plébeïen. On ſent qu'avec ſi peu d'encouragemens, ou pour mieux dire, ayant tant d'obſtacles à vaincre, le petit ne doit guere avoir qu'une petite vertu, bien inſuffiſante pour le rendre heureux. Encore peut-être ne l'auroit-il pas, ſans les précautions que les grands qui en ont beſoin, ont priſes pour la lui aſſurer, en établiſſant des loix égales en apparence pour tous, mais dont ils ſavent bien éluder & l'obſervation & les peines (*).

On paſſe au puiſſant preſque tous ſes déſordres; il ne faut pas, dit-on, déshonorer la famille. On n'en pardonne aucun au petit; c'eſt pour lui qu'ont été inventées les priſons, les liens, les carcans, les fouets, les potences & les roues. Le puiſſant concuſſionne impunément ſes vaſſaux réduits au néceſſaire, & qui par-là même n'ont garde d'entrer en procès avec lui. Le gibet venge le ſeigneur d'un miſérable qui lui a enlevé une partie de ſon ſuperflu. Le petit aime

(*) Plus l'humanité lui doit, plus la ſociété lui refuſe; ſi quelquefois il obtient juſtice, c'eſt avec plus de peine qu'un autre n'obtiendroit grace ; ſi ſa pauvre charrette renverſe, loin d'être aidé par perſonne, je le tiens heureux, s'il évite en paſſant les avanies des gens leſtes d'un jeune Duc ; toute aſſiſtance gratuite le fuit, préciſément parce qu'il ne peut pas la payer ; & je le tiens pour un homme perdu, s'il a l'ame honnête, une fille aimable, & un puiſſant voiſin. Diſcours ſur l'économie politique, Encyclopédie. T. 5.

le grand, quand il n'en reçoit point de mal; le grand pense faire honneur en acceptant ses services; & qui pis est, celui-ci a la bassesse de l'en croire. Chargé presque seul de la pesanteur des impôts, que l'avarice des publicains vient doubler encore, comment vivroit-il heureux? il a peine à vivre. Comparera-t-on l'ennui qui s'assied quelquefois avec le magistrat sur le tribunal, aux angoisses mortelles d'un plaideur qui a trop de vertu, ou trop peu d'argent pour acheter la justice? Le capitaine fraude impunément le soldat d'une partie de sa paie, & le fait pendre, s'il a maraudé.

Après tout, si le bonheur se trouvoit dans les étages inférieurs, le riche, le puissant n'est-il pas libre de descendre? Mais non, ceux qui commandent, ne renoncent guere au commandement; que dis-je? il n'est rien qu'ils n'emploient pour monter plus haut : & les petits ne manquent pas l'occasion de cesser de l'être. Qu'on ne dise point, si les premiers se trouvoient bien de leur état, ils ne chercheroient pas à le changer; c'est précisément parce qu'ils trouvent du plaisir dans l'autorité, qu'ils veulent augmenter leur pouvoir, dans l'espérance d'augmenter leur félicité. Et en effet, il n'est pas difficile de sentir qu'il est plus doux d'être accablé de solliciteurs que de solliciter soi-même. Enfin, ce ne sont point les grands qui appellent la mort à leur secours, ce ne sont point eux qui se la donnent; ce crime affreux, si contraire à la nature, qu'il est presque pardonnable, est le crime du petit, qui succombe sous la grandeur de ses maux.

Il s'en faut bien que ceux qui jouissent de la

médiocrité, ſoient tous vertueux; ils en veulent preſque toujours ſortir; ce qui leur en ravit toutes les douceurs. Avant même que d'en être ſortis, ils en prennent les airs & les manieres; ce qui aboutit ſouvent à les mettre au deſſous de leur premier état. Enfin, il n'eſt pas vrai que tous les grands ſoient corrompus; il eſt des Publicola parmi les Appius, & des Titus parmi les Tiberes; & doutera-t-on que ces grands hommes fuſſent heureux? La calamité publique eſt même en un ſens pour eux une nouvelle ſource de bonheur, par le plaiſir qu'ils goûtent à la ſoulager. Concluons. Je crois qne les grands ſont plus heureux; que les médiocres, toute proportion gardée, le ſont plus ſouvent; & que la derniere & la plus nombreuſe claſſe ne l'eſt preſque jamais.

Les deux premieres manquent la félicité par leur faute, la troiſieme en partie par ſa faute, & beaucoup plus par celle des autres. Les grands pourroient ſeuls, en ſe rendant heureux, faire la félicité univerſelle; il ne faudroit qu'être bienfaiſans. La bienfaiſance leur enleveroit avec le ſuperflu, les moyens de ſe livrer à la molleſſe, de ſéduire l'innocence, d'écouter l'ambition & l'orgueil; l'appât des flatteurs deviendroit le pain des malheureux, leurs palais les aſyles de la vertu, & leur conſcience un lieu de délices. En deſcendant au ſecond étage, ils calmeroient l'envie, ils y feroient reſter ceux que la vue chagrinante de plus grands qu'eux portoit à en vouloir ſortir, & ils y feroient monter ceux du dernier rang. Et ne croyez pas qu'un tel ſacrifice demeurât ſans récompenſe: les Plébeïens de Rome

après avoir obtenu l'entrée du conſulat, n'y nommerent pendant long-temps que des patriciens. Les grands obtiendroient de l'amour ce qu'ils acquéroient auparavant par l'intrigue & la corruption; tous ſeroient grands, tous ſeroient heureux, parce qu'ils ſeroient tous vertueux (*).

En cas que les grands ne veuillent point de ce bonheur, ce que je n'oſe promettre, je conſeillerois aux médiocres de ne point chercher à acquérir une puiſſance & des facultés qui n'étendroient que leurs devoirs. S'il m'étoit permis devant le beau monde, de parler de Dieu à ceux qui n'ont point d'autre appui, je promettrois aux pauvres ſa bénédiction ſur leur travail, leur frugalité & leur modeſtie; je leur dirois que la vie eſt courte, & qu'un jour peut-être ils ſeront auſſi grands ſeigneurs que ceux dont ils ſouffrent à préſent les dédains & les injuſtices.

(*) Je ne ſaurois mieux finir cet éloge de la bénéficence, que par un trait du ſpectateur, qui parle d'un Lord, à l'enterrement duquel il ſe trouva trois mille pauvres tous fondant en larmes. Jamais conquérant eut-il un ſi beau jour en ſa vie, que le fut pour ce ſeigneur celui de ſa ſépulture?

* *
*

DISCOURS
SUR
LA NATURE
DU PLAISIR.

Jusqu'a quand verrons-nous ce rêveur fanatique
Fermer le ciel au monde, & d'un ton despotique,
Damnant le genre humain qu'il prétend convertir,
Nous prêcher la vertu pour la faire haïr?
Sur les pas de Calvin, ce fou sombre & sévere,
Croit que Dieu, comme lui, n'agit qu'avec colere.
Je crois voir d'un tyran le ministre abhorré,
D'esclaves qu'il a faits, tristement entouré,
Dictant d'un air hideux ses volontés sinistres.
Je cherche un roi plus doux, & de plus doux ministres.
(*) Timon se croit parfait depuis qu'il n'aime rien;
Il faut que l'on soit homme, afin d'être chrétien.
Je suis homme, & d'un Dieu je chéris la clémence.
Mortels! venez à lui, mais par reconnaissance,
La nature attentive à remplir vos desirs,
Vous appelle à ce Dieu par la voix des plaisirs.

(*) Cette piece est uniquement fondée sur l'impossibilité où est l'homme d'avoir des sensations par lui-même. Tout sentiment prouve un Dieu, & tout sentiment agréable prouve un Dieu bienfaisant.

Nul encor n'a chanté ſa bonté toute entiere;
Par le ſeul mouvement il conduit la matiere;
Mais c'eſt par le plaiſir qu'il conduit les humains.
Tout mortel, au plaiſir, a dû ſon exiſtence;
Par lui le corps agit, le cœur ſent, l'eſprit penſe.
Soit que du doux ſommeil la main ferme vos yeux,
Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux,
Soit que vos ſens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim preſſe en vous la nature,
Ou que l'amour vous force, en des momens plus doux,
A produire un autre être, à revivre après vous;
Par-tout d'un Dieu clément la bonté ſalutaire
Attache à vos beſoins un plaiſir néceſſaire:
Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.
Sans l'attrait du plaiſir, ſans ce charme vainqueur,
Qui des loix de l'hymen eût ſubi l'eſclavage?
Quelle beauté jamais aurait eu le courage
De porter un enfant dans ſon ſein renfermé,
Qui déchire en naiſſant les flancs qui l'ont formé?
De conduire avec crainte une enfance imbécille,
Et d'un âge fougeux l'imprudence indocile?
Ah! dans tous vos états, en tout temps, en tout lieu,
Mortels, à vos plaiſirs reconnaiſſez un Dieu.
Que dis-je! à vos plaiſirs! c'eſt à la douleur même
Que je connais de Dieu la ſageſſe ſuprême.
Ce ſentiment ſi prompt dans nos corps répandu,
Parmi tous nos dangers ſentinelle aſſidu,

D'une voix ſalutaire inceſſamment nous crie:
Menagez, défendez, conſervez votre vie.
Chez de ſombres dévots l'amour-propre eſt damné ;
C'eſt l'ennemi de l'homme, aux enfers il eſt né.
Vous vous trompez, ingrats! c'eſt un don de Dieu même.
Tout amour vient du ciel ; Dieu nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, ſur-tout dans nos amis.
Cet amour néceſſaire eſt l'ame de nos ames,
Notre eſprit eſt porté ſur ces ailes de flammes.
Oui, pour nous élever aux grandes actions,
Dieu nous a par bonté donné les paſſions.

(*) Comme preſque tous les mots d'une langue peuvent être entendus en plus d'un ſens, il eſt bon d'avertir ici, qu'on entend par le mot de paſſions, des deſirs vifs & continués, de quelque bien que ce puiſſe être. Ce mot vient de pâtir, ſouffrir ; parce qu'il n'y a aucun deſir ſans ſouffrance ; deſirer un bien, c'eſt ſouffrir l'abſence de ce bien, c'eſt pâtir, c'eſt avoir une paſſion ; & le premier pas vers les plaiſirs eſt eſſentiellement un ſoulagement de cette ſouffrance. Les vicieux & les gens de bien ont tous également de ces deſirs vifs & continués, appellés paſſions, qui ne deviennent des vices que par leur objet ; le deſir de réuſſir dans ſon art, l'amour conjugal, l'amour paternel, le goût des ſciences, ſont des paſſions qui n'ont rien de criminel. Il ſeroit à ſouhaiter que les langues euſſent des mots pour exprimer les deſirs habituels qui en ſoi ſont indifférens, ceux qui ſont vertueux, ceux qui ſont coupables ; mais il n'y a aucune langue au monde qui ait des ſignes repréſentatifs de chacune de nos idées, & on eſt obligé de ſe ſervir du même mot dans une acception différente, à peu près comme on ſe ſert

Tout dangereux qu'il eſt, c'eſt un préſent céleſte ;
L'uſage en eſt heureux, ſi l'abus eſt funeſte.
J'admire & ne plains point un cœur maître de ſoi,
Qui tenant ſes deſirs enchaînés ſous ſa loi,
S'arrache au genre-humain pour Dieu qui nous fit naître,
Se plaît a l'éviter, plutôt qu'à le connaître ;
Et brûlant pour ſon Dieu d'un amour dévorant,
Fuit les plaiſirs permis, pour un plaiſir plus grand.
Mais que fier de ſes croix, vain de ſes abſtinences,
Et ſur-tout en ſecret laſſé de ſes ſouffrances,
Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom de pere, & la ſociété ;
On voit de cet orgueil la vanité profonde ;
C'eſt moins l'ami de Dieu que l'ennemi du monde ;
On lit dans ſes chagrins les regrets des plaiſirs.
Le ciel nous fit un cœur, il lui faut des deſirs.
Des ſtoïques nouveaux le ridicule maître,
Prétend m'ôter à moi, me priver de mon être.
Dieu, ſi nous l'en croyons, ſerait ſervi par nous,
Ainſi qu'en ſon ſerrail un Muſulman jaloux,
Qui n'admet près de lui que ces monſtres d'Aſie,
Que le fer a privés des ſources de la vie. (*)
Vous qui vous élevez contre l'humanité,
N'avez-vous lu jamais la docte antiquité ?
Ne connaiſſez-vous point les filles de Pélie ?
Dans leur aveuglement voyez votre folie.

quelquefois du même inſtrument pour des ouvrages de différente nature.

(*) Cela ne regarde que les eſprits outrés, qui veulent ôter à l'homme tous les ſentimens.

Elles croyaient dompter la nature & le temps,
Et rendre leur vieux pere à la fleur de ses ans:
Leurs mains par piété dans son sein se plongerent,
Croyant le rajeunir, ses filles l'égorgerent.
Voilà votre portrait, stoïques abusés;
Vous voulez changer l'homme, & vous le détruisez.
Usez, n'abusez point; le sage ainsi l'ordonne.
Je fuis également, Epictete & Pétronne;
L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines;
De ce coursier fougueux je veux tenir les rênes;
Je veux que ce torrent, par un heureux secours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en son cours.
Vents, épurez les airs, & soufflez sans tempêtes;
Soleil, sans nous brûler, marche & luis sur nos têtes!
Dieu des êtres pensans, Dieu des cœurs fortunés,
Conservez les desirs que vous m'avez donnés,
Le goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux arts & de la solitude.
Voilà mes passions, mon ame en tous les temps
Goûta de leurs attraits les plaisirs consolans.
Quand sur les bords du Mein deux écumeurs barbares,
Des loix des nations violateurs avares,
Deux fripons à brevet, brigands accrédités,
Epuisaient contre moi leur lâches cruautés.
Le travail occupait ma fermeté tranquille;
Des arts qu'ils ignoroient leur antre fut l'asyle.
Ainsi le Dieu des bois enflait ses chalumeaux,

Quand le voleur Cacus enlevait ſes troupeaux;
Il n'interrompit point ſa douce mélodie.
Heureux qui juſqu'au cours du terme de ſa vie,
Des beaux arts amoureux peut cultiver les fruits,
Il brave l'injuſtice, il calme ſes ennuis;
Il pardonne aux humains, il rit de leurs deſirs,
Et de ſa main mourante il touche encor ſa Lyre.

* *
*

THÉLEME
ET
MACARE.

THÉLEME eſt vive, elle eſt brillante
Mais elle eſt bien impatiente ;
Son œil eſt toujours ébloui,
Et ſon cœur toujours la tourmente.
Elle aimait un gros réjoui
D'une humeur toute différente,
Sur ſon viſage épanoui,
Eſt la ſérénité touchante.
Rien n'eſt plus doux que ſon ſommeil,
Rien n'eſt plus beau que ſon réveil ;
Le long du jour il vous enchante.
Macare eſt le nom qu'il portait :
Sa maîtreſſe inconſidérée,
Par trop de ſoin le tourmentait :
Elle voulait être adorée ;
En reproches elle éclata.
Macare en riant la quitta ;
Et la laiſſa déſeſpérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidele & cher amant,
N'en pouvant vivre ſéparée.
Elle va d'abord à la cour.
Auriez-vous vu mon cher amour ?
N'avez-vous point chez vous Macare ?
Tous les railleurs de ce ſéjour
Sourirent à ce nom bizarre.
Comment ce Macare eſt-il fait ?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne ?

Faites-nous un peu ſon portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, eſt un homme parfait,
Qui n'a jamais haï perſonne,
Qui de perſonne n'eſt haï,
Qui de bon ſens toujours raiſonne;
Et qui n'eut jamais de ſouci.
A tout le monde il a ſu plaire.
On lui dit, ce n'eſt pas ici
Que vous trouverez votre affaire;
Et les gens de ce caractere,
Ne vont pas dans ce pays-ci.
Théleme marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et penſe dans ce lieu tranquille
Rencontrer ſon tranquille amant.
Le ſous-prieur lui dit, Madame,
Nous avons long-temps attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu.
Mais nous avons en récompenſe
Des vigiles, du temps perdu,
Et la diſcorde, & l'abſtinence.
Lors un petit moine tondu
Dit à la dame vagabonde;
Ceſſez de courir à la ronde
Après votre amant échappé,
Car ſi l'on ne m'a pas trompé,
Ce bon homme eſt dans l'autre monde.
Théleme ſe mit en colere:
Apprenez, dit-elle, mon frere,
Que celui qui fait mon tourment
Eſt né pour moi, quoi qu'on en diſe;
Il habite certainement
Le monde où le deſtin m'a miſe,

Et je ſuis ſon ſeul élément :
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une ſottiſe.
  La belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyait volage.
Il ſera peut-être à Paris,
Dit-elle, avec les beaux eſprits,
Qui l'ont peint ſi doux & ſi ſage.
L'un d'eux lui dit, ſur nos avis
Vous pourriez vous tromper peut-être;
Macare n'eſt qu'en nos écrits ;
Nous l'avons peint ſans le connaître.
Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux, & paſſa vîte :
Mon amant ne ſera jamais
Dans cet abominable gîte :
Au moins la cour a des attraits;
Macare aurait pu ſe méprendre;
Mais les noirs ſuivants de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend ſi tendre.
Théleme au temple de Rameau,
Chez Melpomene, chez Thalie,
Au premier ſpectacle nouveau
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle eſt priée à ces repas
Où préſident les délicats
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil,
Y ſemblent, au premier coup d'œil,
De Macare être la copie ;
Mais plus ils étaient occupés
Du ſoin flatteur de le paraître,
Et plus à ſes yeux détrompés,

